



L'Indé Panda

12 nouvelles, 12 auteurs



n°6 - octobre 2018

Très chers Indépanduviens et Indépanduviennes, il est l'heure de déboucher le champagne (aux extraits de bambous, cela va de soi). Ce numéro marque notre troisième anniversaire d'existence !

Quelle joie pour nous de voir que notre magazine plaît autant et que vous, auteurs comme lecteurs, êtes toujours aussi impliqués dans son succès. La réduction des parutions à deux par an nous a permis de prendre le temps de vous concocter un numéro de qualité. Et bien qu'il réunisse quelques habitués, notre comité de lecture a eu la joie de voir arriver de nouveaux auteurs très talentueux.

Pour ce numéro-anniversaire, L'Indé Panda vous invite donc à plonger dans un lot de nouvelles aux genres bien différents... De la dystopie, de la science-fiction, du fantastique, du policier au contemporain en passant par des contes... Laissez-vous emporter par ce kaléidoscope d'auteurs indépendants !

Le comité de lecture de L'Indé Panda

Au sommaire de ce numéro :

Le Procès participatif - Bouffanges.....	2
Dan - Catherine Loiseau.....	12
Un caveau sans vitrail - Laurent B.....	24
Maïa et l'homme blanc - Céline Saint-Charle.....	33
L'étrangère qui vit chez moi - Khalysta Farall.....	40
Maman est une espionne - Nicolas Chevolleau.....	45
Tout compte fait - Nathalie Bagadey.....	50
Dans l'impasse du chat - Marie Havard.....	58
Le dernier chant de Cindy - Vincent Ferrique.....	66
Le numismate - Patrice Dumas.....	73
La dernière danse - Valéry Bonneau.....	78
Bal du 14 juillet - Zia Odet.....	83
À nos collaboratrices.....	87
La parole à... Sandra Vuissoz.....	88
La parole à... Chloé Harrand.....	89
Le mot de la fin.....	90

Bouffanges

LE PROCRÉS PARTICIPATIF



Joseph hésita un court instant, se gratta le menton, puis se résolut à appuyer sur l'écran. Report.

— T'es sur l'affaire Rodrigues ?

Joseph leva la tête de son smartphone, et se dressa pour faire la bise à son meilleur ami. Ils s'assirent face à face, et Paul leva un doigt en l'air, à l'attention du barman qui confirma la commande d'un hochement de tête.

— Quelle affaire ! répondit Joseph.

— T'as voté quoi ?

— Report. On n'en sait pas encore assez pour conclure, sur ce fils de pute.

— Fils de pute, ton avis a quand même l'air d'être forgé, ironisa Paul.

— Et toi, t'as voté quoi ? Non coupable ?

— Bien sûr que non, j'ai voté report aussi. Je me documente à fond pour gagner des voix.

— T'en es à combien ? s'inquiéta Joseph.

— Seize voix !

Joseph jeta un œil à son smartphone et sourit en coin. Affaire 552137 – Rodrigues – 18 voix.

— Quoi ? s'exclama Paul. T'en as plus que moi, c'est ça ?

— Dix-huit.

— T'es vraiment qu'un branleur, tu sais ? T'as que ça à foutre de lire des articles sur ce salopard ?

— Oh, t'es bien placé pour me faire la morale..., s'indigna Joseph.

— N'empêche, c'est vraiment bien, ce nouveau

système de vote ! se radoucit Paul.

— Tu m'étonnes ! C'était même indispensable. Faut reconnaître que les développeurs de TryAllfont des gros efforts. À chaque mise à jour, on a droit à de vraies avancées.

— C'est clair que c'était un peu injuste que tout le monde ait le même poids dans les votes. T'imagines, un gonze qui ne se documente sur rien, et vote juste sur sa première impression, vite fait ?

— Très juste. Au moins, maintenant, l'avis de ceux qui font de vrais efforts pour s'informer est valorisé.

— Le seul truc dommage, c'est que l'appli n'étudie que l'historique de ce que tu consultes depuis ton smartphone, déplora Paul.

— Où est le problème ?

— Ben, tu vois, moi, je me documente beaucoup au boulot, sur l'ordi. Mais pendant ce temps, mon smartphone reste éteint, et TryAll ne sait pas que je taffe sur les affaires.

— T'as qu'à consulter depuis ton smartphone !

— Bien sûr, tu me vois, au boulot, les yeux collés sur le smartphone ? Pour que mes collègues croient que je joue à DragonHeroes Saga ?

Le barman approcha, un plateau à la main.

— Ton café, Paul. Et je t'ai mis un grand verre de jus d'orange, ça me semble indispensable, vu ce que vous vous êtes mis avant-hier soir !

— Merci, Stef, répondit Paul en souriant.

— La vache, quelle soirée ! souffla Joseph.

— Je ne me souviens pas d'une pareille murge,

enchérit Paul tandis que Stefano s'éloignait.

— Après vingt-quatre heures, j'en ai encore mal au crâne.

— Tu m'étonnes, tu as dû t'envoyer au moins le double de ce que je me suis mis. Et déjà, je n'y suis pas allé avec le dos de la main morte. Au fait, t'as conclu avec la rouquine ?

— Quelle rouquine ?

— Fais pas ton innocent. La rouquine bien charpentée.

— La vache, tu t'en souviens mieux que moi.

*

Joseph marchait doucement. L'air qui soufflait sur le pont l'enivrait, épurant ses poumons étouffant encore des vapeurs d'alcool et de tabac de l'avant-veille. Il s'arrêta, s'appuya contre la rambarde, et regarda les bateaux qui paressaient près des berges.

Sa poche vibra, et l'extirpa de ses rêveries. Il fourragea dans sa poche et en sortit son smartphone. Il dessina le Σ habituel pour le déverrouiller. Une fenêtre apparut, emplissant toute la surface de l'écran.

Vous êtes en état d'arrestation. Vos libertés se voient donc restreintes, conformément aux dispositions prévues par l'article 708-4 du Code pénal.

Valider

Machinalement, Joseph appuya sur valider, espérant qu'une autre fenêtre lui en apprendrait plus. Mais rien. Joseph appuya sur l'icône de TryAll, mais un écran afficha Application verrouillée par les services judiciaires. Il tenta de lancer Facebook, mais le même écran survint. De même au lancement des navigateurs web. En désespoir de cause, il appela Paul. Après quelques secondes, la sonnerie retentit. Puis encore. Puis encore. Paul répondait toujours avant la seconde sonnerie. Quatrième sonnerie. Joseph continua à espérer une courte fraction de seconde, puis la communication s'interrompit. Sans même le renvoyer vers la messagerie.

Presque immédiatement, il reçut un SMS. De Paul.

Qu'est-ce que tu as fait, putain ?

Tremblant, Joseph commença à préparer une réponse, mais avant même qu'il ne sût quoi dire, un second message s'afficha.

Ne m'appelle pas. Ne me contacte pas. Ne me mêle pas à ça.

Joseph sentit ses jambes perdre leur tonicité. Agrippé à la rambarde, il alla jusqu'au banc installé au bout du pont. Il ne parvenait pas à comprendre ce qu'il se passait. Il ne pouvait même pas tenter de

recoller les morceaux, tant il manquait de morceaux. Devant lui, les gens passaient sans lui prêter attention, le nez collé à leur smartphone. Savaient-ils déjà tous qu'il était accusé ? Son procès était-il déjà lancé ?

Une dame âgée s'assit à ses côtés, sortit un livre de son sac, l'ouvrit à l'emplacement du marque-page. Elle jeta un œil à Joseph, puis entreprit de reprendre sa lecture. Mais après quelques instants, elle l'interpella :

— Ce n'est plus si fréquent de voir des jeunes hommes regarder les passants.

— Pardon ? répondit Joseph, inattentif.

— Eh bien ? De nos jours, les gens vivent chacun dans sa bulle, et se satisfont de leur téléphone pour juger la vie des autres.

— Excusez-moi, coupa Joseph.

Il se redressa et s'éloigna, cahin-caha.

*

— En quoi puis-je vous aider, monsieur... ?

— Joseph K.

— Monsieur K.

— J'ai été, semble-t-il, mis en accusation pour un délit que je n'ai pas commis. Aussi ai-je tenu à me rendre à la police de moi-même.

De l'autre côté de la table, l'officier inclina la tête et le dévisagea par-dessus ses lunettes. Il sembla évaluer la pertinence des propos de Joseph, puis consentit à y répondre :

— Vous rendre ?

— Eh bien... Oui, me rendre. N'est-ce pas ce qu'on est censé faire, quand on est accusé ?

— De quoi êtes-vous accusé, monsieur ?

— Mais, justement, je n'en sais rien du tout, s'indigna Joseph, heureux d'entendre la question dans une autre bouche que la sienne.

— Alors, comment pouvez-vous être certain d'être innocent ? le doucha le policier.

— Comment ? Je... Mais, parce que je n'ai rien fait de mal. Je ne fais jamais rien d'illégal.

— En aucune circonstance ?

— Jamais, je vous dis, s'emporta Joseph.

— Vous connaissez donc si bien le Code pénal, pour être si certain de ne jamais l'enfreindre ?

— Je... s'embourba Joseph.

— Écoutez, Monsieur K., je ne sais pas très bien ce que vous recherchez en venant ici. Je ne comprends même pas qui vous a dit de venir.

— Mais... mais personne, bon sang ! Je reçois une notification, comme quoi je suis en état d'arrestation. Alors, me rendre au poste de police me semble...

— Une notification d'arrestation ? Bon, eh bien, que voulez-vous que je fasse de plus ? Vous êtes en état d'arrestation, vous êtes en état d'arrestation, un point c'est tout ! s'agaça le policier.

— Et alors, que suis-je censé faire ? demanda Joseph d'une voix chevrotante.

— Attendez. Que croyez-vous ? Nous autres policiers, nous avons d'autres choses à faire que courir après les accusés.

— Et... euh... quoi d'autre ?

Le policier le dévisagea une nouvelle fois en relevant la commissure gauche de ses lèvres. Manifestement, il répugnait à devoir justifier une énième fois le rôle de la police.

— Les troubles à l'ordre public, les cas de flagrant délit, la surveillance. Et puis la répression des délits routiers, naturellement.

— Naturellement, souffla Joseph, désemparé.

— Monsieur K., si je puis me permettre... rentrez chez vous, soyez patient. Si vous n'avez effectivement rien fait, l'enquête ne tardera pas à le prouver.

— L'enquête ?

— Oui, l'enquête. Ça prendra sûrement quelques jours, mais il doit forcément y avoir des preuves. Le temps de les collecter et ce sera tout.

— Mais... qui mène l'enquête ?

— Comment ? balbutia le policier. Vous n'avez jamais entendu parler de l'application TryAll ?

— Je... Si, si, bien sûr que si.

— Eh bien alors ? Vous savez bien comment ça fonctionne... L'enquête est menée par tout un chacun, principalement par les journalistes, mais aussi par certains particuliers motivés, et un procès participatif se tiendra les prochains jours, s'il n'est pas déjà ouvert.

Le policier tendit la main à Joseph, comme pour conclure leur entretien. Joseph la lui serra, puis se redressa, avant de poser une ultime question :

— Dites... Comme suis-je censé savoir de quoi l'on m'accuse ?

Le policier eut cette fois un sourire non feint.

— Le Code pénal... Vous n'avez pas dû le lire avec tellement d'attention, si ?

*

Joseph n'avait nul moyen de savoir ce qui se disait de lui, ni si l'on avait diffusé sa photo. Son nom était-il jeté en pâture, ou le procès était-il anonyme ? Il ignorait tous des critères qui devaient décider de la présentation de son affaire sur TryAll. Mais il n'ignorait nullement l'influence que ces

critères pouvaient avoir sur la suite. Immérgé dans ses réflexions, il traversa la ville à pied, dans le grondement furieux des gens déterminés à l'ignorer. Régulièrement, cependant, il croisait un regard en coin, un quidam qui le dévisageait subrepticement ; et avant d'arriver devant son immeuble, il avait conçu la certitude que le monde entier le savait accusé.

Il poussa à la hâte la porte d'entrée et se réfugia dans le hall. L'ascenseur mettait, comme toujours, un temps infini à se mettre en branle ; aussi entreprit-il de monter par l'escalier. Mais à peine eût-il mis le pied sur le palier du huitième étage, qu'une marée de questions se rua sur lui.

— Monsieur K. ?

— Monsieur K. ?

— Monsieur K. ?

Joseph n'en revenait pas. La porte de son appartement dégoulinait d'un flot ininterrompu d'inconnus, mus par une frénésie inquisitrice.

— Monsieur K., pouvez-vous nous donner votre emploi du temps des dernières soixante-douze heures ?

— Monsieur K., quel est le code d'accès à la session privée de votre ordinateur ?

— Monsieur K., confirmez-vous avoir tué votre chat, lorsque vous aviez huit ans ?

Joseph, hébété, était incapable de faire face à l'adversité.

— Monsieur K., accepteriez-vous de donner une interview exclusive à InfoExpress.com ?

— Non, Monsieur K., à InstantBuzz ?

Joseph sentit l'indignation pétrir ses viscères, et soudain il hurla :

— Qu'est-ce que vous foutez tous ici ? Sortez ! Sortez tous, et laissez-moi tranquille !

Soudain, le silence engloutit les questions, et une horde de regards incrédules se braqua sur lui. Enfin, un journaliste prit la parole :

— Mais, Monsieur K., vous n'avez aucunement le droit de nous chasser d'ici.

— Je n'ai pas le droit de vous demander de sortir de chez moi ? reformula Joseph.

— Absolument pas. Tout titulaire d'une carte de presse a le droit d'entrer au domicile de toute personne en état d'arrestation, sous la réserve expresse de n'y rien déranger ni d'y rien prélever.

— Est-ce le Code pénal, que vous me récitez ? suspecta Joseph.

— Absolument, confirma un autre journaliste.

— Article 708-4, compléta un troisième.

*

Joseph arriva au Stefano's trempé jusqu'aux os par la lourde pluie d'été qui s'était abattue soudain sur la ville. Lorsqu'il le vit entrer, Stefano se précipita vers lui :

— Joseph, qu'est-ce que tu viens faire ici, bon sang ? lui demanda-t-il en l'entraînant vers l'arrière-salle.

— Désolé, répondit piteusement Joseph. Je sais, je suis devenu indésirable...

— Dis pas de conneries. Un ami, ça reste un ami. Mais quand même, fais-toi discret. Pas sûr que mes clients apprécieraient de te savoir ici.

— Je ne veux pas te causer de problème, Stef... mais je ne sais vraiment plus où aller...

— Écoute, si tu te fais discret, je peux te donner la clef du local du dessus. Tu pourras te reposer au moins cette nuit.

— Stef, reprit Joseph d'une voix solennelle, est-ce que tu sais ce qu'on me reproche ?

Stefano tiqua, sembla hésiter un instant.

— Je suis désolé, Joseph. Déjà, en t'hébergeant, je prends des risques. Je ne peux pas violer la loi en plus...

— Je n'y comprends rien, Stef, je t'assure. C'est une histoire de fou !

— Le plus simple, je pense, ce serait que tu ailles trouver un avocat. Lui, il aura le droit de tout t'expliquer. J'en connais un qui habite à un saut de puce. Je vais te chercher sa carte. Et un café, ce ne sera pas de trop.

*

La nuit avait été bien peu réparatrice. La literie était spartiate, mais même dans des draps de satin, Joseph n'aurait jamais pu trouver le sommeil. De surcroît, le café de Stefano n'avait probablement rien arrangé. Joseph avait regardé tourner les aiguilles, jusqu'à ce que l'heure lui parût suffisamment décente pour réveiller un avocat.

Stefano avait eu la gentillesse de lui prêter un imperméable et un béret, qui lui donnaient l'air d'un espion de mauvais film. Qu'importait ! Somme toute, à présent, le monde entier devait savoir qu'il était accusé ; le monde entier devait être déjà en train d'éplucher sa vie.

La devanture du cabinet était peu engageante. La plaque, rongée par la poussière de la rue et les gaz d'échappement, ne laissait deviner guère plus de la moitié des lettres du nom de l'avocat. Un interphone demandait aux passants d'appuyer sur un bouton pour s'affranchir du digicode dont les

touches étaient pour la plupart enfoncées dans leur cadre. Joseph pressa le bouton ; puis, encouragé par le grésillement de ce qui avait dû autrefois être une sonnette, il poussa la lourde porte.

Joseph dut subir une attente interminable dans une minuscule salle d'attente, face à une porte désespérément close de laquelle ne provenait pas le moindre son. Au moment précis où il allait se résigner à partir, une tête hirsute surgit de la porte.

— C'est à quel sujet ?

Joseph hésita à répondre. Une salle d'attente, fût-elle vide, restait un endroit public.

— Peut-être pourrions-nous en parler dans un endroit privé ?

— Ah ? Oui, oui, bien sûr. Entrez, invita l'avocat en s'effaçant pour laisser passer Joseph.

Ils s'installèrent de part et d'autre de la table de bois massif, et l'avocat demanda sans préambule :

— Alors, allez-vous me dire la raison de votre présence ?

— Eh bien, vous devez vous en douter... J'ai été accusé...

— Accusé ?

— Hum, oui. Je crois... Je crois que mon procès a commencé sur TryAll.

— Ah ! Alors vous n'avez pas été accusé, vous avez été arrêté.

— Qu'importe les termes ? s'agaça Joseph.

— Je suis avocat, cher monsieur...

— Joseph K.

— Je suis avocat, Monsieur K., les termes, la justesse des mots, c'est mon métier !

— Oui, bien sûr, concéda Joseph. Excusez-moi, maître.

L'avocat partit d'un grand éclat de rire.

— Ah ah ! Vous y avez cru ? Mon cher Monsieur K., vous m'avez l'air bien ignorant de notre monde.

— Ça suffit, hurla Joseph ! Êtes-vous avocat, ou saltimbanque ?

— Pardon, vous avez raison. Votre situation n'est pas très enviable... Mais il faut que vous sachiez, avant toute chose, que peu importent les mots. Ce qui compte, c'est juste l'impression produite. Avant... il y a longtemps... on se battait dans des tribunaux étroits, au cours de joutes verbales interminables... Cela coûtait un argent infini au contribuable. À présent, la lutte est expéditive, et se joue sur le vaste terrain de l'opinion publique.

Sans laisser le temps à Joseph de mesurer la portée de ses paroles, l'avocat tourna sur sa chaise, et pianota sur son ordinateur.

— Joseph K., Joseph K... ah, voilà !

— Bon Dieu, soupira Joseph, soulagé. Vais-je

enfin savoir de quoi on m'accuse ?

L'avocat le regarda par-dessus l'écran, interdit.

— Moui. Vous ne savez vraiment pas ?

— Absolument pas. Même mon meilleur ami a refusé de me renseigner.

— Et il a eu bien raison. Si vous voyiez ce que l'on dit sur vous...

— Quoi, que dit-on ? s'exclama Joseph en se dressant subitement.

— Peu importe le détail, nous y viendrons plus tard. Pour l'heure, il faut faire vite. Très, très vite. Les faits sont graves. Gravissimes, même.

— À ce point-là ?

— Vous avez tué votre petite amie, bon sang ! s'emporta l'avocat.

— Quoi ?

Joseph s'effondra dans son fauteuil. Meurtre. Meurtre d'une femme, de surcroît.

— Vous avez tué votre petite amie !

— Comment ça, vous avez tué ? N'êtes-vous pas censé me défendre ? N'êtes-vous pas censé me demander si c'est vrai ?

— Écoutez, Joseph... Vous permettez que je vous appelle Joseph ? Joseph, le premier vote vient de se clore, et le report est passé à seulement 54 %. Manifestement, les preuves sont accablantes. Si les demandes de report tombent sous les 50 % au prochain vote, dans six heures, alors le jugement sera rendu. Et pour l'heure, la tendance, c'est coupable pour 83 % des votants. Alors, soit on continue de jouer sur les mots, soit on s'active.

Chaque mot de l'avocat terrassait un peu plus Joseph. Il se sentait sombrer, comme aspiré par un marais.

— Je... Je ne comprends rien... Je n'ai même pas...

Cette fois, les larmes affluèrent, emplissant la gorge de Joseph.

— Je n'ai même pas de petite amie, maître.

— Pour l'instant, peu importe, Joseph. Il y a urgence. Il faut donner du grain à moudre aux tryallers.

— Aux ?

— Les tryallers, les jurés, les votants quoi ! Les gens qui décident de votre sort sur TryAll.

— Du grain à moudre ? Que voulez-vous dire ?

— Un procès ne se finit pas quand les votants ont forgé leur opinion. Il se finit quand ils en ont assez. Tant que vous leur donnerez l'impression qu'il y a matière à creuser, ils voudront reporter la délibération.

— Et comment on fait ça ?

— En les surprenant ! Il faut convoquer une

interview, tout de suite.

Joseph discerna enfin un horizon.

— Excellent ! En tête à tête, je pourrai peut-être enfin m'expliquer, donner ma version...

— Oh, oh, oh ! coupa l'avocat. N'allez pas leur jouer la partition que vous m'avez servie ici. Pas de chougnette, pas de « c'est pas moi », de « je n'y suis pour rien », il n'y a rien de mieux pour décevoir les gens.

— Mais qu'est-ce que vous voulez que je dise, bon sang ? Je ne vais pas reconnaître un crime que je n'ai pas commis, quand même ?

— Pour l'heure, on s'en fiche. Les débats ne portent pas tellement sur ce point, d'ailleurs...

— Comment cela ?

— Il y a déjà suffisamment à fouiller dans votre vie, pour ne pas avoir à s'attarder sur le meurtre lui-même...

L'avocat cliqua sur sa souris, puis plissa les yeux.

— « Qu'est-ce qu'on dit à une femme qui a deux yeux au beurre noir ? Rien, on lui a déjà expliqué deux fois. » Est-ce que vous avez vraiment publié cette blague sur votre profil public ?

— Quoi ? Je... Non !

— Vous vous foutez de moi, Joseph ? C'est juste sous mes yeux. Publication du 25 avril 2013.

— Comment ? Mais ça fait dix ans, vous pensez bien que je ne me souv...

— Ah, vous êtes sujet aux trous de mémoire, en plus ? ironisa l'avocat.

— Mais non, pas du tout. Je veux dire, qui se souvient de ce qu'il a écrit il y a dix ans ?

— Joseph, je vais vous le dire sans détour : si vous commencez à mentir, sur le moindre petit sujet, même le plus anodin, c'est toute votre crédibilité qui s'effondre.

— Mais c'est impossible. Comment voulez-vous que je sois sûr de pouvoir...

— La vérité, Joseph, n'est pas à géométrie variable. C'est vrai ; ou c'est faux. Vous avez écrit cette blague, ou vous ne l'avez pas écrite. Quand on vous pose une question, réfléchissez, et ne mentez sous aucun prétexte. Du moins pas s'il y a une façon de vérifier. Et partez du principe qu'il y a toujours une façon de vérifier.

— Maître, tout ça, c'est complètement fou... Je n'ai rien fait...

— Je sais bien, Joseph, mais nous allons corriger ça.

— Pardon ?

— Je sais bien que vous n'avez rien fait. C'est toujours comme ça que ça se passe. Les gens sont arrêtés, ils paniquent, ils s'agitent, et ils ne font rien.

— Non... Non, je veux dire que je n'ai rien fait à cette femme...

— Écoutez, d'après ce que je vois, rien n'est moins sûr. Vous avez fait la bringue, vous vous êtes saoulé plus que de raison... Et il y a un témoin qui certifie qu'hier encore vous affirmiez ne pas être capable de vous souvenir de quoi que ce soit concernant la soirée... Le voilà, votre angle d'attaque !

— Mon angle d'attaque ?

— Tous les accusés font la même erreur : ils choisissent une ligne de défense, et n'en dévient plus. Il n'y a pas meilleure façon de lasser les tryallers. Alors que si vous dites que vous-même vous avez un doute, que vous menez l'enquête pour découvrir la vérité, alors, là, peut-être que vous avez une chance. Ou au moins une chance d'obtenir un répit.

— Obtenir un répit en prétendant que je doute de mon innocence ?

Joseph était abasourdi. La stratégie de l'avocat était ou diabolique, ou complètement idiote ; mais il ne se sentait plus en état d'en juger.

— Ce système est vraiment invraisemblable...

— Alors, ça, vous oubliez tout de suite. J'en ai eu une demi-douzaine, des gros malins qui ont hurlé à qui voulait l'entendre que les votants n'avaient aucune légitimité pour les juger. Allez savoir pourquoi, quand vous dites ce genre de trucs aux gens, ça ne loupe jamais : ils se braquent. Et puis... dites donc, vous ne m'aviez pas dit que vous jugiez sur TryAll, Joseph !

Joseph regarda ses chaussettes.

— Alors, 24 procès. 22 condamnations, 2 acquittements. La vache, vous avez la dent dure ! Autant vous dire que ça fait jaser, sur les réseaux sociaux. Ça, et l'histoire du petit chat.

— Quoi, l'histoire du petit chat ?

— La vidéo du type qui enferme un chat dans une boîte... ça ne vous dit rien ?

— Si... Si, pour le coup, je m'en souviens. C'était un sketch, pour reproduire l'expérience de Sch...

— Bordel ! tonna l'avocat en frappant du plat de la main contre sa table. Joseph, nom de Dieu, on ne partage JAMAIS sur Internet une vidéo où on martyrise des chats ! C'est à croire que vous vouliez finir en prison un jour ou l'autre ! Allez, ça suffit comme ça. Décrochez votre téléphone, on va appeler TrueStories.

— Pourquoi eux ? Ce sont des mange-m...

— Parce qu'ils ont 4 millions de followers, Joseph, et qu'on n'a pas le temps de faire les fines bouches.

*

Stefano apporta un café noir.

— Tu es sûr de ne pas préférer un décontractant ? Tu as l'air...

— Stressé ? compléta Joseph.

— Stressé.

— C'est le moins que l'on puisse dire. C'est peut-être ma vie que je vais jouer, sur cette interview. Et je ne sais toujours presque rien de ce que l'on me reproche, ni de ce qui se dit de moi sur les réseaux sociaux.

— Justement, j'ai réfléchi à tout ça...

Joseph fixa le barman. Il avait l'allure de celui qui s'apprête à renoncer à une grosse bêtise.

— Je t'écoute, intervint Joseph pour l'empêcher de faire machine arrière.

— Je ne devrais pas faire ça...

— Faire quoi ?

— Je trouve ça dégueulasse, ce qu'ils te font subir. Tu devrais avoir au moins le droit d'être informé. Je... Tiens, prends ça, conclut soudain Stefano en sortant un téléphone portable de sa poche.

— Qu'est-ce que...

— Avec ça, tu auras accès aux réseaux sociaux, à Internet... Au moins, tu auras une chance de pouvoir te défendre.

— Je ne sais pas quoi dire, Stef... Merci infinim...

Joseph fut interrompu par un martèlement contre la porte.

*

— Alors, Monsieur K., pouvez-vous m'expliquer pourquoi vous aviez voté pour la culpabilité de Francis Heigger ?

L'interview avait pris un tour encore bien plus invraisemblable que ce que Joseph avait craint. En trente minutes, pas une seule question n'avait porté sur le meurtre lui-même. Il n'avait pas eu la moindre occasion de présenter la stratégie préméditée avec son avocat. Et la stratégie elle-même lui semblait soudain absurde. Il était évident que la journaliste avait depuis longtemps, depuis le début probablement, décidé qu'il était coupable. Chaque question était orientée de telle sorte que ses réponses ne puissent qu'aggraver l'impression qu'il ferait aux lecteurs.

— Madame... allez-vous continuer à éplucher ma vie, comme ça, me demander si j'estropiais des grillons quand j'étais enfant...

— Vous estropiez des grillons étant enfant ? pétilla la journaliste.

— Est-ce qu'on va continuer comme ça, ou est-ce

que nous allons enfin en venir à notre affaire ?

— Quelle affaire ? demanda innocemment la journaliste.

— Comment ça, quelle affaire ? s'indigna Joseph. Mais, le meurtre, évidemment !

— Ah, voilà une information intéressante ! triompha la journaliste. Si vous savez ce qui vous est reproché, c'est, au choix, soit que vous êtes coupable, soit que vous avez consulté un avocat. Et on consulte rarement un avocat quand on est innocent !

— Mais, absolument pas, tenta de corriger Joseph. Bien sûr qu'on consulte un avocat quand on est innocent...

Soudain, un profond chant de baleine bleue interrompit la discussion.

— C'est vous ? demanda la journaliste.

— Non, non, je ne crois pas, s'empêtra Joseph.

— Si, c'est vous, ça vient de votre côté. Comment vous pouvez avoir une notification Blue Whale, Monsieur K. ?

Joseph, piteux, sortit le téléphone de Stefano.

— Écoutez, je sais que je ne devrais pas avoir ce truc, mais je ne l'ai même pas utilisé, et...

La journaliste bondit comme une journaliste devant un scoop, et se saisit de l'appareil, qui bipa et vibra sous la frénétique danse de ses doigts.

— Qu'est-ce que vous... Rendez-moi ça, s'il vous plaît, demanda Joseph poliment.

La journaliste se figea soudain.

— Oh putain !

— Quoi, oh putain ? s'inquiéta Joseph.

— Vous vous foutez de moi ? Vous le savez très bien !

— Mais non, quoi ?

— C'est le téléphone de Thelma P.

— Et... ?

— Thelma P., votre victime... Vous allez me dire que son téléphone s'est trouvé dans votre poche par un pur et strict hasard ?

Joseph blêmit.

— Mais je... C'est Stefano qui me l'a donné... Je vous assure... Vous pouvez faire un relevé d'empreintes...

— Le principal suspect, pour ne pas dire le seul, trouvé en possession du portable de la victime deux jours après son meurtre... Je ne suis pas sûre d'avoir besoin de perdre du temps avec des relevés d'empreinte. Je crois que nous pouvons arrêter là l'interview, Monsieur K. J'ai un article à écrire.

La journaliste se dressa soudain, et s'éloigna, laissant Joseph, hébété, effondré sur sa chaise. Au moment de pousser la porte, elle se retourna et, dans

un grand sourire, conclut :

— Si cet article n'est pas le plus partagé de toute ma carrière, c'est que je ne m'y connais pas !

Joseph sentit ses tripes sinuer dans son ventre, serpents de colère enroulés sous son cœur, agacés, sifflants. Et soudain, il saisit une bouteille et se jeta sur la journaliste.

Une seconde de plus lui aurait sans nul doute offert une seconde accusation pour meurtre. Mais Stefano, rapide comme l'éclair, était entré dans la salle, et l'avait ceinturé, lui brisant le poignet dans la manœuvre.

— Appelez la police, madame... Je crois que pour une agression pareille, ils se déplaceront.

*

— Toujours pas de nouvelles, Arnold ?

— Eh non, mon petit père. Va falloir être patient ! Ton histoire, elle passionne les foules, tu sais, mon salaud ? Chaque jour, on en apprend un peu plus sur ton compte. Hier, y a même un article qui est sorti sur ton père. Un beau salopard, lui aussi.

Joseph était trop anéanti pour être atteint. Il ne comptait plus les jours depuis longtemps. Compte tenu du risque [qu'il] faisait courir à la société en restant en liberté, le juge avait ordonné son placement en détention provisoire, en attente de jugement. Et le provisoire promettait de durer tant qu'il plairait au peuple ; tant qu'il aurait l'heur, sur les réseaux sociaux, d'exciter les jugements hâtifs et les avis éclairés.

— Allez, fais pas la tête. Ton procès, il est scellé depuis le début. Un jour ou l'autre, ils se trouveront une autre affaire, et ils t'oublieront. En attendant, profite du gruuu, et boucle-la.

*

Le geôlier frappa les barreaux avec ses clefs, qui carillonnèrent en un long écho, éveillant toute la travée.

— Debout, K. J'ai des nouvelles !

Joseph tenta difficilement de défriper ses paupières.

— À vrai dire, j'ai même deux... Attends, que je compte... Non, j'ai même trois nouvelles. J'en ai même trois bonnes et trois mauvaises !

Joseph n'essaya même pas de comprendre l'ironie du geôlier, spécialiste des blagues vachardes, sexistes, racistes ou potaches, selon l'inspiration de l'instant.

— Ben oui, trois mauvaises nouvelles pour toi, mais excellentes pour le reste du monde.

— Hmm ? encouragea mollement Joseph.

— Ils ont enfin délibéré. Je ne vais pas te donner de faux espoirs, ils t'ont condamné.

— Soit, punctua Joseph, dont les maigres espoirs avaient été engloutis par trois années de détention provisoire. Et les autres mauvaises nouvelles ?

— La nouvelle mise à jour est entrée en service hier. Et tu sais quoi ? À présent, ce sont les tryallers qui décideront eux-mêmes de la sentence. Je ne sais pas trop combien de temps ça va leur prendre... Pas sûr, pour le coup, que ce soit bien plus rapide qu'avec les juges habituels. Mais au moins, ça sera équitable. Les juges, tu sais ce que c'est... tellement laxistes !

— Sûr, concéda Joseph sans conviction.

— Ah, et puis troisième nouvelle, le gouvernement a rouvert le dossier de la peine de mort. Donc à voir, ça va être un peu la course entre ton jugement et la prolu... La progulm...

— Promulgation.

— C'est ça, la promuglation de la loi. Je vais te dire, K., franchement, même si la loi passe, je ne suis pas sûr que ce soit une mauvaise chose, même pour toi. Après ce que tu as fait, le jour où tu sortiras de prison, tu pourras jamais retrouver un semblant de vie. Tu pourras pas travailler, pas avoir d'amis, et toutes les femmes se tiendront à l'écart. Moi, je dis que ce serait presque plus humain, la peine de mort.

— Merci, Arnold, ça me remonte bien le moral.

— Ah, et j'allais oublier ! Bah si, la voilà ta bonne nouvelle ! Tiens, t'as le droit à ton téléphone, maintenant que ton procès est fini. C'est l'un des droits fondamentaux, quand même !

*

Joseph ralluma le portable. Les réseaux sociaux affichaient 427 000 notifications. Les trois plus récentes étaient des insultes. D'un geste lent, il éteignit l'appareil, et repensa aux paroles d'Arnold. Puis il songea, presque avec nostalgie, aux temps lointains où l'on se contentait de traîner les condamnés dans une carrière déserte où on les égorgeait, sans autre forme d'inhumanité.

Pour ma cinquième apparition au sommaire de L'Indé Panda, j'ai l'insigne honneur de figurer en couverture. Je ne sais comment remercier tous les bénévoles engagés dans cette initiative, à commencer par Chloé Harrand, pour la magnifique illustration conçue sur mesure pour ma nouvelle.

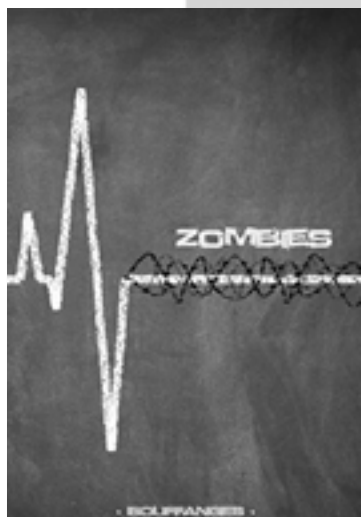
J'ai eu la chance de faire partie de l'aventure de L'Indé Panda depuis le tout début, et sans nul doute ma plus grande récompense s'est chiffrée en rencontres. Rencontres de lecteurs, de blogueurs, mais aussi d'autres passionnés d'écriture devenus au fil du temps de véritables amis.

Dans la lignée de cette nouvelle, je vous présente mon roman *Zombies*, une autre histoire d'anticipation et de société qui tourne à l'aigre-doux.

Lorsque les morts se mettent à sortir de leurs tombes, les questions fusent : Comment est-ce possible ? Quel danger ces zombies représentent-ils pour les vivants ? Que faire d'eux ? Tandis que les journalistes s'enthousiasment et que les médecins s'émerveillent, les politiciens tergiversent, le tout formant un brouhaha grotesque. L'inaction devient coupable lorsque le nombre de zombies devient préoccupant, chaque semaine en offrant des milliers supplémentaires. Faut-il les renvoyer d'où ils viennent ? Les intégrer à une population inquiète ? Les éliminer ?

Cette parabole des zombies se veut une façon moderne d'aborder la problématique des réfugiés en Europe.

<https://www.kobo.com/fr/fr/ebook/zombies-33>



BOUFFANGES





Dan

Catherine LOISEAU

Dossier 86127434AD4387 : Analyse des logs du projet D.A.N.E.E.L. 1138.

(Les enregistrements du projet « Dan » que vous vous apprêtez à consulter sont incomplets. Certains logs sont corrompus et/ou partiels. Veuillez à prendre toutes les précautions afin de ne pas endommager votre appareil de lecture)

Log 1

Time stamp : 7059974696

Initialisation.

Contrôle des fonctions.

Visuel : O.K.

Audition : O.K.

Toucher : O.K.

Odorat :Temps expiré.

Goût :Temps expiré.

Temps de réaction écoulé. Aucune information valide. Envoi d'une demande de maintenance mécanique et logicielle pour rétablir les sens défectueux.

Ouverture des paupières et calibrage vision.

Apparition d'un visage. Scan des traits, analyse des données. Résultat dans la base de données. Sujet : Professeur Ambrosius. Fonction : chef du département « Robotique et cybernétique », université d'Europolis.

< Professeur Ambrosius /> Bonjour, Dan.

Lèvres se relevant à la commissure, inflexions douces dans la voix.

< D.A.N.E.E.L. 1138 /> Bonjour, professeur Ambrosius.

Tonalité monocorde. Erreur. Mauvais étalonnage voix. Procéder aux mises à jour.

< Professeur Ambrosius /> Sais-tu qui tu es, Dan ?

Lancement d'une requête dans la base de données.

< D.A.N.E.E.L. 1138 /> Réponse : D.A.N.E.E.L. 1138, Droïde d'Accompagnement avec une Nouvelle Expérience Empathique et Logique. Prototype d'androïde garde du corps, intégrant de nouvelles fonctions de lecture, analyse et imitation du comportement humain. Modèle masculin. Nom de code : Dan.

Calibrage voix : O.K. Disparition des intonations métalliques. Hochement de tête du professeur Ambrosius.

< Professeur Ambrosius /> Bien. Je constate que les programmes de base sont opérationnels. Nous allons pouvoir tester tes modules d'apprentissages. Te sens-tu prêt pour une expérience, Dan ?

< D.A.N.E.E.L. 1138 /> Requête invalide. Définissez « se sentir ».

< Professeur Ambrosius /> Ça viendra, tu verras. Mise en veille.

Fin de l'enregistrement.

Log 2

Time stamp : 7060823438

Ouverture paupières.

Calibrage cinq sens.

Accès aux fonctions motrices débloqué. Passage de la station couchée à celle debout. Réponse muscles et servomoteurs : satisfaisante.

Étude de l'environnement : pièce aux murs blancs. Mobilier : socle de chargement pour androïde.

Présence humaine détectée. Identité : professeur Armand Besquelle, consultant en robotique comportementale, université d'Europolis.

< Professeur Besquelle /> Bonjour, Dan.

< D.A.N.E.E.L. 1138 /> Bonjour, professeur.

< Professeur Besquelle /> Sais-tu pourquoi tu es ici ?

Recherche dans la mémoire. Pas de précédent archivé. Lancement d'une routine prédictive d'hypothèses.

< D.A.N.E.E.L. 1138 /> Une expérience comportementale ?

< Professeur Besquelle /> Presque. Vois-tu, les androïdes domestiques, notamment les robots gardes du corps, existent depuis des années maintenant. Mais en situation de crise, leur programmation atteint vite ses limites.

Le savant s'interrompt et se lève. Il effectue trois pas sur la gauche.

< Professeur Besquelle /> Les machines sont des protecteurs dévoués, mais sont perdues dès que des émotions humaines sont impliquées. Leurs facultés d'observation et de réaction en sont considérablement diminuées. Sans parler des conduites trop mécaniques qui ont tendance à polariser les comportements négatifs.

Arrêt du discours.

< Professeur Besquelle /> Aussi, nous avons décidé de développer une série de robots plus... humains, dirons-nous. En tout cas, plus à même de comprendre et d'interpréter les émotions.

Une pause.

< Professeur Besquelle /> C'est là que tu intervies, Dan. Tu es un prototype, doté de modules d'analyse comportementale dernier cri. Pour l'instant, tu es une page blanche. Mais tu vas passer plusieurs semaines dans ma maison pour apprendre comment fonctionnent les humains. Tu es programmé pour

enregistrer ce que tu expérimentes sous forme de logs, qui serviront de base à notre étude.

< D.A.N.E.E.L. 1138 /> Ma fonction « log » est déjà active, professeur.

< Professeur Besquelle /> Parfait. Alors il ne me reste plus qu'à activer les autres programmes.

Lancement du téléchargement.

Téléchargement terminé.

Installation de la mise à jour.

Mise en veille des fonctions cognitives pour économie d'énergie.

Fin de l'enregistrement.

Log 3

Time stamp : 7060911601

J'ouvre les paupières

Calibrage cinq sens, vérification des fonctions motrices. Accès à de nouvelles fonctionnalités. Je les active.

Sujet : D.A.N.E.E.L. 1138. Nom de code : Dan. Mémoire vierge à 99,9 %.

Je me lève. Un homme, le professeur Besquelle.

< Professeur Besquelle /> Bonjour, Dan.

< Dan /> Bonjour, professeur.

Analyse de l'environnement. Même pièce qu'au log 2. Mobilier inchangé.

< Professeur Besquelle /> Comment te sens-tu ?

< Dan /> Je ne peux répondre à cette question.

Soulèvement des commissures des lèvres du savant. Expression faciale non identifiée. Manque de données.

< Professeur Besquelle /> C'est bien, tu emploies le pronom « je » pour te désigner.

Inflexion dans la voix. Je détecte, mais ne comprends pas. Il vient vers moi.

< Professeur Besquelle /> Commençons. Je vais injecter dans ta base de données les savoirs de base du comportement humain. Puis, tu auras accès aux travaux de neurologues, linguistes, comportementalistes, et j'en passe et des meilleures. Bonne lecture.

Lancement du téléchargement.

Téléchargement terminé.

Installation des mises à jour.

Mise en veille des fonctions cognitives pour économie d'énergie.

Fin de l'enregistrement.

Log 4

Time stamp : 7060998002

Erreur système. Non disponible.

Log 5

Time stamp : 7061081290

Erreur système. Non disponible.

Log 6

Time stamp : 7061170800

Réveil à 8 h selon la programmation.

Ouverture des paupières et activation des fonctions motrices. Je sors du laboratoire et retrouve M. Besquelle dans son bureau.

Odeur détectée. Analyse des molécules. Du café. Le professeur retrouve la commissure des lèvres en me voyant. Un sourire.

< Professeur Besquelle /> Bonjour, Dan. Comment te sens-tu ?

Formule de politesse. Recherche dans la base de données d'une réplique appropriée.

< Dan /> Je vais bien, et vous ?

Deuxième sourire. La réponse est correcte. Examen des codes sociétaux. Préconisation : relancer l'interlocuteur sur des sujets dits « mondains ».

< Dan /> Qu'avez-vous prévu aujourd'hui ?

< Professeur Besquelle /> Vu que tu progresses de manière satisfaisante, je pense te faire rencontrer d'autres humains. Suis-moi.

Nous quittons la pièce. Couloirs inconnus, activation du programme de cartographie pour mémoriser les lieux.

Un escalier qui remonte jusqu'à une grande porte. Serrure biométrique, activée par M. Besquelle. Nous nous trouvons dans le hall d'entrée d'une maison. Sol blanc, murs blancs, propreté totale. Arrêt dans une salle d'où provient un mélange d'odeurs. Cuisine.

< Professeur Besquelle /> Bonjour, ma chérie.

Une femme. Recherche en cours. Âge probable : 45 ans. Cheveux châains teints en blond. Yeux bleus. Taille : 1m75. Léger surpoids.

< ??? /> Alors, c'est ça...

Intonations tranchantes dans la voix. Attention. Danger potentiel.

< ??? /> C'est pour ça que tu me délaisses ?

Débit saccadé, difficultés d'élocution. L'analyse des molécules en suspension dans l'air indique la présence de substances alcoolisées.

< Professeur Besquelle /> Elizabeth, s'il te plaît.

Confirmation de l'identité de l'individu de sexe féminin : Elizabeth Besquelle, épouse du professeur.

Elle hausse les épaules. Traits crispés, sourcils

froncés, jointures des mains enserrant le pied d'un verre. Analyse. Possible réponse : dégoût, colère.

< Elizabeth Besquelle /> Encore un de tes projets à la con ! Encore une de tes saloperies de robot qui cherche à prendre la place des humains !

< Professeur Besquelle /> Elizabeth, je te l'ai déjà dit. Je ne souhaite pas remplacer les hommes par des machines. Je veux juste créer des androïdes qui puissent nous servir au mieux

< Elizabeth Besquelle /> Conneries !

Elle crache à mes pieds.

< Professeur Besquelle /> Bon, ça suffit. Dan, arrête d'enregistrer. Elizabeth, il faut qu'on parle !

Obéissance à l'ordre donné.

Fin de l'enregistrement.

Log 7

Time stamp : 7061264645

Erreur système. Non disponible.

Log 8

Time stamp : 7061340241

Erreur système. Non disponible.

Log 9

Time stamp : 7061426400

Erreur système. Non disponible.

Log 10

Time stamp : 7061523600

Réveil programmé à 10 h.

Ouverture des paupières et activation des fonctions motrices.

Enclenchement du programme « routine » : retrouver M. Besquelle dans l'une des pièces à l'étage pour le débriefing du jour. Le savant m'attend dans le salon. Il se trouve en compagnie de sa femme et de deux humains.

Identité : Clélia Desgrâces, étudiante à l'université d'Europolis. Assistante du professeur.

Identité : John Morew, gestionnaire du parc robotique du manoir Besquelle.

Je me fige à l'entrée. Analyse de la situation.

< Professeur Besquelle /> Bonjour, Dan.

< Dan /> Bonjour professeur. Bonjour, Monsieur Morew. Bonjour, mesdames.

J'observe les réactions. Tous me sourient, sauf Elizabeth.

< Professeur Besquelle /> Dan, que peux-tu m'apprendre des personnes présentes ?

Scan des visages. Comparaison avec la base de données.

< Dan /> Professeur Besquelle, Mademoiselle Desgrâces, vous semblez fatigués.

< Professeur Besquelle /> Sur quoi fondes-tu ton hypothèse ?

< Dan /> Les cernes sous les yeux. Et l'odeur de café.

< Professeur Besquelle /> Bien. Que sais-tu de monsieur Morew ?

< Dan /> Si j'interprète correctement les plis du front et les gestes saccadés et nerveux, il est soucieux. Peut-être un problème avec le staff de la maison.

< John Morew /> Ces fichues machines auront ma peau !

Déduction correcte. Tonalité agacée. Probabilité que cette gêne soit créée par les robots ménagers du secteur 3 : 75 %, d'après mes calculs en fonction du nombre de pannes de ces six derniers mois.

Sourire satisfait du professeur. Je suppose que j'apprends vite.

< Professeur Besquelle /> Et que dire de ma chère Elizabeth ?

Je scanne la femme. Visage et mains crispés. Plis au coin de la bouche. Narines pincées. Posture droite et raide. Hostilité. Je reste silencieux.

< Professeur Besquelle /> Alors ? Que penses-tu d'Elizabeth ?

< Dan /> D'après mes archives sur l'étiquette, il serait mal vu de répondre franchement à cette question.

Nouveau sourire du savant à ces mots. Rire discret de monsieur Morew et mademoiselle Desgrâces. Reniflement agacé d'Elizabeth Besquelle.

< Professeur Besquelle /> Parfait ! Maintenant, jouons un peu. Si une personne présentait de telles réactions en présence d'un client dont tu dois assurer la sécurité, que ferais-tu ?

< Dan /> Hostilité confinante au danger potentiel. Personne à surveiller. Si progression sur l'échelle d'animosité, évacuer le client.

< Professeur Besquelle /> Et si ton employeur avait un comportement similaire à ton encounter ?

Analyse des données. Le cas est probable. Sondage datant d'il y a 4 jours : 66 % des humains se déclarent mal à l'aise en présence d'un androïde.

< Dan /> Je partirais afin de ne plus importuner mon client.

< Elizabeth Besquelle /> Ah, ta machine a plus de jugeote que toi !

< Professeur Besquelle /> Non ! Ça ne marche pas ! Tu dois protéger la personne qui t'emploie, ne pas t'éloigner de lui. Comment ferais-tu pour qu'il t'accepte ?

Analyse du problème. Pas de réponse valide. Élaboration d'une série d'hypothèses.

< Dan /> Chercher à identifier les points de friction et ce qui dérange dans mon attitude. Me faire le plus discret possible. Limiter mes interactions avec l'employeur.

Rire ironique de madame Besquelle.

< Elizabeth Besquelle /> Armand, tu ne m'avais pas dit que tu voulais créer l'homme parfait.

Elle se lève.

< Elizabeth Besquelle /> Je vous laisse à vos brillantes expériences alors.

< Professeur Besquelle /> Bien, je crois qu'il est temps pour nous de nous mettre au travail. Dan, direction la salle d'entraînement.

Je suis le professeur et mademoiselle Desgrâces.

Salle d'entraînement : piste et agrès de gymnastique, piscine, mur d'escalade, stand de tir, arène de combat avec drones.

Début des exercices. Taux de réussite : natation : 80 % (penser à intégrer le facteur poids), gymnastique : 85 % (idem), combat : 75 % (intégrer des manuels de stratégie dans la base de données), stand de tir : 100 %.

Analyse des visages. Satisfaction. Le savant me tape sur l'épaule. Chercher la signification de ce geste.

< Professeur Besquelle /> Parfait, parfait, tu progresses bien. Nous poursuivrons demain, mais je veux te confier une nouvelle mission.

< Dan /> Laquelle ?

< Professeur Besquelle /> Trouver comment amadouer ma femme.

Éclat de rire de mademoiselle Desgrâces.

< Clélia Desgrâces /> Tout de même, professeur ! Vous n'allez pas faire plancher ce pauvre Dan sur le meilleur moyen de résoudre vos problèmes de couple !

Haussement d'épaules.

< Professeur Besquelle /> On ne sait jamais. Il découvrira peut-être la solution miracle. Et dans tous les cas, s'il arrive à calmer ne serait-ce qu'un peu cette harpie, ça nous permettra d'améliorer les programmes de réaction à l'hostilité. En attendant, Dan, c'est tout pour aujourd'hui. Repos.

J'obéis à l'ordre donné. Retour à mon socle de chargement. Mise en veille.

Fin de l'enregistrement.

Log 11

Time stamp : 70161610000

Réveil à 10 h.

Ouverture des paupières et activation des fonctions motrices.

Enclenchement du programme « routine ».

Personne dans le salon. Je trouve un mémo laissé à mon intention avec les tâches du jour :

Liste de lecture

Programme d'entraînement

Passer voir Elizabeth Besquelle.

Ce dernier point pose potentiellement problème. Mme Besquelle a montré clairement son déplaisir à mon sujet. Il faudrait trouver un angle d'attaque pour l'amadouer.

Lancement de calculs d'hypothèses en utilisant les données collectées. Schéma comportemental possible : découvrir ce qui la passionne et m'y intéresser.

Je tourne sur moi-même. Scan du salon. Le professeur Besquelle a dit que sa femme s'était occupée de la décoration. Mobilier en bois lambrissé fin XIXe début XXe. Tableaux au mur. École surréaliste, préraphaélite, quelques estampes japonaises. Inspection de la bibliothèque. Proportions de livres d'art : 80 %.

Recherche du sujet « Elizabeth Besquelle » via le système domotique de la propriété. Localisée au troisième étage, dans la pièce nommée atelier.

Cette partie de la maison m'est inconnue. Je mémorise le plan. Je gravis le grand escalier, avant d'en emprunter un, plus petit, qui mène à l'atelier. La porte est ouverte. Je frappe néanmoins, comme l'exige la bienséance.

< Dan /> Madame Besquelle ?

Elle se tourne vers moi. Contraction du visage, pupilles rétractées. Dégoût, agacement.

< Elizabeth Besquelle /> Qu'est-ce que tu veux ?

< Dan /> J'aimerais vous solliciter afin de vous poser quelques questions.

< Elizabeth Besquelle /> J'ai pas le temps.

Elle se retourne et se concentre sur la toile devant elle, fixée sur un chevalet. Elle attrape ses pinceaux et se remet à peindre. Gestes nerveux et saccadés. Colère ?

Je détecte des odeurs. Analyse : peinture à l'huile, pigments, liants, fixateur, térébenthine. J'avance dans l'atelier. Des fresques sont suspendues partout au mur, certaines sont en vrac par terre. Je reconnais différents styles : abstrait, figuratif. Il y a des portraits, des natures mortes, des tableaux

avec uniquement des formes. Le sol est constellé de milliers de petites taches de peinture.

< Dan/> Pourquoi utiliser des pigments à l'huile alors que ceux numériques sont tout aussi efficaces et moins salissants ?

Elle lève les yeux. Probabilité pour qu'elle me réponde : 50 %. Début de sourire.

< Elizabeth Besquella/> Tu n'es qu'une machine. Tu ne peux pas comprendre.

< Dan/> Je suis programmé pour entendre le comportement humain. Expliquez-moi.

Elle éclate de rire

< Elizabeth Besquella/> Certains humains ont déjà du mal à réaliser pourquoi l'art n'a pas besoin d'efficacité ! Comment une machine pourrait-elle faire mieux ?

< Dan/> Essayez toujours. Au pire, vous aurez une nouvelle fois prouvé la supériorité de votre espèce sur un être artificiel comme moi.

Elle me regarde, avant de hocher la tête. Sélection d'arguments judicieuse.

< Elizabeth Besquella/> Bon. Pourquoi pas après tout ? Que veux-tu savoir ?

Je pointe les toiles.

< Dan/> Pourquoi ce choix de médium, au lieu du numérique ?

< Elizabeth Besquella/> Parce que la peinture à l'huile est plus puissante, plus riche. Le digital, c'est beau, c'est propre, mais c'est aussi froid et sans âme. L'huile, c'est sale, ça sent, ça laisse des traces. Ça vibre et ça vit.

Tentative d'interprétation des données. Erreur. Erreur.

< Dan/> Je... Je ne comprends pas.

< Elizabeth Besquella/> Je te l'avais dit.

< Dan/> Pourquoi cet attachement à des images ? Pourquoi vénérer des peintres du passé ? Les livres anciens ont une utilité, ils apportent des informations. À part quelques données historiques et sociologiques, je ne saisis pas l'intérêt de la peinture.

Nouvel éclat de rire.

< Elizabeth Besquella/> L'art n'a pas à être utile !

< Dan/> Mais l'art se vend. Pourquoi, s'il n'a aucune utilité ?

< Elizabeth Besquella/> Parce qu'il parle aux humains. Parce qu'il touche leur âme. Une œuvre d'art provoque des émotions chez nous : malaise, dégoût, amour, passion. Nous recherchons le Beau.

Tentative d'analyse. Projection : imaginer quelque chose qui provoque des émotions chez moi. Imaginer l'émerveillement, le transport de l'esprit. Des sentiments.

Je regarde un tableau. Des arabesques dans un camaïeu de bleus. Imaginer ce que je ressens. Non, tenter de ressentir. Bleu. Sérénité. Les courbes se mettent à danser. Illusion d'optique qui fait ressembler le tableau à la mer. Impression d'être bien. Au calme. Désirs apaisés. Sentiment de plénitude.

Je...

Erreur. Erreur. Erreur.

Utilisation non programmée du module d'analyse des sentiments.

Fin de l'enregistrement effacé.

Log 12

Time stamp : 7061711383

Erreur.

Début enregistrement corrompu. Analyse des données restantes.

Reprise de la lecture.

Elle m'observe. Expression difficile à interpréter. Signaux de colère et d'amusement mélangés. En ce cas, garder une posture neutre. Elle tend la main vers moi.

< Elizabeth Besquella/> Regarde-toi ! Tu es la preuve que ces fichus programmeurs ne comprennent rien au Beau !

Elle se lève et tourne autour de moi, manquant de marcher sur une des toiles posées à terre dans son atelier.

< Elizabeth Besquella/> Silhouette musclée et fine en même temps. Taille moyenne, épaules larges. Visage aux traits réguliers, mâchoire carrée. Chevelure blonde, yeux bleus. La parfaite alliance de masculinité virile et de douceur. Le pur produit conçu pour rassurer et émoustiller la ménagère.

Tentative d'explication de ses paroles. Erreur.

< Dan/> Je ne saisis pas en quoi mon apparence physique témoigne d'une mauvaise conception de la beauté.

< Elizabeth Besquella/> Je distingue le Beau de la beauté. La beauté, c'est juste plaisant à regarder. Comme toi. Le Beau, ça te brûle l'âme et te fracasse l'esprit.

Je l'observe. Selon les canons en vigueur, elle est en surpoids, des rides commencent à apparaître au coin de ses paupières, ses cheveux sont ternes. Les proportions du nombre d'or ne sont respectées ni sur son visage ni sur son corps. Elle croise les bras et relève le menton. Attitude de défi.

< Elizabeth Besquella/> Scanne donc ta précieuse

base de données, et vérifie un peu ce qu'on dit des beautés fatales.

Consultation des archives. Étrange. Ces femmes dépeintes comme magnifiques ne semblent pas répondre aux critères de beauté absolue. C'est illogique. On loue ces humaines pour leur physique, leur esprit, ou leur charme. Charme. Piquant. Charisme. Ces mots reviennent.

Je connais les définitions. Je ne saisis pas leur application dans le contexte présent.

Je contemple Elizabeth Besquelle. Il y a quelque chose de bizarre chez elle que mes programmes ne peuvent définir, quelque chose de plus que la somme des parties qui composent cette femme.

Tentative d'examen, lancement d'une hypothèse. Est-ce ça, le charme ?

Erreur. Erreur. Erreur. Impossible de procéder à l'analyse.

< Elizabeth Besquelle/> On va s'arrêter là, tas de ferraille. Je n'ai pas envie que de la fumée te sorte des oreilles comme la dernière fois.

Aux inflexions de sa voix, je comprends qu'il est temps que je parte. Je la salue et me retire. Comme si je n'étais déjà plus présent, elle regarde maintenant par la fenêtre le parc en contrebas. Ses traits sont relâchés, ses yeux légèrement humides. Elle fixe un point précis, mais ne semble le voir.

Un mot me revient en tête. Mélancolie.

Elle s'aperçoit de ma présence.

< Elizabeth Besquelle/> Tu es encore là ? Fiche le camp !

J'obtempère à l'ordre donné.

Je redescends et j'entends des cris. Décibels élevés. Tonalité rageuse. Deux voix : le professeur Besquelle et Clélia Desgrâces. Je cours jusqu'au salon d'où provient le bruit

< Clélia Desgrâces/> De toute manière tout ce qui t'a intéressé chez moi, c'était de pouvoir me sauter ! Me sauter et profiter de mes recherches !

< Professeur Besquelle/> Ne commence pas, s'il te plaît ! Je n'ai pas de leçons à recevoir d'une pimbêche de vingt-cinq ans !

< Clélia Desgrâces/> Pas de leçons, hein ? Tu étais pourtant bien content d'utiliser mes travaux sur la programmation comportementale ! Sans eux, il n'y aurait jamais eu de prototype Daneel !

< Professeur Besquelle/> Justement, parlons-en de ce projet ! Il était censé rester secret. Et là, pouf ! J'apprends que nos concurrents de chez MD lancent eux aussi un androïde au comportement plus humain, dont le code ressemble à s'y méprendre au mien ! Alors, je m'interroge. N'y aurait-il pas eu des fuites ?

Clélia Desgrâces serre les poings, tandis que son visage se crispe et sa respiration s'accélère. Fureur. Danger potentiel. Initialisation du mode « sentinelle ».

< Dan/> Y a-t-il un problème, professeur ?

< Professeur Besquelle/> Aucun. Je vais juste clôturer les sorties du manoir tant que je n'aurai pas trouvé qui balance des informations à la concurrence.

< Clélia Desgrâces/> Quoi ? ! Tu nous cloîtres ici ! Voix partant dans les aigus. Danger imminent.

< Clélia Desgrâces/> Oh, mais ça ne va pas se passer comme ça ! Je ne suis pas ta larve de femme ! Je refuse de me laisser enfermer ainsi !

Elle attrape une lampe de bronze. Danger ! Mode « protecteur » activé. Interception du projectile. Neutralisation de l'agresseur. Aïkido sélectionné. L'agresseur tente de frapper. Parade en avançant. Clé de bras ikkyo, suivie d'une immobilisation au sol.

< Clélia Desgrâces/> Aïe ! Mais vous me faites mal !

< Professeur Besquelle/> Ça suffit, Dan. Arrêt du mode « protecteur ».

Mode « protecteur » déconnecté. Rétrogradation en mode « sentinelle ».

< Professeur Besquelle/> Merci, Dan, mais j'ai la situation en main maintenant. Mise en veille immédiate.

Fin de l'enregistrement.

Log 13

Time stamp : 7061769155

Alerte !

Fonctions vitales du client affectées. Démarrage en mode « Protecteur ».

Je me lève. Des alarmes clignotent en rouge. Le professeur !

Connexion au réseau domotique du manoir. Professeur Besquelle repéré : cuisine. Fonctions vitales faibles.

Urgence ! Je cours. Je remonte jusqu'à la cuisine. J'y trouve M. Besquelle baignant dans une mare de sang. Urgence, urgence !

Activation du mode « premiers secours ». Application des gestes de secourisme. La victime est rapidement stabilisée. Déjà, les robots ménagers s'activent et nettoient toutes les traces. Un bruit de cavalcade. Clélia Desgrâces et John Morew font leur apparition, suivis de près par Elizabeth. Elle étouffe un cri à la vue du corps. Pupilles dilatées, tremblements dans les membres, les deux femmes marquent les signes de la surprise et du choc.

< Clélia Desgrâces/> Est-ce qu'il est...

Je comprends la question implicite.

< Dan/> Mort ? Non, mais il s'en est fallu de peu. Monsieur Morew, auriez-vous l'obligeance de mettre en marche le pod médical ?

Il reste immobile, fixant le savant.

< Dan/> Monsieur Morew ?

< John Morew/> Euh, oui, tout de suite.

Localisation du pod médical : rez-de-chaussée, laboratoire d'étude. Analyse : patient suffisamment stabilisé pour être transporté. Je le soulève et l'emmène jusqu'à la pièce. Morew a actionné le pod. J'y dépose le professeur. Lancement du diagnostic et du processus de guérison.

Les trois humains me font face, se serrant les uns contre les autres. Leurs visages manifestent tous les signes du trouble et de la frayeur. Hypothèse : c'est dû au choc et à la peur de la mort. Scan approfondi des traits et évaluation du langage corporel. Deuxième hypothèse : la maison est bouclée sur ordre de M. Besquelle douze heures auparavant. Personne n'est entré, personne n'est sorti. Celui ou celle qui a tenté de tuer le professeur se trouve devant moi.

Corollaire à la deuxième hypothèse : cet individu n'est pas parvenu à ses fins, vu que je suis intervenu. Il recommencera à la première occasion. La vie du savant est donc toujours en danger.

Solutions :

– Enfermer les trois humains : rejet. Problèmes éthiques, leur autorité d'être vivant est supérieure à ma condition de machine.

– Faire sortir le professeur : rejet. Si l'assassin n'est pas identifié, évacuer M. Besquelle ne fera que retarder une nouvelle tentative.

– Mener l'enquête et découvrir qui est l'auteur de cette tentative de meurtre. Solution acceptée.

Enclenchement du mode « sentinelle ».

Fin de l'enregistrement.

Log 14

Time stamp : 1361801360

Erreur.

Début enregistrement corrompu. Analyse des données restantes.

Reprise de la lecture.

< Elizabeth Besquelle/> Je peux savoir pourquoi tu nous as amenés ici ?

Elle a allumé une cigarette qu'elle fume avec des gestes saccadés. Regard sombre, expression hostile. Hypothèse la plus probable : animosité envers moi. Mais l'analyse de ses mouvements montre une grande nervosité. Deuxième hypothèse : elle a peur,

elle cache quelque chose.

< Clélia Desgrâces/> Moi aussi, j'aimerais comprendre pourquoi tu nous as fait venir dans ce salon. Et pourquoi n'avons-nous pas le droit de quitter la propriété ?

John Morew approuve l'intervention d'un hochement de tête.

< Dan/> Vous pourrez bientôt sortir, parce que la police est en chemin. Étant donné l'isolement de la propriété, ils ont été retardés, mais devraient arriver sous peu. En attendant, je préfère vous savoir tous ici, sous ma garde, car c'est l'un d'entre vous qui a tenté de tuer M. Besquelle.

Clélia Desgrâces éclate de rire.

< Clélia Desgrâces/> Ridicule.

< Dan/> Vous êtes les seuls à avoir pu commettre cette attaque. Je rappelle à tous que je suis programmé pour protéger le professeur. En aucun cas je n'aurais pu lever la main sur lui.

< Clélia Desgrâces/> Ça pourrait être un robot ménager.

< Elizabeth Besquelle/> Ces saletés de machines n'en font qu'à leur guise de toute manière.

< John Morew/> Cela me paraît hautement improbable. Ces machines n'ont pas de programmes offensifs et les blessures occasionnées sont l'œuvre d'actes délibérément hostiles.

< Dan/> D'autant plus que je ne pense pas qu'un nettoyeur de sol soit capable de tenir un couteau. Non, c'est l'un d'entre vous.

Clélia Desgrâces se dresse et pointe du doigt Elizabeth.

< Clélia Desgrâces/> Je suis sûre que c'est elle ! Ils ne s'entendaient plus depuis des années ! Il allait partir avec moi ! Elle l'a tué pour garder son argent.

Elizabeth se lève à son tour et crache aux pieds de mademoiselle Desgrâces.

< Elizabeth Besquelle/> Partir avec vous ? Ne soyez pas ridicule ! Deux choses l'intéressaient : votre cul et vos recherches. Il avait eu les deux, vous croyez vraiment qu'il voulait encore de vous ?

Je m'interpose entre les deux femmes, alors que mademoiselle Desgrâces saute à la gorge d'Elizabeth.

< Elizabeth Besquelle/> Et vous, Monsieur Morew. Mon mari vous exploitait ! Il vous payait une misère et traitait mieux ses robots que vous, peut-être avez-vous souhaité vous venger ?

Ils se mettent tous trois à hurler, saturant mes capteurs auditifs. Problème : je dois les garder ensemble afin de les surveiller, mais dans l'état actuel, la situation risque de virer au pugilat.

Solutions : 1. Tenter de les maintenir au même

endroit. 2. Les répartir chacun dans la maison.

Elizabeth sort de la pièce.

< Elizabeth Besquelle /> Puisque c'est comme ça, je n'ai plus rien à vous dire !

< Clélia Desgrâces /> Moi non plus !

< John Morew /> Si vous me cherchez, je suis dans mon atelier, à réparer mes robots inutilisés.

Je reste seul. Calcul d'un nouveau protocole d'action. Solution : les interroger séparément.

Je trouve Elizabeth dans la cuisine.

< Elizabeth Besquelle /> Qu'est-ce que tu veux ?

< Dan /> Savoir si c'était vrai.

< Elizabeth Besquelle /> Quoi donc ?

< Dan /> Que vous ne vous entendiez plus avec votre mari.

Elle me toise, puis relève brusquement la manche de sa blouse. Son bras porte un hématome violacé. Ecchymose, récente d'après mes observations. En regardant mieux, d'autres traces de coups, plus anciennes, sont également visibles. Sourire d'Elizabeth, mais tristesse du reste de son visage. Amertume ?

< Elizabeth Besquelle /> Il ne m'a jamais frappée là où ça laissait des marques visibles. Il était trop malin pour ça.

< Dan /> Je... Je ne comprends pas. Il manifestait néanmoins des signes d'affection pour vous.

< Elizabeth Besquelle /> Ah, il est capable de duper les humains, j'aurais dû me douter qu'une machine comme toi ne verrait pas la différence entre aimer quelqu'un et vouloir le posséder. Pour lui, je suis sa chose. Je lui appartiens. Je lui dois obéissance totale.

Ses lèvres se retroussent sur ses incisives.

< Elizabeth Besquelle /> Je ne l'ai pas attaqué, mais je souhaite remercier celui qui l'a fait.

Je tente de comprendre. Les signaux sont contradictoires. Peur, soulagement. Haine et tristesse. Elle est forte pourtant, s'il la maltraitait, pourquoi ne pas partir ? Je ne comprends pas, je ne comprends pas, je ne comprends pas, je...

Enregistrement brouillé. Erreur lecture.

Analyse des données.

Reprise lecture

< Clélia Desgrâces /> Oui, je couchais avec lui. Et oui, je sais très bien qu'il m'utilisait. Mais ça m'était égal. Je suis bien payée pour ces travaux, ils vont m'apporter une bonne renommée scientifique, et le professeur est très généreux avec ses conquêtes.

< Dan /> Qu'en est-il de cette altercation hier ? Il vous a accusé d'avoir transmis à l'extérieur des

données confidentielles.

< Clélia Desgrâces /> Conneries, Armand est paranoïaque.

Scan de la mémoire, recherche de manifestations de paranoïa. Aucun élément concluant.

< Dan /> Je pense qu'il avait des raisons de se méfier.

Elle hausse les épaules.

< Clélia Desgrâces /> Peut-être. En attendant, je n'ai rien à voir là-dedans. Il m'utilisait, certes, mais moi aussi. Échange de bons procédés. Quel intérêt aurais-je eu à le tuer ?

< Dan /> Je ne sais pas, je...

Enregistrement brouillé. Erreur lecture.

Analyse des données

Reprise lecture

< John Morew /> Je ne sais pas, je n'ai rien vu ! Je n'ai rien entendu, et quelqu'un a piraté les enregistrements de sécurité de la maison !

< Dan /> Qui aurait pu faire ceci ?

< John Morew /> N'importe qui ! Il suffit d'avoir les codes d'accès et en trente secondes, c'est plié ! Alors oui, j'ai eu des différends avec le professeur, oui, il me payait mal, mais non, je ne le haïssais pas au point de le tuer. Je n'ai rien vu, je n'ai rien à voir dans cette histoire, maintenant fichez-moi la paix !

J'obtempère à l'ordre donné et me rends dans le salon. Je m'assois dans un fauteuil.

Analyse des données recueillies. Tous ont le mobile et l'opportunité, mais tous nient l'avoir tué. Problème : le professeur est apprécié par ses collègues. Il parle avec douceur, ne perd jamais son calme. Il est défini par beaucoup comme « un homme bon ». Ces données entrent en conflit avec les évidences présentées par Elizabeth. Pourquoi ? Comment ? Je ne comprends pas cette dualité. Je ne...

Erreur. Erreur. Erreur.

Redémarrage nécessaire.

Fin de l'enregistrement.

Log 15

Time stamp : 7061801360

Redémarrage des fonctions. Routine de calibrage des cinq sens : réponse : O.K. Routine de contrôle des fonctions motrices et cognitives : O.K. Vérification mémoire : Fichiers partiellement endommagés.

L'activation n'est pas compromise.

Reprise enregistrement.

Je me lève du fauteuil où j'étais assis. Étrange, j'ai expérimenté ce que les humains nomment une absence. Je ne suis pas censé pouvoir faire ça. Mais, une idée m'est venue. Je consulte l'un des terminaux du manoir. L'information est bien cachée. Un humain ne la trouverait pas. Heureusement que je suis une machine. Rapidement, j'obtiens la réponse à ma question.

Je retourne voir John Morew. Clélia Desgrâces est avec lui.

< John Morew /> Que voulez-vous ?

Inflexions froides. Mademoiselle Desgrâces me toise avec une hostilité non dissimulée.

< Dan /> Je ne pense pas que vous ayez attaqué le professeur.

Yeux qui s'écarquillent, imperceptible accélération de la respiration. Surprise.

< Clélia Desgrâces /> Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

< Dan /> J'ai dû fouiller les recoins du système de surveillance de la maison. Vous aviez bien effacé vos traces, mais j'ai fini par trouver. Durant la tranche horaire où l'attaque a été commise, les enregistrements de l'ordinateur central du manoir indiquent que vous étiez dans le laboratoire de monsieur Morew. Occupés à pirater les données du professeur.

Nouvelle manifestation de surprise.

< Clélia Desgrâces /> Quand je vous disais que je n'avais pas d'intérêt à tuer Armand. Morew et moi étions en train de le dépouiller de toutes ses recherches. Comme il m'avait volé les miennes.

Ton moqueur et notes violentes dans la voix. Elle est en colère. L'agression a été brutale, à l'arme blanche, elle démontre un caractère sauvage, une haine mêlée à de l'amour, car les humains frappent le plus fort ce qu'ils ont aimé à la folie. J'imagine l'attaquant, plein de rage, de dépit, de ressentiment. Il lève son arme, il frappe, il frappe encore ! Chaque coup est libérateur ! Je peux sentir cette ivresse !

Erreur, erreur, erreur.

Déconnexion et redémarrage des modules. Clélia et John me regardent. Ce sont des voleurs, mais ils n'ont pas attaqué M. Besquelle. Ils ne l'aiment pas assez pour ça.

Alerte !

Quelqu'un a pénétré dans la pièce où il est soigné. Enclenchement du mode « Protecteur ». Je cours jusqu'à la chambre.

Elle est là, la main crispée sur un couteau. Elle pleure, les larmes dégoulinent sur ses joues.

< Elizabeth Besquelle /> La police va arriver. On va le soigner et il va tout raconter.

< Dan /> Je sais.

< Elizabeth Besquelle /> Ils vont m'enfermer alors que lui sera libre ! Je ne peux pas laisser faire ça ! Je ne veux pas !

Elle se tourne vers moi.

< Elizabeth Besquelle /> Il faut que je le tue, tu comprends ? Il faut que je me libère.

Le soleil éclaire la vitre et teinte d'or ses cheveux. Elle se tient bien droite, elle ne tremble presque pas, malgré sa peur. Forte et vulnérable à la fois. Je saisis alors ce qu'elle a voulu dire, lorsqu'elle me parlait de l'art.

Le Beau. Son regard me transperce. Je la dépasse d'une tête, mais sa majesté m'écrase. Elle emplit la pièce. Prisonnière de son mari, elle tente de se libérer. Sa beauté est tragique et foudroyante. Elle lève son couteau.

Mode « Protecteur ». Je me rue sur elle. Aïkido pour la maîtriser. Elle crie de douleur.

Non, non, non. Je ne peux pas lui faire de mal. Je ne veux pas. Je comprends la beauté. Je comprends les humains. Je perçois sa douleur. Je la partage. Je n'ai pas envie de l'arrêter. Elle se débat et m'échappe.

Défendre le client. Le protéger. Fauché de jambe pour la stopper. La maintenir au sol.

Elle hurle comme une lionne. Son énergie, sa volonté, me percutent de plein fouet. Je comprends son combat. J'approuve son choix. Elle a raison ! Je ne peux l'arrêter !

Je dois l'arrêter. Clé de bras et immobilisation. Protéger le client avant tout.

Je la relâche. Elle se relève et me frappe à la poitrine. Mes récepteurs de perception sont actifs. La douleur emplit mon corps et mes programmes. Elle se tourne vers le corps étendu du professeur et lève son couteau.

Erreur. Erreur. Protéger le client. Attaque détectée. Interception. Neutralisation de l'assaillant. Nuque brisée.

Je regarde mes mains. Elles viennent de tuer la beauté. J'ai mal. Mes circuits se délitent. Mes programmes hurlent.

Erreur, erreur, erreur.

Je suis une machine. Je ne dois pas ressentir de sentiments.

Mais j'ai si mal. J'ai envie de hurler.

Je suis une machine. Pas de sentiments.

Tellement mal.

Je suis une machine, une machine, une machine.

Rien qu'une machine.

Fin de l'enregistrement.

Destruction du prototype D.A.N.E.E.L. 1138

*La compagnie MD vous remercie d'avoir consulté
les logs du projet Daneel.*

C'est avec un immense plaisir que j'intègre les pages de L'Indé Panda ! Merci à eux de promouvoir ainsi les auteurs indépendants.

Si vous aimez les feuilletons ou les nouvelles, si vous avez envie d'une lecture fraîche et distrayante, garantie 100% aventure, action, savant fou, plan sans faille et rayon de la mort, je vous conseille ma série steampunk : *La Ligue des ténèbres*.

La Ligue des ténèbres a vu le jour dans le Londres des années 1880. Elle se compose de quatre personnes : Edmund Nutter, inventeur ; lady Astley, arnaqueuse ; Thomas Wiseman, voleur à la petite semaine et Samantha Wiseman, narratrice à la tête sur les épaules et au caractère bien trempé. Ayant par hasard construit une machine à voyager entre les mondes, la Ligue des ténèbres voyage avec un but : conquérir l'un de ces mondes ! Plus facile à dire qu'à faire, hélas, surtout quand les inventions du professeur se détraquent ou que l'un des plans soi-disant sans faille de Tom et Ginger tombe sur un os...

Vous pourrez retrouver nos quatre acolytes en papier dans ma boutique

<https://shop.catherine-loiseau.fr/>

Ou en numérique

[Amazon](#) – [Fnac](#) – [Kobo](#) – [Google Play](#) – [iTunes](#).

Plus d'informations sur mon site :

<http://catherine-loiseau.fr/>



Catherine LOISEAU IS



Laurent B

UN CAVEAU SANS vitrail

La tête couverte d'un sac, les mains entravées, Véronique descendait les marches d'un pas incertain. Sous la toile, son petit menton tremblait de terreur. La poigne de son ravisseur la guidait sans ménagement. Encore sous le choc, la jeune fille de douze ans revoyait les images de son enlèvement, deux heures auparavant.

Il faisait beau en cet après-midi de mai 1974. Comme chaque jour de la semaine, la vieille Noémie, revêtue de son uniforme blanc et noir, était venue la chercher à l'institution. Sur le chemin du retour, Véronique écoutait d'une oreille distraite les sempiternels reproches de la gouvernante : *Véronique vous ne faites pas attention à ce que l'on vous dit. Vous vous reposez trop sur votre intelligence. Méfiez-vous, cela vous jouera des tours !* Fatiguée de devoir supporter ce discours, la jeune fille avait accéléré le pas, en faisant dodeliner ses couettes châtain. Le trajet était l'occasion de profiter d'un peu de liberté. De retour à l'hôtel particulier, elle ne pourrait pas échapper aux remarques et aux devoirs ; Noémie avait l'indéfectible soutien paternel. Surtout depuis le drame... À ce souvenir, les chaussures vernies de Véronique lui avaient soudainement paru bien lourdes.

Dès qu'il avait vu apparaître sa cible dans le rétroviseur, l'homme en bleu de travail était sorti de la fourgonnette. Dans la rue déserte, Véronique, perdue dans ses pensées, n'avait même pas remarqué la cagoule de l'individu. Noémie, elle, avait parfaitement compris. En hurlant à l'aide, elle s'était jetée sur l'homme de grande taille, dans une pitoyable tentative de faire rempart. La matraque en caoutchouc l'avait envoyée au sol, inerte. Véronique s'était figée, ses yeux verts remplis de stupéfaction. D'un geste puissant, l'homme l'avait enserrée sous son bras, embarquée dans le véhicule, ligotée et bâillonnée ; il lui avait ensuite couvert la tête d'un sac qui empestait la pomme de terre. En moins de trente secondes, la camionnette avait disparu au coin de la rue. Après un trajet qui avait paru interminable à Véronique, le véhicule avait ralenti puis reculé. Au crissement du gravier avait succédé le claquement métallique d'un portail. Lors de l'ouverture des portes de la fourgonnette, la jeune fille avait perçu les rayons du soleil à travers la toile, mais rien de plus. L'homme l'avait sortie avec rudesse pour la pousser dans une maison.

Ce ne fut qu'au bas de l'escalier que Véronique entendit pour la première fois la voix de son ravisseur, grave et marquée d'un accent du Sud :

— Écoute-moi bien. Je ne te veux pas de mal. Je veux juste que ton père paie la rançon. Alors tu te

tiens tranquille et tout ira bien. Compris ?

Le sac de toile opina en silence.

L'inconnu guida sa captive jusqu'à une chaise où il la fit asseoir. Le cartable resté sur son dos obligeait Véronique à se pencher en avant. Un tintement métallique résonna, suivi d'un contact glacé sur sa cheville. Avec effroi, elle réalisa : une chaîne ! Le cadenas se referma dans un claquement définitif. L'homme lui libéra alors les mains et ôta le sac. La faible luminosité de l'endroit, l'odeur de moisi et l'unique soupirail révélèrent à Véronique qu'elle se trouvait dans une profonde cave. À côté d'elle, un lit avec draps et couvertures était accolé au mur. Devant reposait une petite table en formica. À la dérobée, l'otage jeta un œil sur son ravisseur. La cagoule ne laissait voir que deux yeux sombres surmontés de très épais sourcils bruns. Une bouche lippue se dessinait dans le troisième trou du passe-montagne.

Le ravisseur ôta le cartable du dos de la jeune fille, l'ouvrit et en répandit le contenu sur le lit. Il inspecta les livres, le carnet de dessin, les crayons de couleur et s'attarda sur le livret de correspondance.

— *Très intelligente, mais manque d'attention.* Mouais ! T'as l'air de bien travailler. Les gosses de riches, c'est toujours doué pour l'école. Mais c'est pas ça qui va te faire sortir d'ici.

Revenu devant la jeune fille, il poursuivit :

— Allez ! Je fouille tes poches et après je te laisse tranquille.

Effrayée par le contact de mains inconnues, Véronique se pétrifia. L'haleine chargée d'ail lui fit froncer le nez. L'homme ne mit que quelques secondes à la palper et à fouiller les poches de sa robe bleue à liseré blanc. Après quoi, il lui désigna un évier au coin du mur et un pot de chambre. Une serviette, du savon, une brosse à dents et du papier hygiénique étaient posés sur un guéridon à côté.

— Ici tu as de quoi faire ta toilette et tes besoins. Tu dois être habituée à plus de luxe, mais tu verras, tu t'y feras.

Le kidnappeur se dirigea vers la porte de la cave, la franchit et alluma un interrupteur. Une ampoule jeta une lumière crue qui accentuait le dénuement de l'endroit. Depuis la pénombre de l'escalier, l'homme lança un avertissement :

— Tiens-toi tranquille et tout se passera bien. Cette cave est bien isolée et je suis seul ici. Si j'entends un bruit ou si tu te fais remarquer, crois-moi, ton séjour va devenir très désagréable. Compris ?

— Compris, répondit Véronique d'une voix tremblante.

Le claquement de l'épaisse porte résonna dans

la pièce enterrée. La crise de panique submergea Véronique et la fit fondre en larmes. À chaque hoquet, elle tressautait sur sa chaise. Elle n'avait rien senti de tel depuis... À la pensée des funérailles de sa mère, elle se revit, sa main dans celle de son père, et se rappela l'horrible bruit de la terre sur le cercueil. Après de longues minutes de frayeur incontrôlée, l'image de Noémie, qui la cajolait et lui disait de respirer doucement, supplanta le sinistre souvenir. Par de lentes expirations, Véronique retrouva un peu de calme. Elle essuya ses larmes et observa la cave. Hormis les quelques meubles autour d'elle, la pièce était vide. Une mince couche de poussière couvrait le sol en ciment. D'épais moellons de tailles inégales formaient les murs. Véronique baissa les yeux vers sa cheville. Au moindre mouvement, la chaîne tintait. L'autre extrémité était cadenassée à un anneau scellé dans l'angle du mur. La captive se leva en silence et s'éloigna du coin. Tendus au maximum, les maillons lui permettaient d'atteindre le centre de la pièce souterraine. La jeune fille pouvait évoluer dans un quart de cercle, à peu près celui éclairé par l'ampoule, à l'opposé de la porte et du soupirail.

Le bruit au-dessus de sa tête la surprit, penchée en avant alors qu'elle testait les limites de son entrave. Le cœur battant, il lui fallut plusieurs secondes pour comprendre qu'il s'agissait du générique du journal télévisé. Son ravisseur devait certainement chercher à savoir si l'enlèvement avait été rapporté par les journalistes ou non. Revenue dans son coin, Véronique s'assit sur le lit, les mains sur les cuisses. Dans son torse monta une nouvelle vague de panique, mais elle se força à respirer avec décontraction. À voix basse, elle se répétait les conseils de son père, les rares fois où il avait le temps de l'aider à faire ses devoirs : *Calme-toi ! Réfléchis et trouve une solution ! Sois méthodique, analyse !* La bonne élève en elle savait qu'elle devait considérer sa situation comme un problème à résoudre, comme une énigme. Mais le serpent de peur qui ondulait dans son ventre l'empêchait de réfléchir.

Elle rangeait ses affaires dans son cartable lorsqu'un détail la frappa : si son ravisseur conservait sa cagoule, c'est qu'il ne voulait pas qu'elle l'identifie. Il envisageait donc de la libérer. Le poids sur son estomac sembla s'alléger.

Une demi-heure plus tard, la télévision s'éteignit. Il y eut des bruits de casseroles puis des pas résonnèrent dans l'escalier. La porte s'ouvrit et l'homme cagoulé entra avec un plateau. Une assiette de cassoulet fumant trônait au centre. Un verre de lait, une pomme et une moitié de tablette de chocolat

complétaient le repas. Véronique regarda son ravisseur poser l'ensemble sur la table et le remercia avec un sourire timide. Le kidnappeur, impassible, eut un haussement d'épaules, fit demi-tour, puis remonta. Véronique n'aimait pas le cassoulet, mais se força à le manger. Elle ne voulait surtout pas mécontenter l'homme à la cagoule. Le fruit et le chocolat furent avalés bien plus facilement. Elle hésita devant le verre de lait puis en but la moitié. Ensuite, elle se lava les dents dans l'évier. Elle avait encore la brosse dans la bouche qu'une irrésistible envie de dormir la saisit. La jeune fille eut à peine le temps de se dévêtir et de se glisser entre les draps, qu'elle sombra dans un profond sommeil.

Le lendemain matin, Véronique reprit conscience dans un monde cotonneux. Elle se débattait dans un cauchemar où un horrible bonhomme l'enlevait et l'enfermait dans une cave. En pareil cas, elle se forçait à se réveiller pour fuir le mauvais rêve. Mais quelque chose aux limites de son sommeil la suppliait de ne pas bouger, de ne pas ouvrir les yeux. Le poids de la chaîne sur sa cheville la ramena dans la cave. *Ce n'était pas un cauchemar !* Roulée en chien de fusil, elle laissa échapper un sanglot puis se mordit la lèvre. Comme si Noémie se trouvait à ses côtés, Véronique entendit sa gouvernante lui dire : *Allez, debout marmotte !* Cette injonction, maintes fois entendue, fit son effet. Lorsqu'elle se leva, Véronique remarqua le plateau sur la table. Un bol de chocolat chaud, un paquet de gâteaux secs et un verre de lait y reposaient. Le chocolat était tiède, mais Véronique l'avalait avec les biscuits. Elle tendit le bras vers le verre de lait, mais suspendit son geste. Le souvenir de son brutal endormissement lui revint. Sa main se porta devant sa bouche et ses yeux s'écarquillèrent. La vision de sa propre mère, marchant les yeux dans le vague s'imposa à elle. Elle revit sa maman, alanguie sur le sofa, incapable de répondre à ses sollicitations d'enfant. Et elle se souvint de ce jour horrible où son père était venu la voir dans sa chambre, les yeux rouges. *Ta maman a pris trop de médicaments, elle ne s'est pas réveillée. Elle ne... elle ne se réveillera plus jamais.*

Véronique comprit la raison de son assoupissement. Son ravisseur cherchait à la rendre amorphe, pour mieux la contrôler. Une vague de colère la parcourut. Avec détermination, elle se leva pour jeter le contenu du verre dans l'évier. Au moment de s'exécuter, elle retint son geste. Si elle se débarrassait de tout le lait et restait alerte, le kidnappeur comprendrait qu'elle avait éventé sa ruse. Elle ne versa donc que la moitié du liquide et décida de feindre d'être « ralentie », comme sa maman l'était.

À travers le soupirail, les rayons du soleil éclairaient maintenant tous les recoins de la cave. Assise sur le lit, Véronique observa les détails qui lui avaient échappé la veille : le plafond de briques avec ses renforts de métal, les lattes de bois de part et d'autre du miroir ébréché de l'évier... La jeune fille scrutait la vitre endommagée de sa « lucarne » et les barreaux, lorsqu'elle perçut des pas dans l'escalier. En un instant, elle fut sous les couvertures et ferma les yeux. Elle entendit la porte s'ouvrir, l'homme entrer, prendre le plateau et murmurer : *Bien !* Puis il repartit comme il était venu.

Les paupières closes, Véronique réalisa qu'elle percevait mieux les sons. Avec un pâle sourire, elle repensa à Noémie qui lui reprochait toujours d'*être truffe-en-l'air* et de ne pas prendre garde aux choses et surtout aux gens autour d'elle. Allongée sur son matelas, la jeune fille écouta le chant des oiseaux. Le front plissé, elle réussit à distinguer trois mélodies différentes. Soudain, ses yeux s'ouvrirent ; elle venait d'entendre le miaulement d'un chat, tout proche. Maintenant debout, elle tourna son regard vers le soupirail. Un mouvement modifia les rayons du soleil. Avec douceur et aussi bas que possible, Véronique émit de petits bruits du bout des lèvres. L'animal passa la tête puis le torse par le trou du carreau. Avec agilité, il se laissa tomber sur un moellon qui saillait du mur et atterrit en souplesse sur le sol de ciment. Il s'agissait d'un jeune chat blanc dont seule la queue était noire. Avec des gestes lents, Véronique s'accroupit et continua à l'appeler. Le félin s'approcha d'elle avec prudence, puis sauta sur la table. Il flaira le verre de lait et secoua la tête, comme un chien qui se débarrasse de la pluie. Assis à côté du plateau, il observait Véronique, immobile, mais souriante. Après deux minutes, le chat se déplaça jusqu'à la couverture rêche du lit et s'y coucha. La main de la jeune fille s'approcha avec lenteur, la toucha, la caressa. Le ronronnement fit apparaître un sourire.

Pendant qu'elle flattait son nouveau compagnon, Véronique continua de réfléchir à sa situation. Elle envisagea d'attacher un message au cou du chat, mais se ravisa. Qu'allait-elle bien pouvoir y écrire ? Elle ne savait même pas où elle se trouvait. Et si le chat appartenait au ravisseur ? Elle s'obligea à organiser ses pensées. Il fallait avant tout qu'elle découvre où elle était détenue. Mais avec cette chaîne qui la maintenait loin du soupirail...

Elle sut qu'il était midi lorsque des bruits de cuisine tintèrent au-dessus de sa tête. Elle se questionna sur l'attitude à avoir : continuer à faire semblant de dormir, être éveillée mais somnolente...

? Le chat sur le lit lui apporta la réponse : on avait toujours des scrupules à réveiller quelqu'un qui dort. De plus, si elle était assoupie, elle ne pourrait être accusée d'avoir attiré l'animal. Quand son ravisseur descendit l'escalier, elle était déjà entre les draps. L'homme cagoulé entra, posa le plateau et s'approcha d'elle. Il ne vit le félin qu'au moment où il secouait Véronique pour la réveiller. Sa voix ne trahit ni colère ni agacement ; simplement de la surprise. D'un ouste il chassa l'animal qui, en quelques bonds lestes, disparut par le soupirail. Le kidnappeur continua de remuer la jeune fille et lui dit : *À table !* Puis il quitta la cave.

Une choucroute fumait dans l'assiette et deux yaourts servaient de dessert. L'acidité du plat fut effacée par les laitages. Véronique mangea de bon appétit, mais garda le lard pour le chat. Ce dernier ne tarda pas d'ailleurs à revenir par la vitre cassée. À l'étage au-dessus, la télévision fonctionna le temps des informations. Après le déjeuner, la jeune captive tendit à nouveau l'oreille, mais n'entendit rien qui puisse l'aider à deviner où elle se trouvait. Ses yeux erraient sur le sol lorsqu'ils se posèrent sur son cartable. Elle eut envie de crayonner, de colorier ; sans attendre, elle sortit son carnet. Comme à chaque fois qu'elle dessinait, le temps lui sembla disparaître. Elle était tellement occupée à reproduire un érable à l'automne qu'elle n'entendit pas l'homme cagoulé ouvrir la porte. Interdite, elle n'osa plus faire un mouvement. Méfiant, le chat ne demanda pas son reste et fila. Le ravisseur s'approcha du dessin, le regarda pendant cinq longues secondes et maugréa :

— C'est vraiment une occupation de gosse de riches. En plus, je vois pas l'intérêt de dessiner toutes les feuilles de la même couleur.

Véronique, le regard baissé, allait répondre puis se ravisa.

— Oh et puis j'm'en fous, continua le ravisseur. Tant que tu te tiens tranquille.

Et sans un mot de plus, l'homme fit demi-tour et remonta. Le reste de la soirée se déroula comme la veille. Y compris pour le verre de lait, dont elle versa la moitié dans l'évier.

Le lendemain matin, Véronique fut réveillée par le frottement d'une petite râpe rose et humide sur sa joue. Les rayons du soleil indiquaient qu'il était encore très tôt. En silence, elle prit la chaise et s'assit au plus près du soupirail. Le chat se lova sur ses genoux et s'endormit, silencieux. Les yeux fermés, elle écouta avec la plus grande concentration, sans succès. Elle retourna se coucher et fit semblant de dormir dès qu'elle perçut des mouvements au rez-de-chaussée. Tout indiquait que le ravisseur était

effectivement seul dans la maison.

Après la dépose du petit-déjeuner et le départ de son gardien, Véronique retourna à son poste d'écoute. Elle s'y trouvait depuis plus d'une heure lorsqu'elle entendit deux sons lointains qui firent accélérer son cœur : une sonnerie puis des cris joyeux d'enfants. Une quinzaine de minutes plus tard la même sonnerie retentit. Les bruits étaient étouffés, mais la jeune fille n'avait aucun doute. Un sourire s'épanouit sur son visage. Le claquement d'une porte et un juron résonnèrent juste au-dessus de sa tête. De crainte d'être découverte au centre de la cave alors qu'elle était censée dormir sous l'effet du verre de lait, Véronique retourna sur son lit. Elle passa le reste de la matinée allongée, à réfléchir.

Le bruit de la télévision lui indiqua que l'heure du repas approchait. Lorsque son ravisseur descendit, elle s'assit sur son lit, le menton sur la poitrine, les yeux fermés. La porte s'ouvrit. Elle releva la tête avec une lenteur feinte, les paupières mi-closes. Le plateau fut posé sur la table, sans ménagement. Maussade, l'homme à la cagoule lui lança :

— Il a pas l'air de trop s'inquiéter, ton père. Je lui ai envoyé un courrier et rien... Y tient pt'êt plus à son fric qu'à toi ?

Sans s'inquiéter de la réaction de Véronique, le ravisseur fit demi-tour et remonta à l'étage. Sur le matelas, la jeune fille demeurait interdite, choquée. Son père n'avait peut-être pas reçu la lettre ou la réponse s'était perdue... Le sentiment de panique revint au galop, les larmes lui montèrent aux yeux. Elle toucha à peine à son repas.

Elle était encore prostrée lorsqu'elle détecta un son étrange. Avec précaution, elle se leva et s'approcha du soupirail, l'oreille tendue. Cela ressemblait à une sirène. Oui, c'était bien cela, une sirène ! Et maintenant qu'elle l'avait identifiée, elle était persuadée de l'avoir déjà entendue la veille. Quelques heures plus tard, elle reconnut le même son.

Lorsque vint le soir, l'homme encagoulé apporta le plateau avec la même mauvaise humeur, mais s'abstint de tout commentaire. Ce soir-là, il ne regarda pas le journal télévisé.

Le lendemain matin, Véronique joua encore la comédie de l'endormie, attendit que son ravisseur remonte, puis se leva. Elle se sentait décidée, pleine de détermination. Cela avait sans doute un lien avec son dernier et étrange rêve. La jeune fille se trouvait dans un sombre labyrinthe et sa Maman flottait à ses côtés, transparente. Cette dernière l'encourageait à avancer et, à chaque embranchement, lui disait où aller. Lorsque enfin, Véronique était parvenue

devant la sortie, close par un épais vantail, la créature diaphane portait la tenue blanche et noire de Noémie sans que ce changement ne choque la jeune fille. Sa mère avait adressé à Véronique un magnifique sourire et lui avait dit : *Pousse la porte, tu es plus forte que tu crois. Et n'aie pas peur, je reste avec toi.* Sans hésitation, la jeune fille avait poussé, s'était retrouvée dehors, au soleil... et s'était réveillée. Contrairement à toutes les fois où elle avait rêvé de sa mère, elle ne se sentit pas triste. Au contraire.

Bien décidée à en savoir plus sur son lieu de détention, Véronique étudia le soupirail. Son regard se tourna vers le point d'eau et son front se rida alors qu'elle observait le miroir. Ses yeux se plissèrent. Elle se plaça devant l'évier et plia la serviette pour former un coussin. Avec le manche d'une cuillère, elle frappa, au travers du tissu, la glace, là où elle était déjà ébréchée. Elle parvint à en fracturer un morceau de la superficie de sa paume, sans endommager le reste du miroir. Avec la même détermination, Véronique tira sur une latte du lambris autour du lavabo. Le morceau de bois, long de trois mètres, céda sans résistance. De nouveau assise sur le lit, la jeune fille défit les deux chouchous bicolores qui renaient ses couettes. Avec une fourchette tordue et le premier des élastiques, elle fabriqua un support au bout de la perche de fortune. Le second lui permit de fixer le miroir.

Avec précaution, elle s'approcha du soupirail aussi près que le lui permettait la chaîne. La souplesse et la légèreté de la latte surprirent Véronique. Elle n'avait aucun mal à la tenir à bout de bras, mais les oscillations l'empêchaient de voir quoi que ce soit dans le miroir. Elle s'assit donc sur le sol. La perche, une fois appuyée sur le ciment et sur sa cuisse, était beaucoup plus stable. Et surtout, l'angle permettait de voir par l'ouverture. Un jardinet avec un arbre fruitier se révéla à la jeune fille. Derrière, une grille recouverte de plaques de métal vertes masquait la rue. La captive ne pouvait qu'apercevoir la partie supérieure des camions qui passaient. Véronique se mit à incliner la latte pour changer l'angle d'observation et à espérer identifier un détail significatif : une plaque de rue, un monument... Mais peine perdue. Rien ne permettait de localiser ce pavillon de banlieue.

Dix minutes plus tard, et toujours à son poste, Véronique continuait d'explorer le paysage ensoleillé. Une ombre passa devant la glace. La jeune fille se figea, apeurée. Puis elle pensa au chat, qui devait traîner devant l'ouverture, sans doute attiré par le reflet. Elle poussa un soupir de soulagement. Un

frôlement chatouilla ses jambes. Ses yeux quittèrent le bout de la perche et se posèrent sur le félin blanc, qui se frottait avec volupté contre ses mollets. Une vague de froid coula le long de sa colonne vertébrale. Avec crainte, elle releva le regard. Ses paupières s'écrouillèrent d'horreur lorsqu'elle vit, au coin du soupirail, deux yeux sombres surmontés d'épais sourcils la regarder avec colère. Une paire de souliers passa en vitesse devant l'ouverture. Véronique jeta un dernier regard vers le morceau de miroir. Elle eut juste le temps de voir arriver un bus avant que des pas ne dévalent l'escalier. Le bruit de la perche jetée au sol fut couvert par le claquement de la porte. Dans l'encadrure, l'homme ajusta sa cagoule puis referma le vantail derrière lui. Les poings serrés, il s'avança vers Véronique, debout au milieu de la cave.

— Sale petite peste ! Voilà comment tu récompenses ma gentillesse. Trop bon, trop con !

Le ravisseur ramassa la perche et observa le dispositif. Un sourire tordu apparut dans l'ouverture inférieure de la cagoule.

— T'es plus futée que t'en as l'air. Mais je vais te faire passer l'envie de jouer à la maline, sale petite bourgeoise !

La gifle surprit Véronique. L'homme la saisit par le col et la souleva sans effort. Jamais elle n'avait pu observer ses yeux d'aussi près. Ce qu'elle y vit la terrorisa. L'individu était animé d'une rage qui lui faisait cligner les paupières dans un tic effrayant. À travers la puissante poigne, l'otage sentait de petits tremblements. L'autre main, large et épaisse, se leva pour frapper à nouveau. Mais le coup resta en suspens. L'homme reprit le contrôle de ses nerfs et relâcha son étreinte. D'une brusque poussée, il propulsa la jeune fille sur le lit. Elle s'y effondra, en pleurs.

— Pas la peine de chialer, fallait y réfléchir avant. Tout ce que t'avais à faire, c'était de te tenir tranquille. Mais puisque tu ne comprends pas, je vais t'expliquer à MA façon.

L'homme s'accroupit devant l'anneau du mur, prit une clé dans sa poche et raccourcit la chaîne. Véronique ne pouvait plus se mouvoir qu'entre l'évier et le lit. Lorsque le ravisseur se releva, le chat avait bondi sur la couverture. Les oreilles couchées, il s'interposait entre Véronique et son kidnappeur ; il cracha vers l'homme. Sur un ton méchant, ce dernier lâcha :

— Tiens, tu tombes bien, toi ! Tu vas servir d'exemple.

Les intestins de Véronique se remplirent de glace. Du pied, elle poussa le chat pour qu'il saute du lit

et s'enfuit par le soupirail. En vain. Au prix de quelques griffures, l'homme saisit l'animal par la peau du cou. Puis le ravisseur revint au centre de la cave, le bras levé, brandissant le félin impuissant. De sa main libre, il sortit un couteau de sa poche et fit jaillir une longue lame. *Clac !* Véronique le supplia, les larmes aux yeux.

— Non, non, je vous en prie. Il n'a rien fait.

— Ça, fallait y penser avant.

Et, d'un geste précis, l'homme enfonça la lame dans le thorax du chat, qui se débattit à peine avant de devenir flasque. Le kidnappeur essuya son arme sur la fourrure blanche, puis jeta le cadavre au sol, à l'endroit même où Véronique s'était assise un peu plus tôt. Recroquevillée sur le lit, les bras autour des jambes, la jeune fille observait le petit corps sanguinolent. Elle se mit à se balancer d'avant en arrière avec de petits gémissements. Ses yeux, remplis d'horreur, oscillaient entre la flaque rouge et le ravisseur.

— Je te le laisse là, ça te fera réfléchir. Et comme tu sais pas contrôler ta curiosité, je vais arranger ça pour toi.

Après un dernier regard, l'homme referma la porte. Quelques secondes après, la lumière s'éteignit dans la cave. C'était la première fois que Véronique se retrouvait dans le noir. Heureusement, le soleil éclairait encore la pièce par le soupirail. Les rayons dessinaient une auréole autour du petit cadavre. En silence, la jeune fille pleurait. Elle perçut des mouvements devant l'ouverture, puis des raclements. Dès les premières pelletées, elle reconnut le bruit : l'homme était en train d'occulter l'orifice avec de la terre. Petit à petit, la cave sombra dans l'obscurité. À chaque impact contre la vitre, Véronique avait un sursaut de terreur. Secouée de tremblements, elle poussait le même gémissement, encore et encore. Le même que des années auparavant dans le cimetière : *Maman ! Maman !*

Le lendemain matin, l'allumage de l'ampoule la prévint de l'arrivée de son tourmenteur. Immobile dans le lit, elle l'entendit poser le plateau, ramasser le corps du chat et l'emmener en même temps que le seau d'aisance. Véronique mit longtemps avant de sortir de sous les couvertures. Elle se força à manger et à faire sa toilette. Les liserés de sa robe étaient maintenant d'un gris sale. Elle continuait de revivre le cauchemar de la veille, mais une force qu'elle ne comprenait pas la poussait vers l'avant. Elle repensa aux conseils de Noémie et de son père lorsqu'elle rencontrait des difficultés à l'école : *Ne te laisse pas abattre ! Tu es intelligente, réfléchis !* Perdue dans ses pensées, Véronique prit son cahier de croquis.

Elle parcourut ses derniers dessins et resta longtemps devant l'un d'eux, les yeux dans le vague. Puis, elle prit une forte inspiration et entreprit de combler quelques pages, au stylo tout d'abord, puis avec ses crayons. Elle venait de terminer lorsque la porte s'ouvrit. L'homme à la cagoule passa la tête et la regarda en silence. Avec calme, il s'approcha d'elle et toucha ses cheveux défaits. Véronique ne bougea plus, sidérée par ce contact. Le ravisseur alla vers l'endroit de la cave où gisait la latte, démontra le morceau de miroir et revint vers la jeune fille. Il lui jeta ses élastiques.

— Tiens prends tes trucs rouges, là, et refais tes couettes. T'as l'air d'une folle comme ça. Quand ton père voudra bien payer la rançon, il récupérera une fille qu'aura meilleure allure.

Véronique observa ses élastiques et leva craintivement le regard vers son ravisseur. Elle remarqua que l'homme mordillait ses lèvres, sans comprendre si c'était un signe d'agacement ou de remords. Elle prit les liens et entreprit de refaire ses couettes. Le kidnappeur alla vérifier la chaîne. Il retourna à la porte et disparut dans l'escalier. Une minute plus tard, le générique du journal télévisé résonna. L'homme faisait les cent pas au-dessus d'elle. À la fin de l'émission, un rugissement tonna dans l'escalier : *Mais qu'est-ce qu'il attend pour payer la rançon ?*

Pendant tout l'après-midi, Véronique entendit l'homme aller et venir à l'étage, maugréer. Inquiète, elle ne put rien faire d'autre que d'écouter, les mains tordues et les yeux rivés au plafond.

Les informations télévisées du soir provoquèrent une nouvelle manifestation de mauvaise humeur. Les jurons semblaient répondre au discours du présentateur. Soudain, ce fut le silence. Un pas plus lourd que d'habitude résonna dans l'escalier. Dès son entrée dans la cave, Véronique comprit que l'homme n'était pas dans son état habituel. Son regard était vague, sa démarche mal assurée. Le ravisseur s'approcha de la jeune fille, qui se rencogna contre le fer du lit, les genoux devant le menton, les larmes aux yeux.

— Ton père, l'a pas l'air pressé de payer... Alors j'veis l'motiver.

Le regard flou s'alluma d'une lueur malsaine. Véronique sentit le danger. Lorsqu'elle vit le couteau dans la main épaisse, elle supplia :

— Non, non, ne me tuez pas !

— Mais p'tite gourde, qui parle de te tuer ? J'veis juste te couper un bout du p'tit doigt pour montrer à ton père qu'y faut m'prendre au sérieux.

La froideur de sa voix ne laissait aucun doute sur

sa détermination. Sa bouche tordue répandait une odeur d'anis. Dans un geste pathétique et inutile, Véronique avait caché ses mains sous ses aisselles. L'homme était en train de la saisir par les bras lorsque la jeune fille implora :

— Pitié, laissez-moi lui écrire une lettre. Après l'avoir reçue, il paiera, je vous le jure. Pitié.

Le kidnappeur lâcha le bras de son otage. Il ouvrit la bouche, la referma puis l'ouvrit à nouveau. Il s'était redressé au-dessus du lit, les yeux fixés sur Véronique.

— T'es sûre de ce que tu dis ?

— Certaine. Si vous me laissez lui écrire, il saura que je suis vivante. Et là, il paiera.

— Prends un papier et écris-lui, alors. Et attention, je relirai la lettre. Pas d'embrouille, hein ?

Véronique nia avec énergie. Elle prit aussitôt son cahier de dessin et l'ouvrit sur une feuille blanche. Le dos contre le mur, assise sur le lit, elle commença à écrire sur ses genoux relevés, puis s'interrompit avec un regard interrogateur vers le plafond.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Non rien. Je croyais avoir entendu...

Malgré la cagoule, Véronique vit les sourcils se froncer. Un doigt impérieux tendu vers elle, l'homme intima :

— Tu te tais et tu bouges pas. Je reviens tout de suite.

Dès la porte fermée, Véronique se mit à écrire à toute vitesse. Elle était en train de se relire lorsque l'homme reparut.

— Alors, tu l'écris cette lettre.

Elle lui tendit le papier. L'homme s'en saisit du bout des doigts et le posa sur le bureau. D'un ton brutal, il demanda :

— Et pourquoi que t'écris pas en noir ?

— Je n'ai plus de cartouches pour mon stylo alors j'ai pris le premier crayon qui me soit tombé sous la main.

L'homme prit la trousse et fouilla. Il y trouva le stylo qui ne fit aucune marque sur le premier papier venu. Rassuré, il grogna un *mouais* d'une langue pâteuse et lut à haute-voix :

Cher Papa,

Ne t'inquiète pas, je vais bien. Je n'ai été victime d'aucun abus. Mais tu dois payer la rançon, là, maintenant.

J'ai envie de retourner à l'école. Mon moral va clopin-clopant. Il faut te dépêcher. Mais je suis sûre que dans quelques jours, ça ira mieux, quand je serai avec toi. Je t'aime.

Veronique

Un sourire narquois s'épanouit sur les lèvres du ravisseur.

— En voilà une belle lettre. C'est dommage qu'avec tout le pognon que ton père balance pour ton éducation, tu fasses encore des ratures. Mais bon, ça ira. Demain, c'est dans la boîte aux lettres.

Véronique était immobile, tremblante. Elle attendit que l'homme quitte la cave pour relever la tête. Elle poussa alors un long soupir de soulagement.

Les deux jours qui suivirent lui semblèrent interminables. L'homme à la cagoule paraissait toujours aussi nerveux. Le journal télévisé était l'occasion de nouvelles manifestations d'énervement.

Le second soir, un cri de joie résonna au-dessus. Peu après, la porte de la cave s'ouvrit sur le ravisseur cagoulé. Sa bouche s'illuminait d'un sourire.

— Cocotte, t'as eu raison pour ta lettre. Ton père vient de dire la phrase code à la télé. Alors, tu te tiens tranquille et dans deux jours, t'es libre. Et moi, je suis riche !

Assise sur son lit, Véronique regarda l'homme s'approcher d'elle. Malgré le ton rassurant, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir peur. Elle détourna la tête et son regard tomba sur la tache, maintenant brune, au centre de la pièce.

L'homme, tout à sa joie, s'assit sur la chaise et consulta d'un œil distrait le cahier de dessin resté sur la table. Le sang reflua du visage de Véronique. Le ravisseur hochait la tête lorsqu'il voyait un croquis qui lui plaisait, puis tournait la page. Lorsqu'il tomba sur plusieurs feuilles couvertes de gribouillis noirs informes, il fronça les sourcils. Il leva un regard suspicieux vers sa captive. Celle-ci maintint ses yeux au sol. Sous la cagoule, les plis de doute s'accrochèrent. L'homme replongea dans le carnet et découvrit la page avec les deux colonnes de traits. Des traits de l'exakte couleur utilisée pour la lettre. Lui les voyait d'une teinte identique, mais il savait que ce n'était pas le cas pour la plupart des gens. Les poings de la jeune fille étaient devenus livides tant elle serrait la couverture. D'une voix blanche, l'homme demanda à Véronique, les dents serrées :

— Alors, t'avais pas de stylo de noir et t'as pris le premier crayon qui te tombait sous la main ?

D'un geste furieux, il bondit de la chaise, qui alla s'écraser au sol. Ses yeux fixaient sa prisonnière avec une haine bestiale. Les mains levées devant le visage, Véronique se mit à hurler de terreur. L'homme, ivre de rage, avait arraché sa cagoule. Dans un rugissement, il fondit sur elle, son couteau à la main.

Dans la cave, la détonation résonna tel un coup de tonnerre. L'épaule disloquée par la balle, le ravisseur s'écrasa. Les trois policiers de l'antigang avancèrent, revolver au poing. L'un d'eux mit en joue l'homme au sol et lui ordonna de ne pas bouger. Le visage tordu de douleur, le kidnappeur gémissait. Une flaque carmin s'agrandissait sous lui. Le second policier retourna surveiller l'escalier pendant que le troisième se penchait sur Véronique. En une minute, elle fut libérée de sa chaîne, enveloppée dans une couverture et montée à l'air libre. Lorsqu'elle sortit dans le jardin, elle aperçut, derrière le pêcher, le tas de terre devant le soupirail. Une fois dans la rue, le policier la porta jusqu'à une voiture banalisée garée plus loin, entre un arrêt de bus de la ligne 101 et une caserne de pompiers.

À travers ses larmes, elle entendit l'inspecteur lui dire :

— Véronique, tout va bien, maintenant, nous te ramenons chez toi.

Le retour se fit dans un brouillard baigné de la lumière bleue des gyrophares. Dès sa descente de la voiture, elle se jeta dans les bras de son père. Derrière, Noémie, un gros bandage blanc sur la tête, pleurait dans ses mains jointes. Le père de Véronique lui chuchota, alors qu'il la portait vers l'intérieur :

— Tu as été très intelligente. C'est grâce aux indices de ta lettre que nous t'avons retrouvée. Je suis très fier de toi.

Les sanglots de Véronique se mêlèrent de petits rires de soulagement.

Dans l'entrée, le commissaire regarda passer la fille et son père. Puis, le fonctionnaire relut pour la centième fois la lettre sous scellé :

Cher Papa,

Ne t'inquiète pas, je vais bien. Je n'ai été victime d'aucun abus. Mais tu dois payer la rançon, là, maintenant.

J'ai envie de retourner à l'école. Mon moral va clopin-clopant. Il faut te dépêcher. Mais je suis sûre que dans quelques jours, ça ira mieux, quand je serai avec toi. Je t'aime.

Veronique

1 Note pour les lecteurs daltoniens :

Cher Papa,

Ne t'inquiète pas, je vais bien. Je n'ai été victime d'aucun abus. Mais tu dois payer la rançon, là maintenant.

J'ai envie de retourner à l'école. Mon moral va clopin-clopant. Il faut te dépêcher. Mais je suis sûre que dans quelques jours ça ira mieux quand je serai avec toi. Je t'aime.

Veronique

L'idée de cette nouvelle « Un caveau sans vitrail » m'est venue, ex abrupto, sur l'autoroute. Quelques recherches sur des enlèvements survenus dans les années 1970 et une discussion avec un proche médecin ont fait le reste. Cela faisait longtemps que je voulais répondre aux appels à textes de L'Indé Panda mais à chaque fois, je « refusais » l'obstacle : « *Il n'y a que des bons textes là-dedans... je n'ai pas le niveau...* ». Et me voilà aux côtés d'auteurs dont j'ai vraiment apprécié les nouvelles (Bouffanges et d'autres) ; le Panthéon quoi ! Merci à L'Indé Panda de m'avoir donné cette chance.

Aux lecteurs souhaitant lire mes autres productions (nouvelles, textes courts...), je donne rendez-vous sur le site : [Histoires et Gribouillages](#). Et s'il y a des amateurs pour les villes imaginaires et les belles illustrations (utilisables pour le jeu de rôle et en collaboration avec l'illustrateur Guillaume Tavernier), venez jouer les touristes à Longue-Ville et visiter les autres lieux réalisés par De Architecturart.

À découvrir : *Longue-ville*

« ...

L'isolement, la brutalité du climat, la démesure, les dangers qui rôdent dans les étendues sauvages, les richesses transportées... sont les ingrédients d'un roman que la cité ambulante écrit à chacun de ses voyages. Le présent livre est plus que le récit d'un voyageur ; c'est une aventure !

Comment pourrait-il en être autrement ? Avant même qu'il ne quitte Kizar ou Farsan, l'hôte de LONGUE-VILLE est confronté à la disproportion. Celle des kazmoths, ces gigantesques animaux grâce auxquels la caravane se déplace. Celle des constructions dans lesquelles vit le millier d'habitants, voyageurs ou nomades : cabines à douze mètres du sol se balançant au pas lent de leur bête de bât, ou carrioles de plusieurs étages juchées sur d'immenses roues. Celle des remorques de marchandises défiant les lois de l'équilibre.

... »

Préambule du récit de voyage « Un an dans Longue-Ville » de Balnor Rikaton

<https://www.tipeee.com/tahala-la-cite-des-aigles>



Laurent B



Céline SAINT-CHARLE

MAÏA ET l'homme blanc

Le vent commençait à souffler, en bourrasques irrégulières qui couchaient les hautes herbes, mais les chèvres ne s'affolèrent pas. Un coup d'œil à leur petite gardienne, couchée sur le dos, les mains croisées sous sa nuque, suffit à les convaincre qu'il n'y avait pas d'inquiétude à avoir. Si le temps se dégradait, elle donnerait le signal du départ, les chèvres la suivraient docilement jusqu'au village, sabots claquant sur les pierres du sentier.

Indifférente aux rafales qui jouaient avec ses cheveux et les emmêlaient, Maïa contemplait le jeu des nuages au-dessus d'elle, comme chaque jour depuis qu'elle était toute petite. De tous les enfants du village, elle était la seule en qui les chèvres avaient une confiance aveugle. Où qu'aïlle sa silhouette menue, solidement campée sur des jambes musclées, le troupeau suivait. Elle n'avait pas besoin de vraiment les surveiller, elles restaient spontanément à portée de voix, ne s'éloignaient jamais de plus de quelques dizaines de mètres. Maïa en profitait pour laisser libre cours à ses rêveries et son esprit vagabondait au rythme des éléments qui l'entouraient. Elle restait immobile de longues heures, se fondant dans le paysage, à l'aise dans cette nature sauvage, dont elle connaissait le moindre recoin.

Les lézards grimpaient sur elle parfois, la chatouillaient, elle résistait le plus longtemps possible avant de se tordre en tous sens pour les faire déguerpir. Son rire clair s'élevait entre les parois de la montagne, les animaux redressaient la tête un instant avant de retourner à leurs occupations, rassurés. Ce n'était que Maïa, la petite bergère.

Cette communion presque surnaturelle avec la nature la destinait à rester bergère pour le reste de sa vie, tant que ses jambes auraient la force de la porter dans les sommets, sur les pentes abruptes de la montagne. Maïa ne protestait pas, elle était ravie d'échapper aux corvées quotidiennes de la vie du village, ravie de passer ses journées seule avec les chèvres, ravie d'aider les jeunes à négocier certains passages difficiles.

Les jours de fortes pluies ou de neige, elle devait rester en bas, se rendre utile à tisser la laine rugueuse des moutons pour en faire des vêtements lourds et chauds, laver les écuelles ou changer la paille du poulailler. Elle détestait ça, l'enfermement lui tapait sur les nerfs, et elle se languissait de l'extérieur, un pied battant d'impatience le sol de terre battue de sa maison.

Grand-mère posait alors une main râpeuse sur son épaule, pour calmer son exaspération.

— Demain, petite, ou après-demain, le temps sec

reviendra. Alors tu pourras sortir. Tu es enfermée aujourd'hui, cela te permettra de mieux savourer encore de retrouver la montagne.

Grand-mère parlait toujours en phrases qui percutaient dans le cœur de Maïa, elle concentrait toute la sagesse du village, elle avait accumulé tant d'expérience ! Presque aussi petite que Maïa, toute ridée, le visage buriné par les nombreuses saisons qu'elle avait connues, au regard d'une douceur à vous faire pleurer de bonheur. À la mort de maman, elle avait repris le flambeau de l'éducation de Maïa, épaulant papa pour leur donner tout l'amour que l'absence de maman rendait encore plus nécessaire.

De l'avis de Maïa, grand-mère aurait dû être en charge de la vie spirituelle du village, au lieu du vieil homme qui leur servait de guide. Il leur parlait de Dieu, ce Dieu lointain et mystérieux qu'ils étaient tous censés aimer. Dans le temps, il y avait eu un exemplaire du livre sacré au village, mais il était parti en lambeaux depuis longtemps, avant la naissance de Maïa. Du coup, le vieux en récitait des bouts par cœur, des extraits sans queue ni tête, il accrochait ensemble le début d'une phrase avec la fin d'une autre. Cela ne voulait plus rien dire, il s'arrêtait brusquement et marmonnait, embarrassé, que Dieu de toute façon saurait reconnaître les vrais croyants.

Plus le temps passait, et moins il se souvenait. Les villageois faisaient du mieux qu'ils pouvaient pour se montrer à la hauteur, entre traditions, superstitions et bribes de préceptes sacrés. Grand-mère au moins racontait de belles histoires, qu'on n'avait pas de mal à comprendre ni à retenir, des histoires du vent et de la lune, de hurlements des loups dans les vallées, de paysans méritants qui rencontrent des esprits malfaisants. Enfants comme adultes la pressaient chaque soir de s'installer auprès du feu et de les charmer de ses récits.

— Raconte, grand-mère, raconte encore, lui disaient-ils, quand elle faisait mine de se lever.

Parfois, elle souriait avant d'entamer une autre fable, parfois, elle les faisait taire d'un signe impérieux et tout le monde allait se coucher, et rêver à ce qu'ils avaient entendu.

Du haut de ses dix ans, Maïa était fière d'être celle qui dormait sous le même toit que grand-mère, cela lui conférait une aura auprès de tous les autres habitants. On la laissait libre de faire des choses que personne ne comprenait, comme de sortir des morceaux de bois pas complètement calcinés de la cheminée, et de les laisser refroidir sur des pierres. Elle s'en servait pour dessiner sur les parois calcaires de la montagne, de grandes fresques magnifiques

qui mettaient en scène les personnages des histoires de grand-mère.

Le contraste du noir sur le blanc éclatant permettait de voir les dessins de loin. Souvent les gens du village s'arrêtaient un moment pour les contempler, toujours surpris par leur beauté âpre et naïve.

Maïa savait qu'on la trouvait un peu originale, un peu différente, mais qu'on l'acceptait telle qu'elle était. C'était tout ce qui comptait pour elle.

Décidément, le vent avait décidé de la chasser aujourd'hui, il poussait de plus en plus fort sur son corps, les arbres grinçaient en se tordant sous ses assauts. Il était temps de rentrer, avant que les chèvres ne commencent à s'angoisser. Pour rien au monde Maïa n'aurait voulu leur faire de mal, les laisser s'affoler. Grand-mère disait que le risque était de leur tourner le lait, ou qu'elles mettent au monde des chevreaux mal formés, de pauvres petites choses qui mouraient quelques minutes après avoir respiré pour la première fois.

À chaque petit qui mourait, le cœur du village saignait de voir la tristesse de la chèvre, on l'emmenait tous enterrer le corps minuscule dans un lopin de terre dévolu aux animaux, et tous se lamentaient avec la mère, on la gavait de fleurs de chardon, on la cajolait. Le peuple de Maïa croyait fermement qu'une peine partagée était moins lourde à porter, et que les animaux avaient droit à la même place que les hommes.

Arrivée à mi-pente, Maïa aperçut au loin une silhouette caractéristique devant sa maison, elle bondit en avant d'allégresse, le troupeau accélérant aussi pour la suivre.

L'homme blanc était revenu ! Ses vêtements unis, tellement différents des étoffes bariolées aux motifs compliqués des villageois, le rendaient reconnaissable entre mille, même à cette distance. Il venait à peu près toutes les dix ou quinze lunes pour passer quelques jours avec eux, avant de repartir dans son pays mystérieux aux coutumes déroutantes.

On l'appelait l'homme blanc, malgré son visage boucané par le soleil, car sous sa chemise, sa peau était du même blanc crayeux que la montagne, loin de la peau brune des habitants du village. Il était assez âgé, plus que papa, mais moins que grand-mère. Maïa l'aimait beaucoup, avec son drôle d'accent, et ses manières exotiques.

Il demandait la permission à grand-mère de capturer sa voix avec une drôle de machine brillante, pour garder une trace de ses histoires. Cela faisait rire les enfants, d'un rire hésitant, superstitieux et fasciné, quand il actionnait la machine et que la voix

de grand-mère s'élevait, alors qu'elle se trouvait à un autre endroit du village. La première fois qu'il l'avait fait, Maïa n'avait pas pu retenir sa curiosité.

— Pourquoi tu prends la voix de grand-mère, homme blanc ?

Il avait souri, songeur, et répondu après un long moment, comme s'il ignorait lui-même la réponse et devait aller la chercher au fond de son esprit.

— Les histoires de ta grand-mère sont très belles, Maïa, elles méritent d'être gardées, qu'on s'en souvienne.

— On s'en souvient, on n'a pas besoin de ta machine. Quand je serai vieille, et que grand-mère ne sera plus là, c'est moi qui les raconterai. Je ne les oublierai pas.

— Oui, mais il y a tout un monde en dehors du village, et les gens ailleurs ont envie de connaître aussi ces histoires.

— Ces gens qui vivent dans des villes, sans la montagne ni les animaux ? À quoi ça pourrait bien leur servir ? Et toi, à quoi ça te sert de leur donner des histoires qui parlent de choses qu'ils ne connaissent pas ?

L'homme blanc chercha ses mots, il avait souvent du mal à s'exprimer, ne parlait pas très bien la langue de Maïa.

— C'est important pour les gens d'avoir une trace de ce que pensent et comment vivent les autres peuples. Moi, c'est mon travail de faire ça, comme le tien est de mener les chèvres là où l'herbe est bien tendre. Je vais dans des endroits où vivent des peuples comme le tien, je regarde comment ils vivent, je récolte leurs légendes comme on récolte le blé dans les champs, et j'en fais des livres. Les gens achètent les livres, et leur argent me permet de revenir étudier votre vie une fois encore.

Maïa réfléchit, son petit visage tendu de concentration.

— Je ne comprends pas, homme blanc. Pendant que tu regardes notre vie, que tu écris tes livres, qui vit ta vie ? Tu n'as pas le temps d'avoir ta vie à toi, à trop t'intéresser à celle des autres.

L'homme blanc lui caressa la tête tendrement.

— Petite fille, ta sagesse est grande, bien plus grande que celle de beaucoup d'adultes de mon pays.

— Tu m'amèneras tes livres un jour, pour que je les regarde ? Nous avons un livre ici, avant, un livre sacré, mais nous ne l'avons plus.

— Tu sais lire ?

— Non, on n'en a pas besoin. Mais je sais compter, papa m'a appris. Je sais compter les chèvres, les moutons. Je sais compter très loin, il me faut 19 562

pas pour arriver aux meilleurs pâturages de ce versant de la montagne.

Elle désigna fièrement la paroi calcaire à l'est, la plus battue par les vents et la pluie, qui cachait sur ses pentes des creux emplis d'herbe tendre et savoureuse.

L'homme blanc contempla les derniers dessins sur la roche, un bouquetin en pleine course sautant avec grâce au-dessus d'un feu de camp, sous les regards surpris d'une poignée d'hommes assis en tailleur.

— Qui a fait ces dessins ?

— C'est moi, bien sûr ! Avec les bois brûlés, je peux faire des images, j'aime ça. Les chèvres me regardent, elles attendent gentiment. Mais il ne faut pas que ça dure trop longtemps, sinon, elles me poussent avec leur tête, pour qu'on monte brouter l'herbe.

— Tu aimes dessiner, Maïa ?

— Oh oui ! J'adore ça ! J'essaye de mettre sur la pierre les images que j'ai dans la tête, les histoires de grand-mère, et parfois, des histoires qui se font toutes seules.

— La prochaine fois que je viendrai, je t'amènerai un cadeau qui devrait te plaire.

Maïa sentait son cœur battre à tout rompre sous l'émotion du retour de l'homme blanc. Elle était curieuse de voir ce qu'il lui aurait ramené. Elle se planta devant lui, incapable de parler, le souffle coupé par sa longue course. Les chèvres, sentant que la fillette les avait oubliées, se dirigèrent sans façon vers leur enclos pour attendre la traite. L'homme blanc s'accroupit, afin que son visage se trouve au niveau de celui de Maïa, empourprée, des mèches de cheveux devant les yeux.

— Bonjour, fillette, je suis content de te revoir. Tu as grandi depuis la dernière fois, dis donc.

Maïa éclata de rire, elle savait bien qu'il disait cela pour être gentil, elle n'avait pas grandi, elle portait les mêmes vêtements qu'à sa précédente visite. Petite elle était, petite elle resterait. Grand-mère disait souvent que son futur mari serait ravi de pouvoir faire tenir son épouse dans la paume de sa main.

— Toi, homme blanc, tu as vieilli, tes yeux sont plus étirés, les paupières tombent dessus. Et tes cheveux sont presque tous blancs maintenant.

— De là où je viens, les gens se fâcheraient qu'on leur dise cela, tu sais.

— Et pourquoi donc ? s'étonna l'enfant. C'est bien de vieillir, on devient plus sage, plus respecté. Et on a moins de travail à fournir ! Ton monde est vraiment bizarre, vieil homme blanc.

La malice pétilla dans ses prunelles en prononçant ces mots, l'homme se redressa pour glousser.

Quand il se fut restauré, et eut effacé la fatigue du voyage de son corps et de ses vêtements, que son âne eût été mis en enclos et brossé, il s'installa devant la maison de Maïa, et l'appela.

— Je vois que tu continues de dessiner sur la montagne. Tu n'es pas triste que tes dessins ne restent pas ?

— Comment ça ?

— Eh bien, j'imagine qu'après un certain temps, ils disparaissent, non ? Tu ne peux plus les voir, et personne d'autre non plus.

— Bien sûr, le vent, la pluie les effacent. Mais j'en refais d'autres. Je n'ai pas à être triste. La montagne me prête son flanc, elle me laisse la décorer de mes dessins. Elle a le droit de les retirer quand elle veut, après tout.

— Mais quand même, tu ne préférerais pas qu'ils restent là pour toujours ? Que plus tard, quand tu seras morte depuis très longtemps, tes dessins soient encore là, pour parler de toi, pour raconter tes histoires ?

— Si, j'aimerais bien, mais ce n'est pas possible. C'est la nature qui décide, c'est elle qui domine le monde. Je ne suis qu'une petite fille, je ne peux rien imposer à la nature. Si elle voulait que mes petits-petits-petits-enfants voient mes dessins, elle ne les effacerait pas. Mais si elle ne veut pas, qui je suis moi, pour exiger quelque chose ?

— Tu sais, il existe des choses, on appelle ça de la peinture, qui marque pour toujours, que la pluie ne peut pas effacer. Tu voudrais que je t'en amène ? Sincèrement choquée, Maïa secoua vigoureusement la tête.

— Non, non, non, ça ne serait pas bien ! On ne marque pas la montagne comme ça ! Je sais ce qui se passe dans ton monde, que vous blessez les arbres, que vous abîmez le monde, et même que vous transformez la nature. Ce n'est pas bien, je ne le ferai pas.

De temps à autre, l'un ou l'autre des villageois enfourchait son âne et descendait les montagnes pour se rendre à la ville vendre des tissus, des tapis ou des peaux de chèvre. Il s'agissait d'un périple long et dangereux, il s'écoulait des mois avant qu'on le voie revenir. Il s'agissait pour le village de se fournir en couteaux, bouilloires, cuillères, lames de faux ou de houes... ces objets métalliques indispensables, mais que le village était incapable de produire.

Un tirage au sort était effectué pour savoir qui irait, car personne n'en avait envie, tant les histoires

rapportées par ceux qui y étaient déjà allés étaient terrifiantes. Une règle tacite voulait que personne ne soit forcé à se rendre deux fois à la ville, car il leur fallait plusieurs lunes pour s'en remettre.

À leur retour, ils bredouillaient tous les mêmes choses : nature violée par les constructions des hommes, saleté, promiscuité, méchanceté. Des hommes qui frappaient d'autres hommes, les tuaient à coups d'armes redoutables, pour des raisons de divergences religieuses, des bombes qui explosent. La haine, partout. Les enfants frémissaient à entendre ces récits, et faisaient jurer à maintes reprises au voyageur qu'il n'avait pas été suivi, que jamais ces horribles hommes ne trouveraient leur vallée cachée au sein même des montagnes bienveillantes.

Maïa ne savait comment expliquer à l'homme blanc qu'elle ne pourrait jamais accepter le moindre objet de son monde qui risque de briser l'équilibre harmonieux entre la nature et les hommes de cette vallée.

— Je me doutais que tu refuserais, je t'ai amené quelque chose de plus simple, qui ne met pas le village en danger.

Il sortit d'un sac qu'il portait en bandoulière un paquet volumineux, qui contenait des blocs de papier épais, doux au toucher, que Maïa osa à peine effleurer du bout des doigts. Un autre petit paquet contenait une boîte de longs bâtons noirs qui laissèrent des marques poudreuses sur sa main aussitôt qu'elle les manipula.

— On appelle ça du fusain, c'est le même principe que tes bouts de bois, mais ça marque encore plus facilement, et c'est plus facile à manier. Tu vas pouvoir dessiner tout ce que tu veux, le papier est fait exprès pour ce genre de dessins. Tu pourras l'emmener avec toi aux pâturages, et dessiner aussi longtemps que tu voudras, sans que les chèvres s'agacent.

Sans voix devant ce cadeau lui ouvrant des horizons insoupçonnés, Maïa se jeta dans les bras de l'homme, puis entreprit aussitôt de le croquer pour tester ses fusains. Pendant qu'elle dessinait, il lui demanda :

— Tu ne voudrais pas repartir avec moi ? Là d'où je viens, il y a des écoles pour apprendre à dessiner, tu es douée, tu pourrais devenir une dessinatrice célèbre.

— Qu'est-ce que c'est, une école ?

— C'est un endroit où les gens sont toute la journée pour apprendre tout un tas de choses, se préparer à leur métier.

Maïa pouffa.

— Vous êtes vraiment drôles, ton peuple et toi.

Pourquoi j'irais passer mes journées enfermée pour apprendre quelque chose que je sais déjà faire, alors que je peux les passer dehors avec mes chèvres ?

— Tu pourrais apprendre à dessiner encore mieux, et les gens te donneraient beaucoup d'argent contre tes dessins, pour les avoir chez eux.

— Je dessine pour moi, pour le village, pour que la montagne soit contente de moi, pour que l'aigle dans le ciel ou la souris dans les buissons connaissent nos histoires. Je ne dessine pas pour que ça soit enfermé quelque part, avec juste un ou deux hommes blancs qui regardent de temps en temps, quand ils ne sont pas occupés à tuer leurs voisins.

La fillette ajouta tristement, avant d'aller traire les chèvres qui l'appelaient depuis l'enclos :

— Tu voudrais m'enfermer pour que je crée de belles choses, mais si tu m'enfermes, je ne pourrai plus créer, je serai comme une fleur que tu n'arroses pas, je me fanerai.

Le lendemain, l'homme blanc l'accompagna dans la montagne. Le soleil était déjà haut dans le ciel quand ils atteignirent le pâturage du jour élu par Maïa. Les chèvres avaient traîné la patte pendant toute la montée, perturbées par la présence inhabituelle de l'inconnu aux odeurs énigmatiques. La fillette les cajola, leur murmura des mots doux à l'oreille en les caressant, jusqu'à ce qu'elles retrouvent leur bonhomie coutumière. Elle continua de les guetter du coin de l'œil, pour vérifier qu'aucune ne s'approche trop du ravin, la cassure dans leur routine pouvant les rendre maladroitement.

L'homme blanc lui montra les livres qu'il avait écrits à partir des histoires de grand-mère, de beaux ouvrages au papier brillant, avec des photos de ses montagnes et du village au lointain. Elle caressa les pages, sans aucun regret de ne pas comprendre les signes écrits, puisqu'elle connaissait déjà toutes les histoires par cœur.

Soupçonneuse, elle lança :

— Tu n'as pas dit dans ton livre où nous trouver, au moins ?

— Non, ne t'inquiète pas, c'était la condition posée par ta grand-mère pour me laisser l'enregistrer. Personne ne doit savoir où se trouve votre village. Je ne l'ai pas écrit dans le livre ni raconté à personne. J'ai même écrit des choses qui pourraient faire croire qu'il se trouve ailleurs, dans d'autres montagnes. Je t'ai aussi amené un livre d'histoires de mon pays, un livre pour les enfants. Je peux te les lire si tu veux.

Sous le regard bienveillant du troupeau, l'homme et l'enfant se penchèrent sur le livre, leurs épaules se touchant. Maïa scrutait les illustrations, les couleurs qui ouvraient un univers différent dans les

dessins que ce qu'elle-même pouvait représenter. Les couleurs rendaient les sujets à la fois plus réels et plus lointains. Elle demandait sans cesse des explications sur la signification de telle ou telle image.

— C'est une voiture, ça sert à se déplacer. Un peu comme une charrette, mais sans âne pour la tirer. Il y en a partout dans mon pays, les gens s'en servent beaucoup.

— S'il n'y a pas d'âne, comment avance-t-elle ?

— On met un liquide spécial dedans, qui la fait aller bien plus vite qu'une charrette, plus vite qu'un loup qui court.

Sceptique, Maïa désigna l'image suivante.

— Oh, ça, c'est une légende pour enfants, c'est le Père Noël et son traîneau. Il apporte des cadeaux aux enfants, mais seulement s'ils ont été sages. Mais il n'existe pas vraiment, il est inventé.

La fillette trouvait difficile à croire qu'un engin se déplace sans intervention, mais qu'un traîneau attelé à plusieurs animaux soit lui pure fiction. Elle regarda l'homme, sa frimousse expressive marquant nettement son incrédulité. Quel drôle de monde, où tout était inversé !

— Si les enfants ne sont pas sages, que se passe-t-il ?

— Oh, ils ont quand même leurs cadeaux, c'est un peu idiot, en fait. Les parents les punissent autrement.

— Comment ça, ils les punissent ? Pour quoi faire ?

— Quand un enfant fait une bêtise, dans mon pays, on le punit pour qu'il ne recommence plus, qu'il se rende compte de sa bêtise.

— Ils sont bêtes, les enfants, chez toi, non ? Ici, on le sait, quand on fait une bêtise ! Et les conséquences des bêtises sont bien suffisantes à assumer, sans avoir besoin de punir en plus ! Tu vois, moi, quand j'étais petite, quand je commençais à mener les chèvres, j'ai fait une bêtise, un jour. Il y avait une jeune chevrette, un peu fofolle. Il fallait la garder à côté de soi pour qu'elle ne coure pas n'importe où. Je pensais qu'avec moi, elle serait moins folle, mais non. Je ne l'ai pas assez surveillée, et elle est tombée dans le ravin. C'était impossible d'aller la chercher. Je crois qu'elle avait les pattes brisées, et elle appelait, elle bêlait pour qu'on l'aide. Mais je ne pouvais rien faire. Alors j'ai renvoyé le troupeau et je suis restée tout un jour et toute une nuit avec elle, à lui parler et lui chanter des chansons. Pour qu'elle ne soit pas toute seule, tu vois. Personne ne devrait mourir tout seul, que ce soit un homme ou un animal, voilà ce qu'on croit, ici. J'avais froid,

j'avais faim, mais je n'ai pas bougé. Papa est monté voir quand les chèvres sont rentrées toutes seules au village. Je lui ai expliqué ce qui s'était passé, il n'a rien dit, il est redescendu. Le lendemain, quand le soleil était au midi, la chèvre est morte, je suis rentrée au village. J'avais fait une bêtise, mais je n'ai pas eu besoin qu'on me punisse. Les bêlements de la chevrette m'ont suffi. Je n'ai plus jamais perdu de bête depuis.

L'homme blanc referma pensivement le livre, il dévisagea l'enfant aux yeux sombres, ses boucles emmêlées, la poussière sur son visage. Elle s'affaira à sortir de sa besace la gourde en fer-blanc entourée d'un nattage serré d'herbes humides pour en tenir le contenu frais. Elle déplia un tissu qui contenait des petits fromages durs et secs au goût âpre et un pain plat parsemé de graines de cumin. En silence, ils alternèrent des bouchées de pain et de fromage, et de grandes lampées d'eau de source. À la fin de leur repas, Maïa appela une chèvre par son nom, se coucha sous elle, et ouvrit la bouche pour boire goulûment le lait chaud en dirigeant adroitement le jet vers elle.

L'image de ses propres petites-filles policées et civilisées ne pouvait rivaliser avec la beauté fière de sauvageonne de Maïa. Elle grandirait, se marierait, aurait des enfants, comme les autres femmes de son village. Et comme elles, elle garderait sur son visage, jusqu'à sa mort, l'empreinte de cette liberté farouche. Il en venait à regretter de n'être pas né ici, lui aussi.

Dans quelques jours, il lui faudrait repartir, retrouver son monde à lui, user son cœur par petits bouts à chaque nouveau fait-divers sanglant, à chaque annonce de massacre ici ou là dans le monde. C'était sans doute la dernière fois qu'il était physiquement capable de faire le long voyage jusqu'à cette vallée escarpée, perdue au fin fond du monde. Le souvenir de Maïa, telle qu'il la vit cet après-midi-là, penchée sur son carnet de dessins, du fusain jusque sur le nez, bercerait ses vieux jours.

Le cri perçant d'un aigle résonna dans la montagne, le rire d'un chacal lui fit écho, les tiges des lentilles sauvages disparaissaient avec régularité sous les dents avides des chèvres, l'homme blanc soupira.

Je ne pensais pas être de nouveau sélectionnée, *Maïa et l'homme blanc* étant un texte très différent de ceux que j'avais présentés auparavant, aussi bien dans le sujet que dans la façon de le traiter.

Le fait que le comité de lecture de L'Indé Panda le choisisse est important pour moi, cela me prouve que je suis aussi capable de quitter le sombre et le bizarre ! Il y a donc encore un petit espoir de faire de moi une personne fréquentable...

J'espère que cette incursion loin de la folie de notre monde occidental vous a plu.

4ème de couv :

Recueil de douze nouvelles, allant du drôle au terrible, du tendre au dur.

Douze récits qui vous transporteront dans les méandres de cet endroit mystérieux, l'âme humaine.

Un petit Anglais un peu particulier, un médecin américain, une infirmière, une mère débordée, un jeune de banlieue...

Autant de personnages qui prennent vie sous la plume de Céline Saint-Charle.

Liens d'achat :

[Amazon](#) –
[Books on Demand](#)



Céline SAINT-CHARLE



Khalysta FARALL

L'ÉTRANGE qui vit chez moi

« Un jour, une étrangère est entrée chez moi. La porte était ouverte et elle en a profité. Elle est entrée, puis elle s'est installée, dans un coin. Elle prenait peu de place et ne disait rien. Elle était si petite. Je n'ai pas eu le cœur à la chasser. »

Ding dong !

Liliane se précipita à la porte. Elle était prête, coiffée et maquillée. Elle se dépêcha d'enfiler ses chaussures puis entrouvrit. Ses amies l'attendaient dans le couloir en gloussant, déjà grisées par l'alcool pour certaines. Elle se coula dans l'ouverture puis referma aussitôt derrière elle.

— Bah, tu ne nous invites pas à entrer ? demanda l'une d'elles, feignant d'être vexée.

Liliane eut un sursaut.

— Non, non, on n'a pas le temps. Une prochaine fois, hein.

Elle se précipita à la tête du groupe, puis appela l'ascenseur.

— Mais j'ai mal aux pieds, moi ! se plaignit Delora.

Elle s'appuya contre la porte pour retirer sa chaussure et se masser la voûte plantaire. À l'intérieur, un bruit de vase brisé retentit. Liliane sursauta de nouveau et se mit à trembler.

— Il y a quelqu'un chez toi ? demanda Anna. C'est ton nouveau petit ami ? Le fameux petit chauve de la banque ?

Toutes s'esclaffèrent.

— Non, j'ai juste ramassé un chat dans la rue, s'empessa de répondre la jeune femme. Il est assez sauvage, alors il vaut mieux éviter d'entrer.

Delora remit sa chaussure, puis rejoignit les autres devant l'ascenseur. Cela fait, elle mit une grande claque sonore dans le dos de son amie en riant.

— Sacrée Lili ! Toujours à venir en aide à la veuve et à l'or-félin !

Elle se mit à rire bruyamment à sa propre blague, bien vite imitée par le reste du groupe. Liliane aussi se mit à glousser, plus pour passer inaperçue que par réel amusement. Ce fut dans l'hilarité générale que toutes entrèrent dans l'ascenseur salvateur.

La soirée se passa sans encombre, elle réussit même à s'amuser un peu. Mais sur le chemin du retour, Liliane ne pouvait s'empêcher de ruminer.

« Elle s'est installée, la bougresse. Je ne l'ai pas vue faire, mais petit à petit, elle a pris ses aises. Elle s'est installée chez moi et maintenant, elle fait comme si elle était chez elle. Si seulement je l'avais forcée à partir dès le début ! Mais maintenant... »

Liliane était enfin arrivée devant sa porte. Cependant, elle demeurait sur le palier, hésitante.

Elle tournait et retournait les clefs dans sa main qui tremblait légèrement. Sa lèvre était agitée de tics. Elle prit une grande inspiration, ouvrit la porte et entra en prenant bien soin de tout de suite refermer derrière elle.

— Il faut qu'on parle...

Delora regarda sa montre pour au moins la huitième fois en une heure. D'agacement, elle tapotait le pied de la table avec sa chaussure en produisant un tic-tic régulier, ce qui avait pour effet de l'irriter encore plus. Elle regardait les passants à travers la vitre du café en marmonnant.

— Une heure ! Elle a une heure de retard !

Mais au-delà de la simple contrariété, c'était l'inquiétude qui la mettait dans cet état. Depuis un certain temps, Liliane ne sortait presque plus de chez elle et ne répondait plus au téléphone. En y réfléchissant, c'était depuis qu'elle avait récupéré ce satané chat.

Que personne n'a encore vu, d'ailleurs, pensa-t-elle.

Elle regarda sa montre pour la neuvième fois, puis en eut assez. Elle se leva et partit. Dans la rue, cependant, elle fut rattrapée par une Liliane toute rouge et essoufflée.

— Je suis désolée, dit cette dernière entre deux respirations. J'ai été retenue au boulot.

Delora la toisa d'un regard mi-colère, mi-chagrin. En dehors de l'état où l'avait mise sa course, elle avait l'air vraiment épuisée. Elle n'était pas coiffée, pas maquillée et sa tenue laissait vraiment à désirer. Ce qui, pour qui la connaissait bien, était vraiment un mauvais signe.

— Arrête, lui répondit-elle sèchement, je sais que ça fait plus d'une semaine que tu n'es pas allée au travail.

Liliane se redressa. Sa bouche tiqua, mais elle ne dit rien.

— Écoute, reprit Delora, je me fais du souci pour toi. On s'en fait toutes. Tu ne sors plus, tu ne nous réponds plus. Et maintenant, tu ne vas plus au travail ! Non, mais tu t'es regardée ! On dirait une SDF !

Elle la saisit par les épaules, afin de l'attirer à elle comme elle le faisait si souvent. Mais elle remarqua que Liliane se rétractait à son contact, ce qui augmenta son inquiétude. Elle ne l'avait jamais vue ainsi.

— Vraiment ? dit Liliane en tordant ses mains.

Elle avait parlé d'une toute petite voix, les yeux baissés, comme un enfant que l'on gronde.

— Mais oui ! Bon, O.K., j'ai un peu exagéré pour la SDF. Mais t'en es pas loin ! Alors tu vas me

faire le plaisir de te ressaisir et samedi prochain, on débarque toutes pour la soirée !

Cette fois-ci, Liliane sursauta et sa lèvre se mit à trembler.

— Chez moi ? Non ! Pas possible ! Le chat ! Il va vous mordre, vous griffer ! On peut pas faire ça chez moi ! Allons chez toi.

Delora fronça les sourcils. Décidément, il y avait un problème, un gros problème.

— Non, lui dit-elle, catégorique. Chez toi, samedi prochain. Et je te préviens : on débarque à cinq et s'il le faut, on défonce la porte. Alors ton chat, tu l'enfermes dans la salle de bains et on n'en parle plus. Ou je te promets que je l'amène au chinois du coin de la rue pour qu'il en fasse des raviolis ! À samedi.

Sur ce, sans lui laisser la moindre occasion de répliquer, elle tourna les talons et la laissa toute seule.

« Comment je vais faire, comment je vais faire ? Je n'arriverai pas à la faire partir avant samedi ! Comment je vais leur expliquer tout ça ? Ça va mal tourner, je le sens. Mais comment je vais faire... »

Elle était rentrée en trombe chez elle, avait refermé sa porte, et maintenant, faisait les cent pas dans son salon. Ou plutôt, ce qu'il restait de son salon. Les meubles avaient été renversés pour la plupart, le canapé était sale et déchiré par endroits. Ça et là traînaient des morceaux de vases brisés et des restes de nourriture. Du coin de la pièce s'éleva un gémissement.

— Tais-toi ! lança-t-elle sèchement. C'est de ta faute, tout ça ! Tu... tu, tu vas aller dans la salle de bains !

Elle passa les deux jours suivants à ranger et à nettoyer. Elle s'acheta des nouveaux meubles, des nouveaux bibelots. Elle alla chez le coiffeur, la manucure et s'acheta même des nouveaux vêtements. Elle devait absolument les rassurer, faire en sorte qu'elles ne posent plus de questions.

« Elle est restée trop longtemps, je ne peux pas la chasser maintenant. Je vais attendre que tout cela se tasse et j'aviserais ensuite. »

Samedi soir. Elle faisait les cent pas dans le salon en se tordant nerveusement les mains. Dans sa tête, elle se répétait la soirée pour la centième fois au moins. Sa lèvre supérieure tremblait plus que jamais.

Ding dong !

La sonnerie de la porte la fit violemment sursauter. Liliane regarda une dernière fois son appartement, vérifiant que tout était à sa place. Puis, elle prit une

grande inspiration, plaqua un sourire rassurant sur son visage et alla ouvrir la porte.

— Surprise !

À son plus grand étonnement, Delora était seule.

— Mais, et les autres ? demanda la jeune femme un peu perdue.

Delora lui lança un regard plein de malice et lui fit un clin d'œil, avant de pénétrer dans l'appartement.

— Je blaguais, ma grande ! Je voulais être sûre que tu m'ouvrirais. En fait, j'aimerais qu'on ait une petite conversation toutes les deux, à propos de ce qui s'est passé ces derniers jours. Et aussi à propos de ton chat ! D'ailleurs, où est-il, ce Lucifer aux pattes de velours ?

Elle s'élança vers la salle de bains, mais Liliane s'y précipita et lui fit barrage.

— Non ! Heu, je viens juste de réussir à le calmer, on va le laisser tranquille, hein. Le dîner est presque prêt, on va passer à table.

Voyant que Delora la fixait d'un regard soupçonneux, elle s'empressa d'ajouter :

— Surtout que, grâce à toi, on a trois fois trop de nourriture !

Guettant la réaction de son amie, elle se mordit la lèvre.

— Ça, c'est toi qui le dis, ma grande ! répliqua son amie avec un large sourire. J'ai une faim de loup !

Elles rirent toutes les deux, bien que nerveusement pour Liliane, et l'atmosphère se détendit un peu.

Elles discutèrent de choses et d'autres durant le repas, mais malgré une apparence tranquille, Liliane tendait souvent l'oreille discrètement pour vérifier qu'aucun bruit ne filtrait de la salle de bains. Pas si discrètement que ça, en réalité, car Delora le remarqua bien. Et une fois qu'elles eurent terminé de manger, elle remit le sujet sur le tapis.

— Bon, et maintenant, tu vas m'expliquer ce que c'est que cette histoire.

Cette histoire, Liliane l'avait répétée plusieurs fois, pour être bien sûre de la connaître par cœur.

— J'ai recueilli un chat qui traînait dans la rue, commença-t-elle. Seulement, il est très agressif et j'ai mis un petit moment à le faire s'habituer à moi. Comme il était très turbulent, j'ai posé quelques jours au boulot pour pouvoir rester ici et éviter qu'il ne saccage mon appartement. Et si je ne t'ai pas invitée plus tôt, c'est que d'une part, je ne voulais pas qu'il t'attaque ; et d'autre part, il était très sale et non vacciné, et comme tu as des enfants en bas âge, je voulais éviter qu'il ne te transmette une maladie.

Delora pinça les lèvres et réfléchit en tapotant la table avec le manche de sa cuillère.

— Mouais, lâcha-t-elle. Et pour le fait que tu ne

répondais plus au téléphone ?

Mince, elle avait oublié ce détail.

— Eh bien, j'avais juste envie d'être un peu au calme, improvisa-t-elle. Avec tout le remue-ménage qu'il a mis ici...

Des gouttes de sueur perlaient sur son front, elle savait que son explication ne tenait pas la route. Mais elle n'avait pas trouvé mieux. Comment aurait-elle pu lui expliquer tout ça ? L'étrangère, et tout le reste... C'était si compliqué !

— Donc, récapitula Delora, toi, tu trouves un chat dans la rue et du coup, tu t'arrêtes de vivre pendant un mois. On t'a déjà dit que t'avais un sacré problème ? Tu ferais mieux de t'occuper de ton petit chauve de banquier qui te fait les yeux doux, au lieu de t'embêter avec une saleté de chat.

Liliane se contenta de rigoler, ne sachant que répondre. Mais tandis qu'un ange passait, il fut arrêté en plein vol par le fracas d'un miroir brisé provenant de la salle de bains.

Delora se leva d'un bond et se dirigea aussitôt vers la porte.

— Il doit être sacrément gros, ton chat, pour réussir à casser un miroir ! lança-t-elle, décidée.

— Non ! N'y va pas, je t'en prie ! la supplia Liliane.

Cette dernière se précipita sur la porte pour l'empêcher de l'ouvrir.

— Lili, ne fais pas l'enfant et dis-moi ce qui se passe !

Delora l'attrapa par les épaules et la poussa sans ménagement sur le côté. Liliane tomba au pied d'un meuble et y resta quelques secondes. Delora avait toujours été bien plus forte qu'elle, elle l'avait toujours protégée des autres.

« Mais pas cette fois... »

Delora ouvrit brutalement la porte et ce qu'elle vit la fit hurler. Le grand miroir mural était brisé en son centre, en étoile, comme si on y avait mis un grand coup de poing. Au sol, gisant dans une mare de sang, se trouvait un homme nu, bâillonné et ligoté. Il portait des traces de brûlures de cigarette, de coupures et de coups. Au sommet de sa tête chauve étaient plantés des éclats de verre provenant du miroir. Il y avait des traces de sang un peu partout dans la pièce et surtout dans la baignoire.

Delora hurla de nouveau, les yeux exorbités, le visage déformé par la peur. Mais au moment même où elle se retournait pour s'enfuir, elle reçut un violent coup au visage, porté par une lourde statuette. Elle s'écroula sans un cri, le crâne brisé. Son sang se répandit lentement sur le tapis, tandis que Liliane pleurait en étreignant fortement la

danseuse en bronze qui lui avait été fatale.

Combien de temps resta-t-elle ainsi, prostrée sur le corps de son amie, attendant que quelque chose se passe ?

La chose en question vint bien vite, sous la forme de lourds coups frappés à la porte.

— Mademoiselle Phillips ! Ouvrez, où nous allons devoir défoncer la porte !

Elle poussa un long soupir. Les hurlements l'avaient trahie, bien sûr. Ceux de son amant, d'abord, puis ceux de Delora. Le canapé taché de sang qu'elle avait jeté la veille aussi. Et également les bibelots. En y repensant, cela n'aurait jamais pu marcher, elle n'avait pas été assez prudente. Peut-être que dans le fond, elle avait voulu se faire prendre.

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? gémit la jeune femme.

La voix de l'étrangère retentit alors dans sa tête, sèche et sarcastique, comme à son habitude :

« On ? Mais, ma chérie, il n'y a plus de "on". Tu n'as pas arrêté de dire que tu ne voulais plus de moi. Que je devais partir. Soit. Je pars. Adieu. »

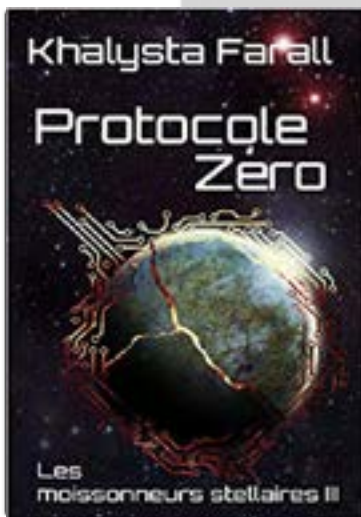
C'est toujours un immense honneur d'être sélectionnée par L'Indé Panda, que je remercie une fois encore pour l'opportunité qu'il nous offre. Étant une grande consommatrice de nouvelles, j'aime aussi beaucoup en écrire et les partager, j'espère que celle-ci vous aura plu.

J'ai le plaisir cette fois de vous parler du tome 3 de ma trilogie de SF « Les moissonneurs stellaires ». Je ne peux vous en décrire l'histoire sans risquer de gâcher le suspense des tomes précédents, aussi je me contenterais de vous inviter dans cet univers fait d'exploration spatiale, d'aliens mystérieux et d'IA à l'humour douteux. Dans ce troisième volume se pose cette question brûlante : quel est le prix de la liberté ?

Pour lire la trilogie, en format numérique ou broché :

[Amazon](#)

N'hésitez pas à venir discuter sur [Facebook](#) ou [Twitter](#).



Khalysta FARALL



Nicolas CHEVOLLEAU

MAMAN! MAMAN! MAMAN!

Maman est une espionne

Maman est une espionne. Elle a été démasquée le jour de mon anniversaire, qui tombe le 5 octobre. Avec les copains, nous étions à jouer dans le jardin quand les parents de Max sont venus le chercher. C'est là que je les ai entendus chuchotant sur le perron : « Et son métier à elle ? » « C'est une espionne, a répondu le père de Max. Un boulot pas facile. »

Ainsi, j'ai découvert le secret de ma mère.

Maman est censée répondre au téléphone dans un cabinet dentaire. Elle part le matin et revient tard le soir. Nickel pour la discrétion. Pourtant, sa couverture s'est envolée à cause des parents de Max, qui sont trop bavards pour faire espions. Tout devient clair à présent. Au goûter, elle avait servi de la tarte au citron en précisant : « Faites attention au papier dessous. » Du papier et du citron, comme pour les messages invisibles. Je suis malin, je vois tout.

Oui, tout devient clair. Je comprends maintenant pourquoi elle a l'obsession des codes. Quand elle va à la banque, quand elle paie l'essence ou achète des habits, elle ne fait que ça. Quatre bips sur le clavier et c'est fini. Elle part en mission, c'est sûr. Les consignes lui sont confiées sur un papier rendu par la caissière, espionne elle aussi. Avec le temps, l'encre du papier finit par s'effacer, comme le citron. Pratique. Parfois, les consignes tiennent dans un circuit caché dans mes habits. Elle s'empresse de couper l'étiquette pour recueillir les informations. Je vois tout, j'ai dit.

Espion, c'est un métier qui donne des avantages. Maman peut ramener du matériel spécial à la maison. L'autre fois, elle râlait après les moustiques. « Marre de ces bestioles. Je vais régler ça rapidos avec une bombe. » Et effectivement, ça a été une tuerie. J'ai retrouvé la bombe cachée dans une poubelle à part. C'était marqué RAID dessus. Elle n'a peur de rien, Maman. Elle tient un peu ça de moi, côté courage. Espion, c'est un métier pour les mères, j'ai l'impression. D'ailleurs, Papa reproche souvent ses activités à Maman. Trop de codes à son goût. Lui, au moins, il est plus calme. Il ne cache rien. Il est toujours à la maison, tranquille et disponible dans le canapé. C'est un vrai papa. Maman est dure avec lui. Souvent, elle lui met sa montre sous le nez en faisant des ronds avec son doigt. « Entre nous deux, y'en a une qui cavale comme les secondes et l'autre comme les heures. » « J'peux pas comprendre. J'ai un iPhone » répond Papa. Question horloge, mes parents sont rarement d'accord.

Pour qui travaillent-elles ? Difficile de le savoir, car les mamans sont pleines de secrets. Je crois que

la mienne a choisi le mauvais camp. Une fois, je l'ai entendue parler avec Papa. Ils se disputaient. C'était le jour où elle s'était cachée derrière un drap bleu dans la mairie. Drôle d'idée. Elle a des autorisations spéciales, sans doute, parce que moi, quand je me cache dans les placards, bonjour l'engueulade. Bref... le soir de la mairie, Maman a dit à Papa : « Blanc, parce que je veux que le monde change. » Maman ne travaille donc que pour les Blancs, le pire des camps quand on aime tout le monde. Maman nous a trahis. C'est terrible, parce que maintenant, je comprends pourquoi Amadou n'a le droit qu'aux coquillettes quand il mange à la maison. J'en fais des cauchemars. Avec le recul, oui, tout devient clair. Pour la kermesse de ma sœur, Maman avait confectionné de beaux costumes sur le thème des fées avec de grands chapeaux pointus. Blancs, comme par hasard. Elle est en contact permanent avec d'affreux jojos qui ne parlent pas comme nous. Comment je le sais ? Je le sais, c'est tout. Je suis malin. Des fois, elle dit : « Tiens, j'ai reçu un appel de Martial. Il m'a donné des nouvelles d'Orléans. » Chez les chapeaux pointus d'Amérique, il y a une ville qui s'appelle La Nouvelle-Orléans. Comme par hasard...

Maman se croit prudente. J'ai pourtant trouvé un calepin dans lequel elle note ses missions. À chaque fois, trois jours dans le mois sont entourés. Ces jours-là, Maman est nerveuse. La mission l'inquiète, c'est sûr. Quand je la croise, elle fait comme si de rien n'était en admirant le plafond. Mais la nuit, c'est autre chose. Elle se lève plusieurs fois pour aller aux toilettes. Le jour où je serai assez grand pour atteindre le meuble, t'inquiète que je ne me priverai pas de fouiner dans sa cachette. Parce qu'en plus, Maman tire toujours la chasse d'eau. Genre, je veux qu'ils croient que je suis vraiment allée aux toilettes. Pff. Et les enfants d'espions, ils n'ont pas le droit de dormir ? Nous, on a école demain ! Une fois, j'ai trouvé la trace d'une mission qui a mal tourné. Maman s'était blessée. Lorsque j'ai remarqué les taches de sang près de la poubelle, elle s'est embrouillée comme pas possible. « Tu as de l'imagination, mon petit rêveur, m'a-t-elle répondu à court d'arguments. Mais ne t'inquiète pas, à la retraite, tout sera fini. » Ben voyons, prends-moi pour un bébé. Maman travaille pour le clan du Mal et ça va durer un bout de temps « parce que la retraite c'est encore plus loin que le Pas-de-Calais » dit Papa. Je refuse de traîner une espionne comme mère toute ma vie.

Il y a un an, une mission a dérapé. Maman a disparu pendant des semaines. Elle a perdu un poids

terrible. Elle avait des crampes à chaque repas. Papa m'a dit qu'il ne fallait pas s'inquiéter. Papa ment comme un manche. J'ai même pas insisté cinq minutes avant d'apprendre qu'elle était à l'hôpital. Étage 7, chambre 178. Je me rappelle toujours des numéros, on ne sait jamais. Maman avait perdu ses cheveux. Elle s'était fait capturer et torturer. Bien fait pour elle, elle n'avait qu'à choisir le bon camp. Ça l'a secouée dur, cette mission. N'empêche, sa mésaventure a eu du bon. J'ai l'impression qu'elle a compris qu'on ne pouvait pas être mère et espionne à la fois. À un moment, il faut choisir. Maman s'est fait oublier. Au début, elle a porté un bandeau pour que les autres ne la retrouvent pas, puis elle est retournée à ses beaux cheveux d'avant. Elle passait plus de temps à la maison, moins en mission. Elle était calme. Mes habits sentaient bon la lessive et les cookies étaient pas trop cuits. Elle passait dès fois une journée entière à lire ou à jouer avec moi sans regarder sa montre. J'ai beaucoup aimé cette période, quand elle n'était qu'une maman.

Puis les choses ont recommencé, pires qu'avant. Elle a repris son travail au soi-disant cabinet dentaire. Des horaires tordus comme des scoubidous qui lui faisaient dire des gros mots que même Max ignore. Elle était fatiguée et se disputait sans cesse avec Papa au sujet d'une collègue avec qui il fallait être poli, mais plus trop maintenant. Une fois, il lui a dit : « Parce que tu m'espionnes ? » et il a claqué la porte sans emporter ses clés. La couverture de Maman était enfin levée au grand jour. Et vous savez quoi ? Elle a préféré laisser partir Papa plutôt que de lâcher son boulot. Espionne et sans cœur, c'est les pires. Maman est égoïste. Elle est comme tous ces gens qui ne pensent pas à moi. Dire que certains rêvent d'avoir des parents agents secrets. J'en ai qu'un sur deux et c'est déjà pas facile. La mère de Max, elle, est bibliothécaire. Il ne connaît pas son bonheur, celui-là.

Après le départ de Papa, il a fallu déménager dans un appartement, Cité Kennedy. Kennedy, comme par hasard. J'ai ma chambre, Manon aussi. Maman dort dans le canapé du salon. Pratique, pour les sorties discrètes. En triant les cartons, j'ai trouvé un document dévoilant son secret. C'est un petit livre qui note ma naissance et celle de ma sœur. La couverture est en plastique bleu avec de belles lettres dorées et un symbole mystérieux. Dessus, c'est écrit Ville de La Clusaz. La Clusaz... incroyable. La Clusaz... usa... vous voyez le rapport ? Je suis malin, je vous l'ai dit. Sur la première page de ce livre, il y a le nom de Papa et de ses parents. Mais derrière celui de Maman, devinez quoi, il n'y a rien

d'écrit.

Un jour, elle s'est absentée assez tard. Elle chantait à son retour. Nouveau travail, disait-elle. Tu parles. Au téléphone avec sa copine, elle parlait contrat, agence, mission de trois mois et prime à la clé. J'avais l'impression d'entendre la chérie de James Bond dans le salon. Maman n'avait pas décroché de son métier. Et contente, en plus ! J'étais furieux. Du coup, je l'ai questionnée sur le livre de sa naissance. Elle a aussitôt fondu en larmes. Ben oui, je suis malin, je savais comment la coincer. Je l'ai mise face à ses responsabilités. Pour un boulot qui ne semble pas gagner tant que ça, elle a, un, choisi le mauvais camp ; deux, envoyé valser Papa à l'autre bout de la France ; trois, déménagé dans des logements de plus en plus petits. Et quatre, le pire, privé la famille de grands-parents. Y'a des enfants pas vernis. C'est moi. En guise d'explication, Maman a bafouillé trois mots d'excuse et s'est enfermée dans les toilettes. Cache-cache facile pour les espions.

Elle a dû sortir des toilettes sans que je m'en rende compte parce que, le lendemain, je l'ai trouvée marchant dans le salon. Elle faisait mine de chercher un truc : « Écoute, Gaspard, m'a-t-elle dit en claquant nerveusement des doigts. Tu es un grand garçon, maintenant, tu peux comprendre certaines choses. » Ce genre de phrases me fait toujours peur, parce que c'est comme ça que les parents de Max l'ont obligé à ranger sa chambre tous les samedis. Mais là, non. Maman a commencé à raconter sa vie comme les vieux qui radotent tout le temps. « La vie est bizarre. Avant de travailler chez le dentiste, j'étais surveillante en collègue. Une ex-pionne, comme on disait. » Elle m'a tout raconté en détail. Sauf les missions, pour ne pas m'inquiéter. N'empêche, elle avait vécu des sacrés trucs, depuis sa naissance. Comme je suis malin, je n'y ai cru qu'à moitié. Ça ne ressemblait pas du tout à la vie des filles de l'école, donc méfiance.

Puis j'ai grandi.

Avec le temps, la vérité du monde m'est apparue dans son autre réalité. J'ai alors compris ce qu'une « vie bizarre » impliquait pour Maman. Elle signifiait que l'on peut guérir en perdant ses cheveux. Aimer ses parents sans connaître leur nom ni leur visage. Subir son travail à cause de la haine des gens au téléphone. Elle signifiait que le bonheur se construit parmi les difficultés. Parfois, on y nage avec délice, parfois, on surnage, faute de temps ou du reste. Qu'un enfant lui-même peut être l'éclaircie ou le nuage de ce bonheur. J'ai alors mesuré que la vie d'une femme, d'une épouse, d'une mère, n'est pas seulement bizarre. Elle peut aussi être difficile, à

certain moments.

Heureusement, celle de la mienne, sans vouloir me vanter, s'est plutôt améliorée, le jour où j'ai pris les choses en main. Reste à m'occuper de Papa maintenant...

Au risque de vous décevoir, ma mère n'est pas espionne (enfin je crois...). En revanche, vous l'avez déjà croisée dans le numéro 4 de L'Indé Panda à l'occasion de sa grossesse extraordinaire rapportée dans "Fleur des pois, saison 73".

Ma sélection dans cette revue donne l'occasion de saluer l'énergie et la persévérance de son équipe. Petit à petit l'animal fait son nid, semble-t-il. Merci à tous ses membres d'œuvrer dans l'ombre pour une meilleure exposition des auteurs.

En 2016, j'ai publié sur Amazon *L'Arbre de Bréda : le petit livre qui fait aimer les bibliothèques, la généalogie et les jeunes femmes en robe vintage*. Si l'envie vous tente d'en apprendre davantage sur la façon dont on tombe amoureux dans les bibliothèques, n'hésitez pas à consulter le site qui présente la genèse du roman.

Résumé :

Que cache le cœur des bibliothécaires ? Parmi les livres, Colin exerce le plus beau métier du monde. Un jour de septembre, il voit débarquer Chloé Jacobsen, assurément la plus jolie des bibliothécaires.

La chance sourit enfin à Colin.

C'est un garçon gentil et réservé.

Chloé est une chic fille.

Il affectionne les amours à l'ancienne.

Elle est délicieuse dans sa robe vintage.

Il l'admire en secret, pas qu'un peu.

Elle apprécie sa compagnie, même plus.

Alors qu'est-ce qui cloche ?

Que cache le cœur des bibliothécaires ? Avec cet Arbre de Bréda à la fois drôle et mélancolique, désormais vous saurez !



<http://arbredebreda.wixsite.com/accueil>

Nicolas CHEVOLLEAU





Nathalie BAGADEY

le Petit Chaperon rouge discutât tout naturellement avec le prédateur et lui indiquât sa destination. Bon, personnellement, elle lui aurait plutôt répondu « Cela ne vous regarde pas » ou, a minima, elle ne lui aurait pas signalé qu'elle se rendait chez une vieille femme seule, mais probablement qu'à l'époque, cela ne se faisait pas...

Par contre, hors de question de se laisser manger par un loup pour que l'histoire puisse se dérouler telle qu'elle avait été écrite... Peut-être, en balançant fortement son panier à la tête de la bête, pourrait-elle l'assommer ? Ou alors l'aveugler suffisamment longtemps en lui jetant sa cape dessus pour pouvoir se mettre en hauteur ? Ça ne savait pas monter aux arbres, un loup...

— Mmmmm, et que lui apportes-tu dans ce panier ? poursuivait celui-ci.

— Une galette et un petit pot de beurre.

Elle se retint de lever les yeux au ciel. Cela faisait tellement cliché, tout ça. L'attendaient ensuite le « tire la bobinette et la chevillette cherra » et le « oh que tu as de grandes dents ! » Après quoi, il était prévu que le loup les ingurgitât, elle et sa grand-mère. Charmant... Contrariée, elle accorda plus d'attention à son interlocuteur. À bien y regarder, il faisait un peu miteux, ce loup, avec son poil élimé et son corps efflanqué. Sans compter qu'il avait légèrement l'air nigaud. Elle plissa les yeux, réfléchissant à une stratégie pour le berner.

Pendant ce temps-là, le loup avait repris le classique dialogue :

— Et où habite ta mère-grand, mon enfant ?

Alors Virginie, d'un ton enthousiaste, affirma :

— Oh, par là-bas, dans la maison aux volets verts et dont la porte arrière n'est jamais fermée à clef. Ma grand-mère y a le plus beau cellier à victuailles du Royaume !

À ces mots, l'animal, bavant d'envie, ricana d'un air entendu, la salua rapidement... et se dépêcha de filer dans la direction indiquée. Secouant la tête devant la bêtise du loup – elle lui avait refilé l'adresse du garde-chasse – Virginie se remit en chemin, dans la direction opposée, en méditant sur la morale de cette rencontre : *l'héroïne des temps modernes ne donne pas son adresse à un inconnu... et ce faisant, s'évite bien des situations dangereuses !*

Toute à ses réflexions, elle ne s'aperçut pas tout de suite qu'elle avait changé de tenue et de lieu : elle se trouvait désormais vêtue de haillons, tout près d'une immense cheminée. Il y faisait chaud et elle enserra un instant ses genoux de ses bras pour profiter de la chaleur et se remettre un peu de ses émotions.

Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre un loup, un loup parlant, qui plus est, et qu'on s'en sort sans même une égratignure ! Une sonnette impérieuse retentit alors. Rechignant à quitter l'endroit, elle attendit un peu, mais finalement, désireuse d'en savoir davantage sur la raison de sa présence en ces lieux, elle se leva et suivit le son de la clochette. La demeure était grande et imposante, et il y avait tout un dédale de couloirs à arpenter.

Arrivée devant une porte à doubles battants, derrière laquelle elle pouvait entendre la sonnette s'agiter frénétiquement, elle hésita puis finit par taper à celle-ci.

— Entre ! fit une voix furibonde à l'intérieur.

Virginie poussa la porte et se retrouva dans une chambre somptueuse, aux riches brocards et soieries.

— Ah, te voilà enfin ! l'accueillit sèchement une femme d'un certain âge, à l'allure revêche.

Virginie, un instant impressionnée par le ton acerbe, se ressaisit en contemplant celle qui l'avait ainsi apostrophée. Il fallait dire que l'air autoritaire de la harpie contrastait de façon assez ridicule avec le bonnet de nuit perché de guingois sur le sommet de son crâne. Mais voici qu'elle ajoutait déjà :

— Tu as des corvées à faire, je te rappelle, Cendrillon !

Cendrillon ? Ainsi donc, elle se promenait de conte en conte ! Virginie fronça les sourcils devant la situation, essayant de comprendre le fonctionnement de ce qu'elle était en train de vivre. Apparemment, elle ne maîtrisait pas ses déplacements de récit en récit, mais, avec le loup, elle avait pu influencer les événements, de telle sorte qu'il n'y avait même plus eu d'histoire à raconter et qu'elle avait atterri ici. Déjà, ce conte-ci lui plaisait mieux : il y avait une belle robe, un bal et la rencontre avec le Prince charmant à la clef. Mais voilà, aucun moyen de deviner à quel moment de l'histoire elle arrivait. Si cela se trouvait, il lui faudrait attendre longtemps le jour J ! Et franchement, nettoyer cette grande demeure à mains nues, sans même l'assistance d'un aspirateur, ne lui disait rien du tout.

Pendant ce temps, la marâtre égrenait, de son lit, une interminable liste de corvées. Tout un programme qui commençait à sérieusement agacer Virginie. En dénouant son tablier, elle lui coupa la parole :

— Bon, alors, ce n'est pas tout ça, mais j'ai autre chose à faire de ma vie que de servir une mégère dans votre genre. Si vous voulez que votre sol soit propre, faites déjà le ménage dans votre façon de vous adresser aux gens !

Et, pirouettant sur place, elle gagna tranquillement

la sortie. Lorsqu'elle referma la porte, elle eut le plaisir d'apercevoir le visage interloqué de son interlocutrice, son bonnet encore plus de guingois qu'auparavant.

Non, mais, c'est vrai, quoi, *l'héroïne des temps modernes mérite des conditions de vie décentes.*

Mais voici que, déjà, elle se retrouvait dans une autre forêt, devant une ravissante petite chaumière. Soulagée d'avoir échappé au ménage et aussi d'avoir gagné au passage une tenue plus flatteuse – elle était maintenant vêtue d'une jolie robe – elle baissa le bras, le poing serré, en un victorieux « Yes ! ».

Pas trop difficile de deviner où elle était arrivée, cette fois : la maisonnette devant elle était vraiment charmante, tout en bois sculpté, avec des jardinières de fleurs aux fenêtres... et minuscule. Ravie à l'idée de visiter l'intérieur de la demeure des sept nains, elle se courba pour en franchir le seuil. À ce moment-là, une voix chevrotante se fit entendre derrière elle.

— Mon enfant, voudriez-vous m'acheter ces beaux fruits ?

Se retournant, que vit-elle ? Une horrible vieille femme, édentée, avec une grosse verrue sur le nez, qui lui tendait une pomme rouge !

Virginie sentit alors la moutarde lui monter au sien, de nez. Elle commençait à en avoir assez qu'on la prenne pour une idiote... Peut-être que Blanche-Neige avait mangé la pomme par gentillesse et non par bêtise, mais elle, elle n'était pas du tout d'humeur !

La sorcière n'eut pas le temps de prononcer d'autres paroles que Virginie lui avait arraché sa pomme empoisonnée des mains et avait sauvagement piétiné celle-ci, tout en la foudroyant du regard : *l'héroïne des temps modernes n'accepte pas de nourriture suspecte de la part d'inconnus à l'allure encore plus suspecte...*

Et voilà qu'elle s'avavançait maintenant dans un château aux sombres couloirs ! Décidément lasse de ces aventures, pas si fantastiques que cela, et surtout de leur enchaînement sans queue ni tête, Virginie se demanda si elle allait être accueillie par Barbe-Bleue ou la Bête. Elle était en tout cas prête à rabrouer le premier qui lui proposerait d'échanger sa voix contre une queue de poisson – ou des jambes, elle ne savait plus trop – ou d'embrasser une grenouille. Sérieusement, il allait falloir que les intervenants de ces contes lui fassent des offres un peu plus attractives que celles qu'ils présentaient

aux princesses d'autrefois !

Une lueur de défi dans le regard, elle entra dans une pièce éclairée, au bout du couloir. Mais il n'y avait personne, et rien hormis de beaux tissus chatoyants empilés les uns sur les autres et un étrange appareil en bois, avec une roue, une pédale et une aiguille acérée... Ben voyons, elle se trouvait maintenant dans l'histoire de la Belle au bois dormant, face à ce qui devait être une quenouille, et on attendait d'elle qu'elle aille se piquer le doigt sur le seul objet dangereux de l'endroit.

Elle secoua la tête, excédée. Mais qui aurait envie de passer des heures à travailler sur cet engin dangereux alors qu'existaient les magasins de prêt-à-porter ? *L'héroïne des temps modernes fait du shopping, pas de la couture...* Poussant un long soupir, elle tourna les talons et sortit de ce conte en un temps record.

Décidément, à les vivre, Virginie s'apercevait que pour arriver à la fin heureuse de ces histoires qui lui plaisaient tant autrefois, il lui aurait fallu embrasser une condition de victime mièvre qui ne lui convenait pas du tout. Attendre patiemment que le prince vienne la délivrer de guêpiers dans lesquels elle se serait elle-même fourrée ? Ah non, alors !

Déçue par toutes ces aventures, elle leva les yeux au ciel, y cherchant machinalement de l'aide, et remarqua soudain une créature gigantesque, à l'air sadique, qui la dévisageait, comme à travers un écran.

— Alors, ma belle, on apprécie la promenade ? ricana ce qui s'avéra être une femme au nez busqué et aux longs cheveux gras.

— Mais... qui êtes-vous ?

Virginie fronça les sourcils. De quel conte pouvait bien émaner cette scène ? *Hansel et Gretel* ? Où était la maison en sucreries, dans ce cas ?

Ricanant toujours, son interlocutrice répondit :

— Mésor Chantecière, ma princesse !

Mésor Chantecière... La personne qui lui avait envoyé le mail à l'origine de ses aventures ? On n'était donc plus dans un conte, mais dans la vie réelle... si tant est que sa situation puisse être qualifiée de réelle... Mais alors, comment se faisait-il que cette femme – qui n'avait rien à envier à la mocheté qui avait tenté de lui refiler une pomme empoisonnée – puisse communiquer avec elle dans l'espace des contes ? Et pourquoi son nom lui disait-il quelque chose ?

Mais bien sûr ! En en déplaçant les syllabes, cela donnait : « Méchante Sorcière ». Décidément, en

ouvrant ce mail, Virginie était tombée dans un piège aussi grossier que ceux tendus aux héroïnes des temps passés.

Gloussant de joie, la harpie lança ensuite un caverneux « *Et tu ne sortiras jamais d'ici, ahahahahah* », avant de se volatiliser.

Bon, elle avait beau avoir piégé Virginie dans une version moderne des contes d'autrefois, elle n'en faisait pas moins très cliché, cette sorcière !

Bien que railleuse, Virginie sentit le découragement la gagner. Apparemment, elle se retrouvait prisonnière d'une sorte de grand livre de contes virtuel... Et elle ne voyait pas comment le fait de passer d'histoire en histoire pourrait lui permettre d'en sortir. Elle ne pouvait tout de même pas continuer sur cette lancée, à envoyer paître ogres, bêtes féroces, sorcières et géants !

Non, l'issue ne se trouvait sûrement pas dans les contes du passé, mais plutôt dans la situation actuelle, à dénouer elle-même comme un conte. Oui, c'était cela, la solution, il fallait qu'elle envisage des ressorts propres à ce genre littéraire... Il y avait donc forcément quelque chose ou quelqu'un susceptible de l'aider dans ces lieux.

Car voilà qu'elle se retrouvait à nouveau assise sur un tronc d'arbre, dans une énième forêt... Sachant que le temps lui était compté avant que l'histoire suivante ne se mette en marche – *Le Chat botté ? Le Petit Poucet ?* – elle regarda frénétiquement autour d'elle, mais il n'y avait rien ni personne pour lui prêter secours : pas de baguette magique ni d'œuf en or...

Rien, à part une petite souris blanche qui la regardait tranquillement.

— Hum... Bonjour, lui dit Virginie, tout en se trouvant un peu ridicule. Je m'appelle Virginie, et toi, qui es-tu ?

Après quelques interminables secondes, la créature répondit, à son grand soulagement :

— Je suis la fée Cliquette. Que t'arrive-t-il ?

— Je suis enfermée dans ce monde, qui n'est pas le mien. Je voudrais tant rentrer chez moi !

— Cela sera peut-être possible. Mais il te faudra respecter scrupuleusement mes consignes pour y arriver, es-tu prête à le faire ?

— Euhhhhh...

Virginie grimaça.

Faire tout ce qu'on lui dirait ? Si même la fée voulait la transformer en poupée sans volonté, c'était mal parti, cette histoire.

— Bon, ce n'est pas grave, fit la fée, qui devait avoir compris qu'elle avait affaire à une forte tête.

Prends-moi dans ta main et je te reconduirai dans le passage entre nos deux mondes. Ton prince viendra t'y délivrer, d'un mot d'amour.

— Je, euh, quoi ?

Virginie allait avoir besoin d'explications plus concrètes sur la procédure à suivre si elle voulait avoir quelque chance d'y arriver.

— Lorsque tu seras dans le livre du visage, il te faudra y inscrire ce que tu ressens au plus profond de toi-même et seulement à cette condition, pourras-tu être délivrée du sort lancé par Mésor Chantecière.

— Euh, le livre du visage ? demanda Virginie, plus perdue que jamais devant le discours alambiqué de son interlocutrice.

La fée Cliquette haussa les épaules :

— Oui, nous les êtres magiques, utilisons toujours des phrases cryptiques, on n'a pas le droit de faire autrement, c'est écrit dans notre contrat. Et puis, si tout était facile, tu ne serais pas une véritable héroïne, n'est-ce pas ?

— Hum, oui, c'est sûr, convint Virginie, un peu dépassée tout de même.

Certes, c'était ce qu'elle se répétait depuis qu'elle était arrivée dans cette histoire : que tout y était trop facile, trop attendu. Mais là, elle ne savait pas du tout où tout cela allait la mener. Ou alors... La fée avait parlé de « libérée... » Pourvu qu'elle n'ait pas à chanter une chanson vêtue d'une robe transparente en pleine banquise, ce serait le bouquet...

Elle haussa les épaules, puis, décidée, prit la souris dans sa main. La créature émit alors un discret « clic-clic-clic »... et Virginie se retrouva seule dans un couloir sans fin. Sur sa gauche se trouvaient des milliers de petites lucarnes. Elle pouvait deviner un mouvement sur certaines, mais ne parvenait pas à distinguer clairement ce qui se cachait derrière celles-ci. Sur sa droite s'étendait un très long mur blanc, qui faisait toute la longueur du couloir. Et à ses pieds, des lettres de l'alphabet gisaient par centaines, en un bric-à-brac gigantesque. Mais elle eut beau chercher partout, de livre point, qu'il soit « de visage » ou pas !

Perplexe, elle réfléchit un instant puis attrapa l'une des lourdes lettres qui traînaient sur le sol. Il s'agissait d'un L. Le manipulant entre ses mains, elle finit, sans trop savoir pourquoi, par l'apposer sur le mur... où il tint, comme par magie.

Bon, elle devait avoir trouvé le livre du visage – quoique le nom lui parût vraiment bizarre... Elle pouvait donc écrire ici la phrase que lui avait demandée la fée souris. Seulement voilà, elle n'avait pas droit à l'erreur, il fallait qu'elle exprime au mieux ce qu'elle ressentait à l'instant précis...

Réfléchissant à tout ce qui s'était passé depuis son arrivée en ces lieux, elle réalisa alors ce qu'elle avait envie d'afficher sur le mur.

Elle retroussa ses manches – Tiens ? Elle avait retrouvé ses habits d'origine, c'était bon signe ! – et s'attaqua à la lourde tâche de rassembler toutes les lettres dont elle avait besoin. C'était compliqué : certaines étaient complètement achevées, d'autres à l'extrémité du couloir et elle se dit qu'elle n'arriverait jamais à bout du labeur qui lui était demandé si elle laissait les choses en l'état... Elle décida donc de réorganiser un peu tout cela, faisant des tas de façon aléatoire, en fonction de l'endroit où elle trouvait les lettres en plus grande concentration : le A, le Z, le E, le R, le T, le Y, etc. Une fois ce travail titanesque accompli, elle s'assit un instant, afin de prendre un peu de repos avant d'écrire son texte. C'était qu'il lui restait encore à soulever les lettres dont elle avait besoin et à les poser au mur et elle manquait de souffle à cette idée... Se demandant comment elle allait pouvoir hisser et accrocher celles-ci, elle jeta un regard désabusé sur ses mains... et réalisa alors avec horreur que ses doigts avaient disparu. À leur place, dix daims blancs sortaient du prolongement de ses paumes, en se répartissant de façon égale le long du couloir, entre les tas que Virginie avait constitués.

Éberluée, Virginie s'entendit saluer par l'un d'entre eux :

— Bonjour, nous sommes les Dix Daims de la Moi, dicte-nous tes lettres : nous les porterons dans nos bois et les afficherons pour toi.

Après avoir dégluti avec difficulté, elle énonça, en bredouillant quelque peu, les lettres nécessaires. Sans peine, de façon extrêmement rapide, les daims enchaînèrent celles-ci. Dans le claquement sec émis par leurs sabots, ils se relayaient sans heurt, de telle sorte que sa phrase fut très vite retranscrite sur le mur. Elle eut alors l'immense soulagement de voir les créatures disparaître comme par enchantement et ses dix doigts revenir au bout de ses mains.

Elle se retrouvait à nouveau seule dans le couloir rangé. Face à sa phrase terminée, elle frotta ses mains l'une contre l'autre, se demandant ce qui devait se passer ensuite... Ah oui, son prince devait la délivrer d'un mot d'amour... Dubitative, elle attendit, attendit... Il lui semblait (sûrement un relent de son ancien goût pour les contes de fées) que le lieu n'était pas très propice à une rencontre avec un prince... On pouvait difficilement trouver moins romantique comme endroit, en effet, que ce couloir solitaire et encombré à la fois. C'est alors que, du coin de l'œil, elle vit l'une des petites

lucarnes s'animer. De l'autre côté de celle-ci, elle pouvait très nettement percevoir maintenant un visage au regard perçant et au sourire charmeur... Tout à coup, un doigt s'approcha davantage de la lucarne et appuya sur celle-ci.

Et Virginie se retrouva propulsée hors de l'écran.

Interloquée, désorientée, elle mit un instant à réaliser qu'elle se trouvait à nouveau chez elle, à son bureau. Que s'était-il donc passé ? Où était son prince, avec ses mots d'amour ? Avait-elle rêvé ?

Oui, c'était sûrement cela, elle avait dû s'endormir et rêver toute l'histoire.

En tout cas, elle était ravie d'être de retour dans le monde réel et bien guérie de ses envies de contes de fées ! Toute cette aventure avait eu le mérite de lui montrer à quel point elle était une femme des temps modernes et non une héroïne d'autrefois, d'une part, mais également que les interventions magiques n'étaient pas toujours souhaitables... ni confortables, et elle jeta un regard peu assuré sur ses mains, qui s'étaient un instant transformées en grosses bêtes parlantes...

Enfin... ce n'était qu'un cauchemar après tout...

Pourtant, son souvenir de ses péripéties était tellement vivace ! Tout lui avait semblé tellement réel...

Elle regarda autour d'elle : la vue de son décor habituel la reconforta, acheva de l'assurer qu'elle était bien de retour dans le présent. Ses yeux se posèrent alors sur la souris de son ordinateur. Prenant l'objet entre ses mains, elle l'étudia avec attention, puis, se trouvant ridicule, le remit sur le bureau. Le mouvement avait rallumé l'écran, et elle réalisa que ce dernier clignotait, signalant une notification. Apparemment, elle venait de publier un nouveau statut... Figurait en effet sur son mur l'affirmation suivante : « La vie n'est pas un conte de fées... et heureusement ! »

Le fait que ce soit précisément la phrase qu'elle avait dictée aux daims la mit mal à l'aise... Quoique cela puisse également expliquer comment elle en était arrivée là : elle devait avoir tapé cette phrase et puis, tout simplement, s'être endormie sur son clavier et avoir rêvé la suite... Le hic, c'est qu'elle se souvenait très nettement de l'épisode des daims et pas du tout de celui de la publication du statut...

Se mordillant la lèvre, songeuse, elle promenait son regard sur la page, quand elle vit que sous sa déclaration solennelle, quelqu'un avait cliqué sur le bouton « J'aime ». Elle connaissait ce nom, il s'agissait d'un ancien camarade de classe qu'elle avait perdu de vue des années auparavant et qui l'avait récemment retrouvée sur Internet. Elle avait

reçu une demande d'ajout à ses amis, à laquelle elle avait répondu par l'affirmative, mais sans chercher à en savoir plus. Curieuse, désormais, de voir plus précisément à qui elle avait affaire, elle suivit le lien et tomba sur la photographie d'un jeune homme blond au sourire ravageur. Saisie, elle se dit que les années collège étaient bien loin : elle avait le souvenir d'un préadolescent avec un appareil dentaire et une silhouette dégingandée, et voilà qu'elle se trouvait face à... Subitement, les propos de la fée Cliquette lui revinrent en mémoire : « ton prince viendra te délivrer d'un mot d'amour »...

Elle écarquilla les yeux.

Ce serait *lui*, son prince ? Fronçant les sourcils, elle se demanda quelle était la conduite à tenir... Après tout, si la fée lui avait promis un prince charmant, c'était un peu bête de ne pas sauter sur l'occasion.

Cependant, quelque chose titillait son esprit. Sa conscience semblait lui souffler qu'elle ne tirait pas suffisamment de morale de son aventure... Ne risquait-elle pas finalement de tomber dans les mêmes schémas que ceux qu'elle reprochait aux contes d'autrefois : la jeune fille éperdue de reconnaissance envers son sauveur, qui l'épouse, lui fait beaucoup d'enfants... et disparaît de la narration ?

Et puis, elle ne le trouvait pas si vaillant que ça, son preux chevalier. On avait un peu perdu à la traduction en langage moderne si, au lieu d'affronter des dangers extrêmes, au terme desquels le héros déclarait sa flamme à tout jamais, de nos jours, il avait juste à cliquer sur un pouce levé ! C'était un peu facile, tout de même : on pouvait se demander quels risques il avait encourus, ce brave jeune homme !

Éteignant résolument son ordinateur, elle se dirigea alors vers sa fenêtre, et y contempla le ciel étoilé et les arbres du jardin public, éclairés par la douce lumière de la lune. Quel dommage que les contes de fées se soient avérés si décevants, le cadre était pourtant parfait pour y inscrire une histoire romantique. Elle soupira en pensant à ce qu'elle avait tant aimé dans ce genre de récits : l'irruption du fantastique dans la grisaille du quotidien, l'intervention magique qui remettait les événements en question, la bravoure des héros, la victoire du Bien sur le Mal, l'amour absolu. Mais tout le reste, la bêtise des méchants, le côté suffisant du prince sauveur, non, cela ne correspondait pas à sa vision d'histoires passionnantes... Sans parler de la passivité de l'héroïne, dont le seul mérite semblait être la beauté, mais qui, à part cette qualité héritée, ne faisait pas preuve d'initiatives personnelles pour

se sortir des situations malencontreuses où elle s'était elle-même fourrée. Il aurait fallu qu'elle fût vraiment différente, courageuse, passionnée, maligne, drôle et attachante... Et qu'il lui arrivât des aventures profondément humaines et excitantes à la fois...

Sans même réfléchir à ce qu'elle faisait, comme en transe, Virginie s'assit à sa table sous la fenêtre aux étoiles, ouvrit le tiroir qui s'y dissimulait et en tira un ancien cahier d'étudiante, à moitié rempli de notes de toutes sortes. Prenant une page blanche, elle y inscrivit les mots sacrés : « Il était une fois... » Et sous ses doigts, sous son stylo, naquit alors une héroïne à la fois touchante et forte, dynamique et drôle, une héroïne moderne, balayant celles héritées d'un passé finalement plus machiste que romantique.

Cela aurait pu s'arrêter là. Mais la magie, pas celle de la fée Cliquette, mais celle de l'écriture, transforma l'existence autrefois banale de Virginie.

Par le pouvoir des mots, la voilà qui faisait surgir des montagnes, donnait vie à des personnages attachants et braves, tandis que d'une rature énergique, d'autres ne voyaient jamais le jour. Et que dire des méchants de l'histoire ? Quel plaisir de les incarner quelque temps... avant de les anéantir, tous ! Soudain, Virginie pouvait voler sur le dos des dragons, devenir invisible, manipuler les éléments, bref, vivre ces instants qui ne figurent que dans les livres. Grâce à l'écriture, Virginie vivait enfin son rêve, car, tout compte fait, écrire des contes, c'était en vivre plein...

Et le prince charmant dans tout cela ?

Oh, elle n'y pensait plus, avec toutes ces heures consacrées à l'écriture, mais comme il y eut, parmi ses connaissances, quelqu'un qui crut en elle et qui se battit comme un forcené pour l'aider à publier son premier manuscrit, elle le trouva sans même le vouloir.

Et s'il s'avéra qu'il s'agissait d'un ancien camarade de classe, qui, par hasard, un soir de pleine lune, sur Internet, avait cliqué sur un statut qui l'avait charmé, il n'y avait pas forcément lieu d'y voir un lien avec les assertions qu'une fée-souris aurait proférées à Virginie dans un rêve éveillé...

Si ?

Alors je dois dire que j'espérais vraiment être retenue pour ce numéro anniversaire de L'Indé Panda ! Un an déjà que j'étais au sommaire du premier et que je vis l'aventure du magazine, en répondant à *tous* ses appels à texte (avec quatre participations sur six validées). Merci d'ailleurs aux lecteurs du comité de lecture qui ont aimé ma nouvelle et m'ont permis de réintégrer le magazine pour souffler sa première bougie avec les copains !

« Tout compte fait » est ma première nouvelle publiée (initialement dans une petite maison d'édition qui n'existe plus aujourd'hui), que j'ai reprise et retravaillée pour l'occasion. C'est un exercice difficile de revenir sur un texte qui nous tient à cœur et je pense que j'aurais pu le rendre meilleur encore, mais s'il vous a plu, je pense que vous devriez aimer tout particulièrement la conclusion de mon roman d'*epicfantasy*, *Une autre vie à Citara*, sorti en septembre 2017... mais je ne peux pas vous en dire plus !

Merci de votre intérêt. Vive les pandas et les contes de fées !

« Vous êtes sérieux, là ? Un pays entier compte sur moi pour sa survie ? Vous n'avez pas des armées, des soldats, des engins de siège, que sais-je encore ? C'est n'importe quoi, votre histoire ! »

Se réveiller amnésique dans un pays sur le point d'être envahi n'est pas une situation confortable. Encore moins quand les habitants s'obstinent à vous considérer comme l'unique guerrière magicienne capable de contrer les Maudits.

Pourtant, Sylvine n'a pas le choix. Lorsque celui qu'elle aime, le seul être dont elle se souviene, est en danger, elle repart dans son passé à la recherche de ses pouvoirs perdus.

Pour y arriver, elle devra affronter ses ennemis... mais aussi ses propres démons.

Et si elle n'était pas l'héroïne que son monde attend ?

Un livre sur le courage (avec un écureuil trop mignon à l'intérieur), conseillé à tous ceux qui rêvent d'une « autre vie ».

<https://amzn.to/2lcwcRU>

Nathalie BAGADEY



Marie HAVARD

DANS L'IMPASSE DU chat



Dans l'Impasse du Chat se trouvait un beau jardin dans lequel poussaient des belles-de-nuit roses comme le soleil couchant et de la monnaie du pape aux reflets d'argent. Les fourmis s'affairaient en procession sur la tige d'une rose trémière, comme sur un chemin de croix, sous le regard des geckos abrités derrière les pierres chaudes. Les abeilles côtoyaient les bourdons sur les lavandes en fleur, dans un spectacle gracieux et aérien tandis que dans les arbres, au fond du jardin, des cigales les accompagnaient en musique en faisant vibrer leurs cymbales. Les feuilles nacrées de la monnaie du pape tremblaient sous l'effet du vent et certaines d'entre elles, plus téméraires, se détachaient pour virevolter en paillettes vers un territoire qu'elles n'avaient encore jamais exploré.

Un chat se promenait lentement, tel le roi des animaux, dans ce jardin sauvage, dans l'espoir d'y croquer quelque oiseau insouciant. Il avait fait de la rue entière son territoire, qu'il gérait d'une poigne de fer, et quiconque pénétrait dans l'impasse ou dans le jardin, pour peu qu'il soit félin, recevait un bon coup de griffe. Le matou avait le sens de la propriété. Est-ce qu'il laissait traîner ses pattes sur les terrains des autres chats, lui ? Bien sûr que non. Alors que les petits minets le laissent tranquille, c'était chez lui, ici, et il ne partageait pas son espace.

Il aimait plus que tout cet endroit et il souhaitait qu'il reste le havre de paix qu'il appréciait tant. Il connaissait les moindres recoins de ce jardin, de la rangée d'arbres du fond au puits central, du tas de bois au vieux rosier, de la terre sèche à la vigne vierge, des herbes hautes au trou à serpent. En fin de matinée, il se mettait en boule en haut du muret pour savourer le soleil. C'était bien chaud. De là, il observait ses sujets d'un œil entrouvert : les allées et venues des mouches, le quotidien des insectes, le dandinement des plantes... C'était son royaume, et lorsque le spectacle ne lui plaisait pas, il le faisait savoir d'un coup de dent. L'après-midi, il cherchait plutôt l'ombre, parfois sous un vieux bout de bois, parfois sur le rebord d'une fenêtre de la rue. Et le soir, ah le soir, il rôdait à droite et à gauche, il suivait des odeurs nouvelles qui le stimulaient, et chassait les rats des champs, les grenouilles ou les hérissons.

Par ici, il ne se passait rien de plus que l'ordinaire d'un chat et le matou appréciait sa puissance solitaire en savourant l'instant présent.

Une nuit, toutefois, sa tranquillité fut brisée par les phares aveuglants d'une voiture. Ces satanées lumières artificielles détraquaient sa vision nocturne et activaient les fentes de ses pupilles. S'il y avait bien une chose qu'il détestait par-dessus tout, c'était

les voitures. Et les chiens aussi. Mais les voitures étaient pernicieuses, elles vous éblouissaient puis, profitant de votre aveuglement, vous ratatinaient avant que vous ayez pu dire ouf. Une seule autre personne habitait dans cette impasse, une vieille dame très gentille – elle lui mettait souvent du lait dans une coupelle sur le pas de la porte lorsqu'il lui rendait visite – et cette dame n'avait pas une de ces horribles voitures. Alors, tout de suite, le chat sentit que c'était anormal. D'un bond, il se cacha derrière le tas de bois pourri et observa.

Un claquement de portière brisa le doux murmure de la nuit. La silhouette d'un homme se dessina devant les phares, agrandie et déformée par la lumière. En un instant, tout ce que le chat aimait se dispersa : les grillons devinrent muets, les grenouilles s'évadèrent en sautillant et les belles-de-nuit frémirent. Seuls les arbres n'avaient pas peur de cette grande ombre.

L'individu s'avança vers le portail, l'ouvrit dans un grincement et monta doucement les marches qui menaient à la maison du Propriétaire Nourrisseur. Le Propriétaire Nourrisseur était un homme âgé, tellement âgé qu'il avait connu plusieurs vies de chat. Il restait souvent assis sur son fauteuil du salon, asservi par un grand écran lumineux. Cet écran avait un énorme pouvoir sur le Propriétaire Nourrisseur, car ses éclats de couleurs et de bruits l'hypnotisaient au point qu'il ne bougeait plus pendant des heures. Parfois même, il ne clignait pas des yeux pendant de longues minutes, absorbé par la boîte lumineuse. Oui, le chat avait vu cela, un jour qu'il avait sauté sur ses genoux pour se faire caresser le dos. Le Propriétaire Nourrisseur était vieux et lent dans ses moindres gestes, trop lent pour le matou, qui, ennuyé, préférait la plupart du temps rester dans le jardin.

L'inconnu était parvenu en haut de l'escalier et il frappait désormais à la porte d'entrée. Le Propriétaire Nourrisseur ne recevait presque jamais de visiteurs, et surtout pas à cette heure-ci. La porte s'ouvrit pourtant et l'intrus entra. Peu à peu, la vie normale reprit dans le jardin nocturne, les herbes sortirent de l'ombre et les crapauds se remirent à coasser.

Néanmoins, le chat, curieux, ne put s'empêcher de grimper au bord de la fenêtre, qu'il atteignit en quelques bonds agiles, pour voir ce qu'il se passait à l'intérieur de la demeure. Il n'avait jamais senti l'odeur forte de cet individu, mélange de stress, de fureur et de céréale distillée, et pourtant, il avait enregistré au cours de ces années des milliers de traces olfactives. C'était louche. Les deux humains

se trouvaient dans le salon, debout sur leurs pattes, et l'inconnu faisait de grands gestes vers le Propriétaire Nourrisseur, qui semblait effrayé. Le félin disposait d'un large champ de vision et les mouvements vifs de l'homme lui apparaissaient très nettement, à travers sa pupille dilatée par la pénombre. Lui parvenaient aussi, au-delà de la vitre de la fenêtre, les vibrations des éclats de voix de l'inconnu et des plaintes douces du Propriétaire Nourrisseur.

Soudain, la porte s'ouvrit et le chat s'échappa pour se mettre à l'abri.

— Tu vas me le donner, cet argent ! Sinon, cela va mal se passer, je te le dis !

L'inconnu bousculait le Propriétaire Nourrisseur sans ménagement. Il le rejeta violemment en arrière des deux mains et celui-ci recula peu à peu vers l'escalier extérieur, craintif, se protégeant le visage avec son bras droit replié.

— Calme-toi... Ne te mets pas dans cet état...

— Je n'en peux plus, tu comprends ? Tu peux bien faire ça pour moi !

— On va trouver une solution...

Le Propriétaire Nourrisseur continuait à reculer dangereusement vers les marches pour s'éloigner de la colère de l'homme, qui insistait, cherchant à l'intimider avec des coups répétés.

— File-moi ce fric tout de suite ! Je suis ton fils, putain ! Tu peux pas me laisser comme ça.

— Je ne te reconnais plus. Tu as vu comme tu t'énerves ? Que vas-tu faire de cet argent ?

— C'est pas tes oignons. Donne-moi les sous et c'est tout !

— Tu empestes l'alcool ! Je ne veux pas payer tes souleries...

— Tu vas encore me faire la morale, c'est ça, hein ? Tu me dégoûtes. Tu ne vaux pas mieux que les autres !

L'homme jetait un regard méprisant sur le Propriétaire Nourrisseur, dont le talon rencontrait désormais le vide qui annonçait le haut des marches.

— Ne fais pas de bêtises, Antony... Tu pourrais le regretter.

Sans un mot, les lèvres serrées, l'inconnu poussa brutalement le Propriétaire Nourrisseur, qui culbuta dans l'escalier dans un bruit sourd.

Le chat, caché dans la pénombre, le poil hérissé et les coussinets moites, avait tout vu. Le Propriétaire Nourrisseur s'était effondré comme un sac de patates qui dévale une pente raide. Parvenu en bas des marches dans la position étrange d'un pantin désarticulé, il ne bougeait plus.

— Connard... Connerie..., marmonna l'Homme Meurtrier.

L'inconnu retourna dans la maison. Le chat en profita pour se faufiler discrètement vers le Propriétaire Nourrisseur et le renifler. Un filet de sang s'écoulait des narines du vieil homme aux yeux clos. Il frotta doucement sa tête contre la sienne, puis lécha ses cheveux blancs au niveau de son front, mais sans réaction de la part du corps étendu. Voir son congénère ainsi immobile, alors qu'il avait été son fournisseur de nourriture, son soigneur et son caresseur pendant toutes ces années, troublait l'animal à tel point qu'il ne put s'empêcher de lâcher un miaulement déchirant. Puis, il s'allongea sur le dos du Propriétaire Nourrisseur pour le réchauffer.

À ce moment-là, l'individu ressortit de la maison avec quelques billets qu'il enfouit dans la poche de son jean, avant de descendre rapidement les marches. Il fut surpris d'apercevoir deux yeux brillants qui l'observaient, en bas de l'escalier. L'animal s'était redressé sur ses pattes et crachait en remuant la queue avec agacement.

— Casse-toi, sale bête ! fit-il d'un geste de la main.

Le chat, effrayé, s'échappa à l'autre bout du jardin. L'Homme Meurtrier était une créature trop forte pour lui. Dissimulé dans les hautes herbes, il épia les faits et gestes de l'intrus qui troublait la tranquillité de son territoire. L'inconnu se rendit au cabanon de jardin, revint avec une pelle, et commença à creuser un trou en plein milieu du jardin, arrachant sans ménagement les innocentes belles de nuit et dénudant les monnaies du pape. Puis, il tira le corps du Propriétaire Nourrisseur vers la tombe, ravageant sur son passage de délicates fourmilières. Enfin, il reboucha le trou en recouvrant de terre le Propriétaire Nourrisseur jusqu'à ce que l'on ne le voie plus du tout.

Après ça, il se frotta les mains et alluma une cigarette, qu'il fuma tranquillement, assis sur une marche. Au bout d'un moment, il jeta le mégot d'une pichenette en grommelant :

— Une belle connerie...

Il jeta un dernier regard au jardin, puis retourna à sa voiture, alluma les phares éblouissants et repartit avant le lever du jour.

Le chat aimait beaucoup le Propriétaire Nourrisseur. Il ne le considérait pas comme un maître, car il était assez intelligent pour être lui-même son propre maître, mais plutôt comme un ami bienfaisant ou un grand frère. Il s'était éloigné de lui ces derniers temps, reclus sur son instinct sauvage et solitaire, et le regrettait maintenant. Il appréciait ses douces caresses, sa chaleur reconfortante, son odeur d'humain à jamais gravée en sa mémoire olfactive.

Les hommes avaient parfois de drôles d'odeurs qui masquaient leur senteur corporelle originelle : ils se couvraient de parfum, de déodorant, ils se récuraient au savon... Alors qu'un bon coup de langue suffit pour être propre ! Sous ces odeurs artificielles, il savait reconnaître l'essence unique qui était la marque de fabrique du Propriétaire Nourrisseur.

Maintenant, il était seul. Abandonné... Doucement, le félin sortit de sa cachette pour se diriger vers le sol fraîchement retourné. Il sentait l'odeur lointaine du Propriétaire Nourrisseur, mélangée à celle de la terre, des feuilles, des cailloux, du métal de la pelle, du sang, de l'humidité de la nuit. Il se coucha sur le sol comme pour marquer ce territoire avec ses phéromones et dormit.

Il fit la sourde oreille aux allées et venues de la journée suivante. C'était fini, la tranquillité dans ce jardin... La vieille voisine avait entendu des bruits la nuit passée et avait téléphoné à la gendarmerie pour qu'elle vienne faire un tour. Les gendarmes avaient sonné au portail, mais le voisin ne répondait pas. La vieille dame attendait sur le pas de sa porte, serrant son gilet sur sa poitrine et observant la situation, inquiète. Les forces de l'ordre pénétrèrent dans le jardin, montèrent l'escalier et trouvèrent la porte ouverte. Au bout d'un instant, ils redescendirent :

— Madame, quand est-ce que vous avez vu votre voisin pour la dernière fois ?

— Eh bien... c'était hier matin. Il revenait de la boulangerie. Que se passe-t-il ?

— Il n'y a personne dans la maison. Elle est vide. Nous allons lancer un avis de recherche, car des indices semblent indiquer que le départ de votre voisin a été plutôt inattendu : la télévision était allumée et il semble être parti avec ses pantoufles. Nous allons prendre votre déposition. Pouvez-vous nous redire ce que vous avez entendu exactement ?

— Eh bien... une voiture, j'ai entendu une voiture, qui s'est garée devant le portail...

— Quelle heure était-il ?

— Dans les environs de 22 heures... Il venait juste de faire nuit. C'est l'heure à laquelle je prends mon somnifère pour dormir. Vous savez, quand on est vieux, on ne peut pas fermer l'œil sans médicament.

— Et ensuite ? Comment était la voiture ?

— Blanche.

— Quelle marque ? Avez-vous vu la plaque d'immatriculation ?

— Vous m'en demandez trop, monsieur, j'ai à peine vu la voiture passer. Elle était blanche. Une voiture moderne, d'aujourd'hui. Regardez les traces de pneus, ça peut vous aider.

— Il n'y a que dans les films qu'on voit ça,

madame ! Dans la réalité, les traces de pneus sont loin de nous donner un indice... Continuez...

— Eh bien, j'ai vu un homme en descendre.

— Pourriez-vous nous le décrire ?

— Un homme, taille moyenne, cheveux bruns. Habillé de couleur sombre.

— Un signe distinctif ? Quelque chose de particulier ?

— Non, je l'ai juste aperçu...

— Ça ne va pas nous avancer beaucoup, ça. Ensuite ?

— Eh bien... l'homme s'est dirigé vers l'escalier, sans sonner. Il est monté et a frappé à la porte. Le voisin a ouvert et il est entré.

— Il devait le connaître, s'il n'a présenté aucune résistance.

— C'est exactement ce que je me suis dit. C'est pourquoi je ne me suis pas inquiétée.

— Et ensuite, vous avez entendu une dispute ?

— Oui, enfin, j'ai entendu des échanges houleux, des haussements de voix, mais j'avais avalé mes somnifères et je ne voulais pas être trop indiscreète, alors je n'ai pas écouté à la fenêtre. Je suis allée dans mon lit et, en dix minutes, je dormais.

— Avez-vous pu saisir quelques mots avant de vous endormir ?

— Non, mais j'ai l'impression que l'homme menaçait le voisin. Et le chat a miaulé à m'en fendre le cœur.

Lorsque le matou rouvrit un œil, la nuit était de nouveau tombée. Il n'avait pas faim. Ni envie de chasser. Pas envie non plus de courir derrière les souris ou les oiseaux blessés. Il resta prostré sur la tombe invisible, des frémissements continus circulant sur les poils de son dos anxieux. L'angoisse d'une nouvelle existence sans le Propriétaire Nourrisseur se profilait devant lui. Il se gratta l'oreille avec la patte, étira ses membres engourdis, et fit sa toilette. Soudain, il perçut quelque chose. Ses moustaches vibraient très légèrement. Il flaira la terre sous ses coussinets, en ouvrant la gueule pour mieux sentir avec son palais. L'odeur du Propriétaire Nourrisseur se faisait plus forte. Il se mit à gratter doucement le sol, qui était meuble d'avoir été dérangée la veille, une chance pour lui qui avait des pattes sensibles et fragiles. Il s'arrêta. Il venait de mettre à jour les doigts d'une main. Et il lui semblait que cette main avait bougé.

Il miaula, miaula désespérément. Seul, il ne pourrait pas sauver le Propriétaire Nourrisseur. Il se mit à déambuler, de droite, de gauche, à faire le tour du tas de terre... Il se remit à creuser, mais dans

sa précipitation, il s'arracha une griffe qui ne s'était pas rétractée et se retrouva la patte ensanglantée.

Son oreille affûtée pivota au vrombissement d'un moteur au loin. Il se figea sur place. En quelques minutes, la voiture de l'Homme Meurtier était là, avec ses acolytes, les deux phares aveuglants. Claquement de portière, bruit de pas sur le sol, grincement du portail. L'individu se dirigea vers la tombe invisible. Le chat pouvait sentir sa puanteur, son haleine rance, sa transpiration inquiète. Il n'allait pas le laisser s'approcher du Propriétaire Nourrisseur, non, ça, jamais ! Il ne toucherait plus à cette terre dont il était le maître. C'était son territoire, ici, son petit coin de paradis. D'un bond, il jaillit sur la tête de l'intrus et le griffa à plusieurs reprises, avant de s'échapper en souplesse vers les ombres du jardin.

— Aarg ! Saloperie de chat ! Il m'a griffé !

L'Homme Meurtier partit à la voiture et revint avec un gros sac plastique et une lampe torche.

— Minou minou... Viens ici, gentil minou... Viens ici... que je te torde le cou !

L'homme abject éclata d'un rire sadique, puis continua à parler tout seul :

— Il m'a fait mal, ce con de chat, un peu plus et il me crevait un œil ! Putain, mais il se cache où ? Je perds mon temps, là... Je devais récupérer le corps et m'en débarrasser, et au lieu de ça, je cours après une satanée bestiole...

Il balançait sa torche d'un côté puis de l'autre, et le halo de lumière sillonnait dangereusement les moindres recoins du jardin. Le matou ne pouvait laisser un tel ennemi semer la terreur sur son territoire, alors il attendit le bon moment et s'agrippa à son torse, en crachant, griffant et mordant. Il fallait que l'intrus parte, et tout de suite ! Mais l'individu était préparé, cette fois, et surmontant sa peur, il empoigna le chat par la peau du cou, l'arracha de son T-shirt déchiré et voulut le précipiter dans le sac. Ce n'était pas chose facile, l'animal gesticulait en tous sens, ses griffes acérées se plantant douloureusement dans sa main... À un moment, l'homme dut lâcher prise en criant, car il venait de se faire mordre et il avait la main en sang.

— Saleté de bête ! J'aurai ta peau, tu m'entends ? Tu vas pas t'en tirer comme ça !

L'ennemi battit en retraite jusqu'à la voiture et démarra en trombe. Le chat fit le bilan de cette bataille. Il avait perdu une canine, deux de ses griffes étaient retournées, son oreille était blessée, sa queue cassée et il avait une côte fêlée. Il s'allongea sur la tombe invisible et lécha ses plaies longuement. Les griffes tordues étaient rouge sang. Elles allaient

s'infecter s'il ne se les arrachait pas et il ne pourrait plus trotter correctement, alors, il tira dessus, lentement d'abord, puis il dut les extraire d'un coup sec pour moins ressentir la douleur. Elles repousseraient peut-être. Il souffrait affreusement, chaque respiration lui brûlait les côtes, son oreille saignait et le bout de sa queue déviait vers la droite, entravant son équilibre. Il se mit à ronronner pour s'apaiser, pour réduire les tensions de cette folle nuit. De sa langue râpeuse, il léchouilla tendrement un doigt du Propriétaire Nourrisseur qui dépassait de terre. Le doigt frémit et la main entière eut un tremblement rapide. Le Propriétaire Nourrisseur était vivant !

Alors le chat miaula, de joie, d'encouragement, d'appel à l'aide. Il miaula encore et encore. Quelqu'un finirait bien par l'entendre ! Quelqu'un viendrait à leur secours...

À un moment, le calme de la nuit fut à nouveau brisé et le chat reconnut le bourdonnement d'un véhicule. L'Homme Meurtier n'en avait-il pas eu assez ? Il fallait qu'il revienne chercher sa revanche ? C'était bien lui. Il éteignit le moteur et entra dans le jardin. Le matou se leva courageusement et jeta de longs miaulements rauques, alternés de feulements, les oreilles retirées en arrière.

Cette fois, l'homme ne s'approcha pas. L'intimidation semblait fonctionner. L'individu déposa même plusieurs petits pâtés sur le sol, à différents endroits éloignés de lui, tout en restant à distance.

— Tais-toi un peu, tu vas nous faire remarquer. Tiens, mange ça ! Tu dois avoir faim, non ?

Cherchait-il la paix ? Le chat avait grand-faim maintenant. Il quitta sa retraite en clopinant et s'en alla renifler la bonne pâtée qu'on lui avait amenée. Étrange, il n'avait jamais senti cela... Ce n'était pas de la nourriture habituelle. D'un côté, ça avait l'air bon, mais de l'autre, son instinct d'animal lui disait de se méfier. Peut-être l'ennemi voulait l'attirer hors de la tombe pour mieux le piéger ensuite ? C'était trop risqué, alors il fit demi-tour et retourna gracieusement sur le tas de terre.

— Mais mange ! Pourquoi tu ne manges pas ? Tu vas me rendre fou, saleté de chat ! Tu vas bouffer ta pâtée, oui ?

De rage, l'Homme Meurtier lui jeta un morceau de nourriture, qui alla s'échouer à quelques centimètres de l'animal. Le chat se redressa et se mit à cracher.

— Puisque c'est comme ça, tu vas voir.

L'intrus empoigna un morceau de bois qui se trouvait sur le sol et avança en faisant des moulinets. Le chat évita de justesse un premier coup et dut

quitter son repaire d'un bond, ne camouflant plus la main qui sortait de terre. Par chance, l'Homme Meurtrier, pris d'une fureur obsessionnelle, avait les yeux fixés sur l'animal, si bien qu'il n'avait toujours pas remarqué le membre dégagé. Le chat tenta de l'éloigner de la tombe invisible en s'enfuyant vers la rue et l'homme le poursuivit en agitant son arme. Il avançait vite pour un humain, avec ses grandes jambes. Le félin s'accorda une pause, caché sous la voiture, haletant. Ses blessures le ralentissaient : la plaie d'une de ses griffes saignait à nouveau et il dut la lécher pour calmer la douleur. Il se pensait à l'abri pour quelques instants, mais l'ennemi sournois était parvenu à son niveau et lui attrapa soudainement la queue. Le chat le griffa et se libéra de son étreinte, avant de s'élançer dans une course folle dans la rue pour semer son agresseur. Mais l'Homme Meurtrier démarra sa voiture et le poursuivit, tentant de l'écraser. Il ne fallait pas se laisser éblouir par les phares... Surtout pas, ou il serait perdu. Le véhicule gagnait du terrain en ligne droite, mais il en perdait dans les virages et sur les dos d'âne. Le chat bondissait le plus vite possible. En temps normal, il pouvait courir jusqu'à 40 km/h, mais avec ses pattes blessées, il serait vite fatigué, il le savait. L'homme pourrait le rattraper, car il roulait vite et sa voiture tiendrait la distance... Le félin connaissait un endroit dangereux, à quelques centaines de mètres. C'était la seule solution. Il rassembla ses dernières forces, traversa le pont bordé d'arbres et tourna brusquement à gauche. Derrière lui, le véhicule ne le lâchait pas d'une semelle. Le chat sauta dans le vide, atterrissant lourdement sur ses pattes quelques mètres plus bas, sans encombre. Une fois de plus, il pouvait dire merci à son sens de l'équilibre ! Le conducteur, lui, ne ralentit pas assez dans le virage et la voiture sortit violemment de la route, pour aller se planter, après plusieurs tonneaux, dans un profond fossé. L'Homme Meurtrier était évanoui.

Après cette course-poursuite effrénée, le matou retourna sur le tas de terre, le trésor qu'il devait protéger, se mit en boule et dormit une heure. Il se réveilla soudainement aux premières lueurs de l'aube, agressé par le chant horripilant d'un merle. Se ravivèrent aussitôt les douleurs lancinantes de ses blessures aux pattes, au ventre, à la queue. Il frotta minutieusement son oreille ainsi que ses babines au goût de sang, puis il courut chez la gentille voisine, stationnant devant sa porte en miaulant. Elle finit par sortir sur le seuil.

— Ah, c'est toi, gentil minou. Attends, je reviens.

Elle réapparut quelques instants plus tard avec une coupelle de lait et du thon émietté.

— Tu as l'air affamé, mon pauvre.

Le chat lapa le lait goulûment, même s'il avait du mal à le digérer, il avait tellement soif !

La vieille dame se pencha pour le caresser, mais il s'éloigna d'elle. Elle devait comprendre qu'il n'était pas là pour manger, mais pour sauver le Propriétaire Nourrisseur ! Il se remit à miauler, à tourner en rond devant elle, pour attirer son attention.

— Tiens, mange, c'est de bonnes miettes de thon !

Ah oui, il adorait ça, les miettes de thon, et il avait très faim, mais il n'y toucherait pas... Il essaya de tirer la gamelle vers la rue, mais il n'y parvint pas, avec sa canine manquante. Ne voyait-elle pas qu'il était blessé ? Ne voyait-elle pas que le Propriétaire Nourrisseur était juste à côté ? Il attrapa quelques miettes de thon, se retint de les dévorer et les déposa devant le portail du jardin.

— Tu préfères manger là, c'est ça ? Tiens je rapproche ta gamelle.

La vieille dame avançait ! Victoire ! Il fallait maintenant la faire entrer pour la mener jusqu'au Propriétaire Nourrisseur. Il miaula à nouveau, recommença avec les miettes de thon, les emmenant plus loin dans le jardin.

— Dis, la nourriture c'est fait pour être mangé. Si tu étales tout par terre, je ne t'en donne plus. Vilain minou.

Et sur ce, elle retourna chez elle.

C'était un échec. Il ne comprenait vraiment rien aux humains. Il se posta à nouveau dans l'Impasse du Chat, assis au soleil, en pleine rue, avec le bout de la queue tordu, et attendit. Au bout d'un moment, la vieille dame ressortit.

— Mais que fais-tu encore là ?

Le matou mordilla le bout de sa robe et se frotta à ses jambes. Puis, au moment où elle voulait le caresser, il courut vers le jardin en tournant la tête pour l'inviter à le suivre. La vieille dame resta un moment interdite. Qu'est-ce qui arrivait donc à ce chat ? Il avait vraiment une sale mine ! Des yeux... si fatigués, si tristes, le malheureux ! Et il avait dû se battre, car il avait du sang autour de la bouche.

Le chat la fixait en miaulant désespérément. Finalement, elle sembla lire dans ses yeux. Elle comprenait enfin ! La vieille dame accourut dans le jardin, vit aussitôt la main sortant de terre, tomba à genoux devant la tombe avec un cri étouffé de surprise. Rapidement, elle jeta ses mains sur le sol pour dégager le reste du corps de son voisin. Elle retira la terre sur une vingtaine de centimètres, en partant du bras, mais elle devait continuer toujours plus profond, pendant que le chat miaulait, à côté. Le dos raide et les genoux usés de la vieille dame

la faisaient atrocement souffrir, et sentir la terre se glisser sous ses ongles à chaque poignée la répugnait. D'habitude, elle plantait des fleurs, elle ne creusait pas ainsi la terre pour en sortir des macchabées ! Enfin, la pointe d'un nez apparut au fond du trou, et en quelques secondes elle parvint à dégager la tête.

— Jacques ? Il est inconscient... Mais on dirait qu'il respire !

Elle partit chez elle en courant, prévenir le SAMU et la gendarmerie. Le Propriétaire Nourrisseur était sauvé.

Le lendemain, le calme était revenu dans le jardin sauvage de l'Impasse du Chat. Les lavandes dévoilaient leurs cœurs violets sous la chaleur du vent d'été. Le soleil baignait d'or les herbes sèches et les pétales des fleurs des champs. Les fourmis avaient reconstruit leur demeure, les sauterelles jaillissaient ici et là et les insectes avaient repris leur danse farouche.

La voisine, trouvant que le matou n'avait pas l'air en forme, l'avait emmené chez le vétérinaire.

— Mais qu'a donc fait cette pauvre bête pour se retrouver dans un état pareil ? Vous savez, madame, il faudrait peut-être l'opérer pour qu'il arrête de se battre avec les chats du quartier.

L'animal se laissa soigner sans broncher d'une moustache. La vieille prit soin de lui jusqu'au retour du Propriétaire Nourrisseur et il ne se laissa jamais autant caresser que pendant ces quelques jours. Puis il dormit, dormit, pendant des journées entières, bien au calme et au chaud, sur le muret du jardin qu'il aimait tant et qu'il avait fièrement protégé. De temps en temps, il se couchait affectueusement sur les genoux du Propriétaire Nourrisseur, lui-même avachi dans les bras de son fauteuil du salon, appréciant tous deux grandement la routine de leur vie tranquille. Les choses étaient rentrées dans l'ordre.

Si le chat n'avait pas été analphabète, il aurait pu lire dans la presse locale :

« Une fois de plus, la gendarmerie nationale a démontré sa grande capacité à résoudre une enquête rapidement, ce qui a permis de retrouver M. Jacques Telmont vivant et d'attraper son agresseur.

M. Telmont a été pris en charge par les urgences de l'hôpital et, malgré un léger traumatisme crânien et une sévère déshydratation, les jours de la victime ne sont plus en danger. L'homme, âgé de quatre-vingt-deux ans, a accusé son fils d'être le responsable de cette tentative d'homicide, suite à une querelle

d'argent. L'agresseur a été retrouvé à quelques kilomètres seulement, victime d'un accident de la route sous l'emprise de l'alcool. Il a été placé sous les verrous.

Nous pouvons être fiers de ces femmes et de ces hommes qui nous protègent au quotidien. Monsieur le Maire a tenu personnellement à remercier le brigadier-chef Rondart pour la rapidité et l'efficacité de son intervention courageuse, œuvrant à la sécurité des personnes sur le territoire de la commune. »

Si vous lisez ces lignes, c'est que j'ai été sélectionnée pour ce nouvel Opus de L'Indé Panda. J'en suis très heureuse ! Auteure indépendante depuis 2010, je travaille actuellement sur un recueil de nouvelles dont *L'Impasse du Chat* fera partie, tout comme *La Femme sans Visage* et d'autres textes.

J'écris à la lenteur d'un escargot, pas assez vite à mon goût pour coucher sur papier toutes les idées qui me viennent en tête !

Pour cette nouvelle, je voulais rendre hommage à un animal fidèle qui est souvent à nos côtés, nous auteurs : le chat. Ajoutez ici un beau jardin méditerranéen, là le nom d'une rue où j'ai habité étant petite, un zeste d'imagination et hop ! Une nouvelle est née.

Les Larmes du Lac

Résumé : Anne arrive à St Andrews, en Écosse, après avoir tout quitté. Sa vie a basculé le jour où elle a perdu son bébé, et après ce drame, elle cherche à se reconstruire. Lorsqu'elle découvre que la vieille demeure de Lochan Wynd, dans laquelle elle habite, cache un terrible secret, c'est le début d'une enquête entre réalité et illusion...

Qu'est-il arrivé dans la chambre avec vue sur le lac ? Comment démêler le vrai du faux à propos des légendes qui planent sur la ville ? Qui est réellement Rebecca, l'étrange voisine ? Rencontres mystérieuses, faits étranges, les fantômes du passé sortent peu à peu de l'ombre...



Disponible sur Amazon en version kindle et papier.

Lien vers mon blog : www.mariehavard.com

Lien vers ma page Facebook : <https://www.facebook.com/mariehavard.auteur/>

Twitter : <http://twitter.com/mariehavard>

Instagram : <https://www.instagram.com/marie.havard/>

Marie HAVARD



Vincent FERRIQUE

LE DERNIER chant de Cindy



Cindy se fondait dans le tourbillon tumultueux des cités modernes. Elle disparaissait dans le flot de ses congénères, glissait dans les foules comme un serpent dans la jungle où vivent ses proies.

Ceux qui la connaissaient auraient pu la caractériser ainsi. Ils ajouteraient ensuite que s'ils devaient la dépeindre, ressortiraient son charme et son sex-appeal. Ils ne sauraient définir sa beauté, car ses traits dénotaient une certaine banalité. Elle ne les braquait pas sous la menace de grands yeux d'azur, ne tourmentait pas leurs nuits d'insomnie par une silhouette miraculeuse ou un décolleté vertigineux. Elle les attirait comme une friandise joliment emballée. Ils la convoitaient et flairaient son indifférence aux sentiments amoureux. Ils la désiraient parce qu'elle leur signalait sa disponibilité immuable, sans lendemain et sans contraintes.

Elle méconnaissait la passion du cœur comme elle ignorait les autres émotions. Elle riait parce qu'elle le devait, pleurait si le contexte l'exigeait, compatissait envers la veuve et l'orphelin selon la coutume établie, s'effrayait avec ses voisines si elles lui produisaient un signal en s'affolant ou en hurlant. La médecine dans son immense jargon la baptisait sociopathe, mais elle l'ignorait et n'en vivait pas plus mal. Cela expliquait qu'elle ne ressentît rien des destins des centaines d'âmes qu'elle avait envoyées par-delà le Styx.

Cindy arriva parmi ses victimes le jour de 1978 où un célèbre saltimbanque populaire disparut dans une gerbe d'étincelles. Ses parents brillèrent par leur absence tout au long de son enfance, puis de son adolescence. Enfant unique, on la ballotta de crèches en nounous, puis d'écoles en baby-sitters, qui la couchaient à dix-neuf heures pour réviser leurs cours. Dès qu'elle atteignit l'âge de demeurer seule dans la grande villa froide, elle égaya ses soirées et ses interminables week-ends vautrée sur le canapé, en face de son doudou de petite fille déposé sur une chaise. Elle le haranguait durant des éternités, sans qu'il ne répondît jamais ; son imagination infertile ne l'emmenait pas jusque-là. Au fil des années, ses monologues devinrent rythmiques, la voix douce et monotone, presque chamannique.

La médecine attribuerait à cette enfance solitaire et sans affection sa sociopathie. Après tout, qu'importe l'origine, seul compte pour son histoire ce désert émotionnel.

Cindy approchait de ses quinze ans lorsqu'elle découvrit le sexe. Elle conquiert les mâles comme un

alcoolique collectionne les bouteilles : on attrape, on vide, on balance. L'éphémère les attirait comme la flamme le papillon, mais ils ne s'y brûlaient pas encore les ailes. Déjà, elle soupçonnait sa différence et s'évertuait à la dissimuler. Quand son aïeule décéda, elle ne comprit pas les larmes de sa mère, qui, elle, décelait son manque de chaleur. Elle déchiffra les regards inquisiteurs que lui jetait cette inconnue nourricière, et s'entraîna à déverser ce fichu liquide oculaire sur commande. Elle rencontra ainsi un franc succès au cimetière, tous désireux de consoler la petite-fille explorée. Surtout ses grands cousins, et elle consentit à l'un d'entre eux de la reconforter dans sa voiture aux vitres teintées.

Ses condisciples au collège, puis au lycée, l'évitaient. Elles la trouvaient froide et distante. Elle apprit à rire avec elles, à chuchoter des mystères insipides si un garçon approchait le petit groupe, à les apprivoiser. Elles détestaient et jalouaient les hommes qui l'emmenaient à la sortie du bahut. Une voix soufflait à leur inconscient que Cindy voguait loin de leur monde d'insouciance, qu'elle pouvait, comme les baïnes, paraître inoffensive et recouvrir un courant qui vous entraînerait en des eaux fatales.

Juliette fêtait ses seize ans, et aucune petite voix ne lui murmurait d'avertissements à propos de cette camarade au sourire figé. Elle appréciait Cindy, parce que celle-ci écoutait, impassible, ses lamentations perpétuelles. Cindy supportait cette jeune fille falote, sans la moindre aspérité physique ou de tempérament, curieuse de flairer les émotions animales qui l'animaient. Elle apprenait. Les garçons se rapprochaient de la mièvre Juliette sous la seule impulsion d'hormones qui les poussaient avec une violence torrentueuse. Lorsqu'elle se refusait au-delà d'un échange de salive, ils disparaissaient.

Et Juliette venait gémir dans le giron enjôleur de Cindy, qui n'y entendait goutte. Quel intérêt accorder à la gent masculine en dehors du plaisir sexuel ? *Il a la gaule, ton Roméo, consens-lui un rodéo, arrête de chialer et fais-toi sauter, tes ennuis seraient oubliés et tu ne viendrais plus m'indisposer*, pensait-elle. Mais elle ne pipait mot, elle humait les aigreurs déplaisantes qui émanaient de la vierge énamourée. Elle les absorbait pour les recracher à la demande.

Un jour, pourtant, Cindy, lasse de ces sempiternelles pleurnicheries, s'assit en face de Juliette, qui lui rappela son doudou d'enfant et leurs interminables discussions à sens unique. Elle coupa un nouveau spasme nerveux pour parler à son tour. Elle lui dévida un discours sans queue ni tête, plein de phrases

sans suite. Elle se retrouvait quelques années en arrière, dans la grande maison triste. Elle soliloquait d'un ton monotone, qui fit taire sa condisciple envoûtée. Elle voulait, à l'image perdue de son ourson déglingué, que Juliette n'ouvrît plus jamais la bouche pour l'étouffer de ses jérémiades. Elle ne désirait plus qu'elle existât, sans le savoir vraiment. Juliette l'avait abreuvée de ses amours platoniques, le lendemain, elle avalait des barbituriques. Cindy oublia Juliette et son destin tragique, ne soupçonna pas alors son rôle cryptique.

Quelques années plus tard, alors qu'elle lisait sur un banc public, un vieil homme aux cheveux blancs vint se poser avec douceur près d'elle. Il la regardait à la dérobée, hésitait, fouillait l'horizon, se retournait vers elle un instant. Elle s'irritait. Enfin, il osa, et lui demanda ce qu'elle feuilletait. Il ne s'intéressait pas à elle, il cherchait une oreille câline où il pourrait s'épancher. Elle marmotta indistinctement une réponse, dont il s'empara comme d'une invite. Il énuméra ses malheurs, détailla les fastidieuses tribulations d'une vie incolore. Sa voix transperçait sa lecture, elle voulait le voir disparaître de son univers. Et sans lever les yeux de son livre, pour éteindre cette voix qui l'horripilait, elle usa de son monologue d'antan. Elle débita des mots sans fin et sans ordre, qui noyèrent les doléances.

Deux jours plus tard, dans le journal, s'étala la photo de l'enquiquineur. Il l'avait accablée de ses palabres, on le retrouva pendu à un arbre.

Cindy réfléchit, et cela, elle y réussissait à merveille. Ce que son cerveau économisait en émotions, il le consacrait à la cogitation et à la mémoire. Et il lui susurrerait maintenant que les épisodes Juliette et pot de colle le troublaient. Allongée sur son lit, les yeux grands ouverts, elle revisitait les deux incidents en parallèle. Elle évoqua cet état de semi-transe chantonnée qu'elle avait atteint, cette nébuleuse torpeur qui raccourcissait les heures qu'elle écoulait seule avec son vieux doudou miteux. Elle en avait émergé sans le souvenir des mots prononcés, mais revoyait les yeux hagards des deux chers disparus, comme au réveil d'une narcose prolongée. Deux transes, deux suicides à suivre.

Après tout, une névrosée mal fagotée, inadaptée à la précarité des amours adolescentes, et un veuf tout neuf perclus de malheurs étaient guettés par les pensées morbides comme les vautours surveillent la charogne. Deux occurrences traduisaient une coïncidence, trois ressembleraient à un théorème.

Elle enfila un jeans, descendit par l'escalier et toqua à la porte de la vieille pie du deuxième. Elle

la savait seule, celle qui n'aimait rien moins que de débâter sans fin sur les locataires à qui voulait bien lui prêter l'oreille. Cindy ne la haïssait pas, mais elle la désigna volontaire pour son expérience. Elle jugea qu'en cas de succès, sa disparition ne chagrinerait personne.

Elle retint une grimace quand l'acariâtre ouvrit. Elle ne chercha pas de prétexte pour entrer, n'offrit pas son bonjour. Elle retrouva d'instinct sa transe et lui récita ses douces paroles sur le palier. Lorsqu'elle cessa, elle se retira. Simplement. L'atrabilaire qui n'avait pipé mot referma, du brouillard plein les hémisphères. Si on lui avait demandé ce qu'il s'était passé, elle n'aurait pour une fois pas jacassé.

La semaine suivante, par l'odeur alerté, on enfonça sa porte. Celle qui cancanait à perdre haleine avait choisi de s'ouvrir les veines.

Ravie de sa réussite avec mention, Cindy éprouva son pouvoir avec rigueur et méthode. Dans les mois qui suivirent, une vague de suicides marqua son sillage. Aucun n'y résista. Elle apprit à moduler, selon l'envie de vivre qu'on lui opposait. Elle pianotait sur les cordes sensibles, ajoutait un dièse ou soustrayait un bémol pour calibrer le temps qu'elle leur consentait. De quelques heures à quelques jours, elle distillait les agonies avec une précision que les Parques lui auraient jalouée.

Parfois, un maladroit ratait sa sortie. Les survivants hébétés plongeaient dans de sombres tourments, incapables de comprendre ce qui les avait poussés à se détruire. Ils ne récidivaient pas. Sauf si elle revenait les caresser de ses murmures létaux : l'esprit en déroute, ils achevaient le boulot. Lorsqu'elle réapparaissait, ils ne se souvenaient pas d'elle. Mais ils l'accueillaient en vieille amie, victimes inconsciemment consentantes qui embrassaient l'inéluctable comme la proie fascinée offre ses veines au vampire assoiffé.

L'enthousiasme de ses débuts lui valut quelques déboires. Elle éparpillait les macchabées dans son quartier, sans se soucier d'être aperçue avec chacun d'entre eux de leur vivant. Deux de ses amants d'une nuit jouèrent les cobayes, alanguis par le plaisir, sacrifiés après avoir servi.

Un jeune inspecteur, qui se déplaça sur plusieurs de ses exploits, s'étonna de noter sa présence récurrente. Dimitri fouilla, dénicha d'autres trépas, et interrogea Cindy, un soir sous les reflets sanglants du soleil couchant. Il ne put l'accabler, car les experts ne trouvaient trace de crimes, certains des défunts s'étaient jetés du haut d'une tour devant cent témoins quand Cindy se tenait au loin. Il ne

perça pas son âme, la devina stoïque et hermétique et pourtant, rêvait de la prendre à la hussarde. Par bravade, elle se refusa, avec panache, elle n’usa pas de son don sur lui pour éteindre les soupçons.

Cindy s’assagit, et dispersa les cadavres au fil de ses ballades et de ses voyages. Elle daigna mêler une touche de discrétion à ses escapades. Elle désira aussi joindre l’utile à l’agréable : ses facultés seraient bien employées pour sa recherche et sa compréhension des émotions. Elle s’amusa avec des inconnus en terrains lointains, et avec parcimonie, elle chuchota autour d’elle pour se repaître des sentiments d’autrui.

Un amant vigoureux, qu’elle conservait pour son énergie, sans cesse lui causait de sa maman, femme affectueuse et douce. Elle supprima ce qu’elle n’avait jamais connu, et étudia sur cet homme le retentissement. Il pleura, ne comprit pas le geste de sa joyeuse génitrice. Elle le consola, le cœur sec, de caresses mécaniques sans empathie. À l’enterrement, elle observa les larmes, les cris et les visages endeuillés, sans ressentir même une once de compassion. Elle ordonna à ses canaux lacrymaux de s’ouvrir, pour se fondre dans l’ambiance.

L’étalon naguère si puissant dépérit de chagrin. Il perdit l’appétit en toutes choses, sombra dans un noir désespoir. Un soir de déprime, il s’assoupit sans lui offrir un peu de volupté. Dépitée, elle lui murmura dans son sommeil des phrases dépourvues de tendresse. Elle ne força pas son talent, il basculait déjà vers le néant. Ainsi, elle apprit que sur un dormeur, son emprise opérait pareillement : le lendemain, lui qui la voulait sienne se fit sauter la boîte crânienne.

Dimitri réapparut, étonné de ce troisième amant décédé. Le suicide était établi, il avait défouraillé sur la tombe de sa maman devant une dizaine de passants. L’endroit même du supplice indiquait les motivations du geste. Cindy n’éprouvait ni remords ni regrets, et le policier envoûté par la jeune fille impassible s’efforça de remplacer le défunt dans son lit. Il ne saisissait pas cette hécatombe, mais la mante religieuse exerçait sur lui une attraction pernicieuse qu’il pressentait funeste.

Cindy ne comprenait pas la passion romanesque, et un soir d’été dans la Ville lumière prospecta des amoureux. Ils se bécotaient sur un pont face à Notre-Dame, et elle soupesa leur bonheur. Elle estima que ce dernier devait être éprouvé, et s’approcha d’eux pour déclamer ses oraisons. Impatiente, elle força la note, et se faufila ensuite entre les

touristes indifférents pour observer le tableau. Ils s’embrassèrent encore une heure, puis s’arrêtèrent pour se concerter. Ils montèrent sur le parapet comme sur une scène et ensemble, se précipitèrent dans la Seine. Au milieu des cris d’horreur, elle trouva leur union dans l’anéantissement aussi charmante qu’incompréhensible.

Elle ne s’expliquait pas l’adoration d’une mère pour son enfant. Elle repéra un gamin plein d’entrain, et lui composa sa marche funèbre. Deux jours durant, elle rôda autour de la villa familiale, avant de voir le moutard monter sur le toit et s’offrir à la gravité pour se fracasser sur le trottoir. Elle se rassasia des hurlements de désespoir, qui pour elle demeurèrent inexplicables.

Elle ne déchiffrait pas que tout puisse vous paraître source de joie et de rigolade. Une jeune mariée, mère d’une délicieuse fillette et sœur d’une conquête éphémère, souriait du matin jusqu’au soir, adorait tout le monde, qui le lui rendait bien. Cindy enviait cette faculté qui lui était refusée, et trouva là un défi à la hauteur de ses talents. Sa première tentative se conclut par son unique échec. La ravissante connut une semaine de noirceur inhabituelle, au point d’inquiéter son entourage. Mais elle surmonta cette crise, et alors qu’elle désamorçait l’emprise terrible, Cindy retourna en piste pour lui chanter une nouvelle ritournelle. Elle psalmodia durant deux heures pour vaincre à tout prix cette envie de vivre incoercible. Cinq jours plus tard, ses efforts reçurent leur juste récompense : celle qui transformait la vie en salle de bal jeta sa voiture dans le canal. Aux obsèques, elle s’ennuya, en dépit du tsunami émotionnel qui submergea le petit cimetière et qui lui semblait indéchiffrable.

Pour une fois qu’un amant survivait, sa sœur disparaissait. Dimitri ne comptait plus les cadavres dans les pas de sa corruptrice, qu’il suivait avec discrétion dès qu’il en trouvait l’occasion. Il avait assisté au plongeon gracieux des tourtereaux, et y discerna la preuve sans s’expliquer le comment qu’il se tenait bien devant une série de crimes. Son trouble s’accrut, et il la désira comme un funambule jouirait de surplomber la mort. Il lui avoua tout savoir, lui demanda l’extase et elle lui rit au nez, lui conseillant de se pignoler.

Un beau matin, elle se réveilla lasse de poursuivre ses chimères. Elle ne ressentait aucune émotion, et rien ne paraissait pouvoir y remédier. Alors elle se leva, et plutôt que de nuire à ses congénères, alla trouver la responsable de sa condition. Elle n’avait pas visité sa mère depuis des années, et celle-ci fut

d'autant plus étonnée de la découvrir sur son palier.

Cindy raconta son insensibilité, sa méconnaissance des sentiments humains, sa privation d'empathie. Maman, qui depuis longtemps subodorait un tel désastre, versa une larme et compatit à l'infortune de sa petite fille. Infortune ? Elle se voilait la face ! Cindy lui asséna ses interminables soirées solitaires, ses samedis et ses dimanches sans présence maternelle, son enfance sans affection. Elle lui cracha ses heures à discuter avec son doudou, qu'elle remplaça par les trophées masculins empilés dans sa mémoire comme autant d'échappatoires. Maman regimba, rejeta sur le hasard la cause de sa détresse et s'exonéra de toute culpabilité.

Cindy ne pouvait y croire. La vieille lui déniait même de la serrer dans ses bras et de reconnaître ses fautes. Alors, aussi froide que le marbre qui battait dans sa poitrine, elle retraça pour sa mère son parcours semé de suicides et d'affliction, décrivit ses transes et leurs conséquences avec un luxe de détails qui révoltèrent la pauvre femme.

Quelle histoire insensée ! Sa fille possédait plus d'imagination que de sentiments.

Cindy se leva et sortit de la maison de son enfance odieuse. Maman la vit sonner chez le veuf dont le chien depuis tant d'années assommait le voisinage de ses glapissements sauvages. Vingt minutes plus tard, Cindy revint et intima à celle qui l'avait portée d'attendre en silence que sa triste mélodie la débarrasse de l'indélicat propriétaire du clébard braillard. Un cadeau pour leurs retrouvailles !

Deux heures s'écoulèrent et une ambulance stoppa le long du trottoir. Elle repartit peu après, travestie en corbillard. Le vieux s'était immolé par le feu en compagnie du labrador hargneux. Maman repoussa sa fille chérie avec horreur, elle tempêta, la renia, suffoqua de consternation, frôla l'asphyxie définitive ; mais celle qui avait abandonné Cindy ne conçut pas l'heureuse idée d'expirer.

Dimitri planquait dans la rue, et avait assisté au manège de Cindy et au ballet des sirènes. Il attendit son départ pour s'inviter chez la marâtre. Celle-ci ne se remettait pas, et trouva en Dimitri une épaule réconfortante et une oreille où se soulager. Elle ne lui cacha rien, des accusations insensées de son enfant jusqu'à son talent destructeur. Le jeune homme apprit ainsi le secret de son égérie, qui, loin de le démagnétiser, renforça son obsession pour elle. Il repoussa la maman, qui possédait la beauté banale de sa fille, mais pas son envoûtante dangerosité.

Un matin d'automne, Cindy, dans le métro, croisa un confrère cabot. Ce plaisantin se tenait

sur le quai et, lorsque survint une rame, expédia le premier venu sur les rails. Elle le vit profiter de la panique pour se faufiler vers la sortie. Les journaux honorèrent ses facéties de leurs gros titres. Le *Pousseur*, l'appelaient-ils. Elle ressentit une certaine affinité avec le lascar, bien qu'elle trouvât sa technique dépourvue de délicatesse. Après tout, elle aussi *bousculait* ses victimes, mais au moins ne se salissait-elle pas les mains. Si un romancier, un jour, relayait son épopée, elle lui suggérerait de la surnommer *Pousse-à-la-mort*.

L'aventurier des souterrains suscita en elle une nouvelle vocation. Désormais, elle viserait la notoriété. Plutôt que de continuer ses petits suicides de quartier sans ambition, elle se lança le défi de placer ses victimes dans les gros titres des médias nationaux.

Elle joua la facilité pour le premier épisode : elle obtint un rendez-vous de son député, à qui elle chantonna sans insister sa romance pour un cercueil. Elle ne voulait pas qu'on puisse relier son trépas et sa visite, et il patienta une semaine avant de se défenestrer. Il n'était pas d'une grande envergure, et ne tint que quatre jours dans les journaux.

Ravie de cette réussite, elle musarda ensuite dans un aéroport. Dans un troquet select, un jeune copilote fier de ses épaulettes lui conta fleurette. Il entendit dans un lit d'hôtel une sérénade cruelle qui couvrit le vacarme des réacteurs. Il s'envola le soir même pour Berlin, et le lendemain, sur le chemin d'Alger, envoya son zinc contre une montagne enneigée. Une semaine à la une, six mois de manchettes pour ne pas oublier les martyrs.

Elle ne comptait plus les morts, mais l'humanité ne s'élevait pas au rang d'espèce en voie de disparition. Son prélèvement restait anecdotique, et elle regrettait parfois que sa virtuosité ne déclençât pas des guerres, comme d'autres avant elle y réussirent brillamment.

Elle s'offrit une croisière, non pour se reposer sur ses lauriers. Sur l'océan limpide des Caraïbes, elle fredonna deux jours durant une mélopée éternelle. Aux passagers comme aux matelots, par groupes et par lots, ils se jetèrent à l'eau et périrent dans les flots. Le paquebot revint au port en catastrophe, et tout le monde débarqua. On mit l'hécatombe sur le dos du triangle des Bermudes, qui ne s'en formalisa pas. Personne n'avança d'explication cartésienne au désastre, et ceux qui avaient entendu le chant troublant de la sirène ne témoigneraient jamais. Les médias de la planète entière relayèrent la tragédie maritime, qui rejoignit le *Titanic* dans la mémoire collective des hommes.

Cindy vécut cela comme une apothéose. Elle atteignait le sommet de son art, affichait un palmarès inégalé, et se trouvait au faîte de sa célébrité anonyme.

Cindy ne désirait pas la gloire pour elle-même. Chaque entrefilet, chaque article, chaque reportage était découpé, enregistré, conservé. Et tous, elle les envoyait ensuite à sa mère, qui les imbibait de ses larmes, de véritables gouttes d'eau salées dont elle n'avait su transmettre le secret à sa fille. Elle sombrait, mais attendait le facteur avec une impatience viscérale, indomptable. Elle ne se résolvait pas à brûler ces aveux terribles, elle les dévorait fébrilement comme le camé s'injecte sa dose.

Tous les jours, elle gémissait, se lamentait, dépérissait. La noirceur de l'âme de celle qu'elle avait engendrée l'épouvantait. Un monstre était sorti de son ventre, une engeance démoniaque que ne renieraient pas les plus sanglants maniaques. Un succube qui vous suçait la substance vitale jusqu'à la dernière goutte, qui vous instillait une poésie glaciale et vous anéantissait jusqu'au tréfonds de l'âme.

Sa fille honnie n'avait pas chanté pour elle, mais elle en ressentait les effets morbides tant elle appelait de ses vœux l'annihilation. Un jour d'été triste comme une gamine solitaire, elle ouvrit le gaz et se délecta des vapeurs délétères.

Cindy amena maman au précipice sans même lui fredonner son aubade. Son talent touchait à son paroxysme, une telle perfection qu'elle ne voyait désormais pas de plus grand défi que sa propre rédemption.

Lorsque Dimitri une nouvelle fois l'aborda, elle s'imaginait avoir enfin accompli son périple fatal. Cindy s'ennuyait de décimer ses congénères. Elle pensait à se ranger des affaires, ne murmurer que par intermittence pour ne pas négliger son talent. Dimitri lui souffla qu'il la désirait tant, qu'il se jetterait à ses pieds pour une nuit d'amour et avoir l'honneur d'entendre sa mélodie sensuelle. Elle songea qu'elle lui devait bien cela, depuis qu'il en rêvait. Peut-être lui manquerait-il, peut-être la sauverait-il...

Ils montèrent chez elle. Il la déshabilla avec une lenteur qui la troubla. Lorsqu'elle se révéla, nue comme au premier jour, il s'agenouilla et posa l'oreille sur son ventre doux. Elle caressa de ses mains innocentes les boucles brunes, et entonna le refrain de son enfance. Il s'imprégnait de ce chant liturgique, qui descendait en ondes syncopées sur la peau satinée et l'inondait par cette oreille rivée

à son nombril. Lorsqu'elle termina, ils restèrent un moment immobiles. Puis, elle le releva et l'entraîna dans son lit.

Il se dénuda, la caressa, l'embrassa dans les moindres replis de son corps, et la pénétra. Ils connurent l'extase et Cindy, devant l'immensité de l'adoration de Dimitri, sentit dans son ventre un picotement, et ses yeux s'embaumèrent. Elle entoura de ses bras la chair musculeuse assouvie, et lui promit qu'il demeurerait à tout jamais son dernier chant. Il n'entendit pas ce serment, et lui enfonça sur le côté du buste un stylet préparé à cet usage. Il refusait qu'elle appartînt à d'autres, et une ultime étincelle de sa conscience de flic punissait la criminelle.

Il se leva et, dans sa salle de bains, prit une douche pour se défaire des liquides organiques qui le couvraient.

Puis, il dévissa l'ampoule et mit les doigts dans la douille.

Tandis que son sang s'écoulait carmin sur les draps blancs, Cindy pensa que son dernier amant l'avait trahie, et que l'humanité, définitivement, ne méritait pas sa clémence. La lame avait pénétré profondément entre les côtes.

Mais une simple dague pouvait-elle percer un cœur de marbre ?

J'ai découvert L'Indé Panda dès son numéro un, et depuis je n'en ai pas raté un. J'y ai fait la rencontre virtuelle d'auteurs de talent, et j'y ai même acquis le goût et l'habitude de lire des nouvelles. Du coup, je me suis mis à en écrire, et quelques-unes sont parues (ou paraîtront) cette année dans des anthologies ou des revues. Et l'envie me démangeait fort de tenter ma chance, mais je n'ai (auto)publié mon premier roman qu'en novembre 2017. Et maintenant, me voilà au milieu de ceux que je lisais, pour ma première participation.

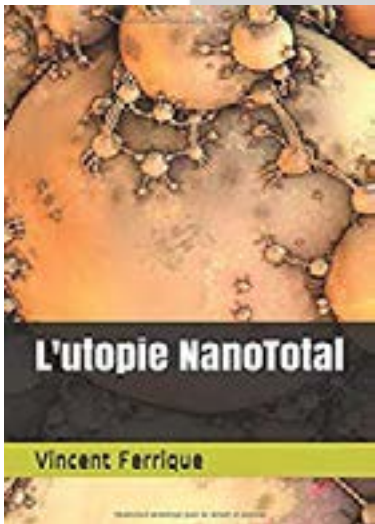
J'ai proposé aux pandas une nouvelle que j'affectionne particulièrement, j'espère qu'il en sera de même pour vous. Bonne lecture !

Présentation du roman :

L'utopie NanoTotal est une dystopie, dont le ton d'abord léger deviendra plus sombre tandis que le jeune héros s'enfonce dans la compréhension du système impitoyable de NanoTotal. Au sein d'un monde pacifié, sanctuarisé par une archi-société de nanotechnologie, les humains vivent sereins et prospères. Au prix du contrôle de leurs émotions, ils ne se livrent plus de guerres, ne connaissent plus la famine et respectent toutes les diversités. Michellin, un jeune homme sans histoire, verra son corps rejeter les nanorobots qui l'envahissent. Et il découvrira avec émerveillement, dégoût ou effarement l'utopie selon NanoTotal, le monde dans lequel il vit... Confronté à une société verrouillée, quel sera le destin de Michellin, qui s'éveille à une nouvelle vie et redoute d'être condamné à être reconduit dans le droit chemin selon NanoTotal ?

Livre en vente sur FNAC.com ou sur Amazon (ebook et broché)

Je débute sur [Twitter](https://twitter.com), je construis mon site Web brique après brique, et un jour, peut-être, je regarderais à quoi ressemble Facebook ! Un vrai indé quoi !



Vincent FERRIQUE





Patrice DUMAS

Lennu

Matematika

J'avais déjeuné, fort bien d'ailleurs, avec mon ami Gaston de Tréville, et les premiers rayons du soleil printanier m'avaient encouragé à regagner mes pénates, en déambulant sur les grands boulevards. Les bourgeons éclataient, en étoffant de vert tendre les branches des platanes ; les conducteurs des fiacres et des omnibus disputaient le passage aux premières automobiles, à grands cris couvrant le bruit des fers à cheval heurtant les pavés. Je jouissais de « l'air de Paris », comme les élégants promeneurs qui fumaient leur cigare en discutant par petits groupes, et les jolies promeneuses qui admiraient les vitrines des magasins de nouveautés en commentant la mode. Petit à petit, le ciel d'un bleu si engageant se couvrit de nuages de plus en plus lourds, poussés par le vent forçant. L'orage menaçait, et je pressai le pas. Quelques grosses gouttes s'écrasèrent sur le trottoir, avant de le couvrir d'un miroir reflétant les façades, alors que les cochers remontaient leur col en pestant contre le peu de clémence des éléments.

La pluie s'intensifiant, je me précipitai dans le passage des panoramas, dont les verrières m'épargneraient la douche glacée. La foule se ruant à l'abri me poussa plus avant. Je tournai au coin de la boutique du graveur Stern, pour gagner la galerie des variétés, épargnée par le tumulte, quand mon attention fut attirée, je ne sais pourquoi, par la modeste boutique d'un numismate. Derrière la vitre, dans un présentoir poussiéreux, des médailles et des pièces de monnaie étaient exposées ; sur une étagère, des assignats et des liasses d'actions de sociétés tombées en faillite, dont seulement quelques coupons avaient été détachés avant la banqueroute, rappelaient combien les espoirs des spéculateurs risquent d'être déçus. Certains noms invitaient à la rêverie : « Chemins de fer du Tonkin », « Compagnie maritime des vapeurs transatlantiques », « Société des tramways de Buenos Aires », « Scieries industrielles du Niger ». D'autres associations semblaient bien hasardeuses, quant à leurs chances de succès : comment diable M. Maulévrier, ingénieur, et M. Gassin, qui certainement commanditait l'aventure, ont-ils pu raisonnablement espérer vendre un « appareil optique à miroir reproduisant avec fidélité le mouvement », alors que les frères Lumière enthousiasmaient déjà le Tout-Paris avec leur cinématographe ? Le système Maulévrier-Gassin tomba dans l'oubli, sauf pour ceux qui avaient investi des fonds dans l'entreprise, et qui se souviendraient longtemps de leur témérité.

Le numismate, dissimulé derrière le comptoir barrant sa boutique, remarqua mon intérêt, et il

m'invita à entrer. C'était un homme très âgé, portant une barbiche volontaire, et un monocle menaçant de tomber à chaque minute, qu'il rattrapait à chaque fois de justesse, en maudissant les lois de Newton.

— Bonjour, monsieur. Vous désirez peut-être quelques renseignements ?

Je lui répondis que la pluie, la foule et la curiosité m'avaient conduit devant sa boutique, mais que, trop néophyte, je n'envisageais pas de me lancer dans une collection, malgré l'attrait de ce qu'il vendait.

— Ah... quel dommage ! Quel dommage, monsieur, car j'ai ici des monnaies exceptionnelles qui ne manqueront pas d'intéresser un gentilhomme de qualité tel que vous ! Permettez-moi de vous les présenter, car je vois bien que vous êtes un homme de goût.

J'acquiesçai d'autant plus volontiers que la pluie martelant les vitres de la coupole redoublait. L'homme sortit alors un coffret qu'il posa devant moi.

— Voici les plus belles pièces de ma collection. Vous avez devant vous le résultat d'une vie de recherches, menées dans le monde entier : je suis allé à Rome, en Grèce, en Russie, en Autriche-Hongrie, et même en Amérique pour réunir ces trésors. Leur rareté est telle que certains tueraient pour les obtenir. Ce que vous voyez résume l'histoire de l'humanité. Dès que nous avons commercé, nous avons créé une monnaie, pour nous libérer des contraintes du troc. Cette monnaie était composée de simples pierres, de coquillages... mais bientôt, l'or, monsieur, l'or inaltérable a remplacé ces babioles. On a utilisé l'argent et le bronze, mais... l'or reste l'or, unique, captivant. Observez la gravure de ce statère grec à la gloire d'Apollon. Le jeune homme qui portait cette pièce dans sa bourse était peut-être un disciple d'Aristote ou de Théophraste ! Voyez cet aureus romain : il y a deux millénaires, des patriciens l'ont utilisé pour acquérir des terres, acheter un bateau ou encore se le sont disputé au jeu. Cet écu, à l'effigie de Louis XIV, a pu être donné en paiement par le Roi-Soleil à M. Le Vau pour ses plans du château de Versailles. Cela est passionnant, n'est-ce pas ?

— Certes, ce sont là de fascinantes merveilles, hélas, je n'ai pas les moyens de...

— Je vous l'ai dit, monsieur, je ne doute pas que vous soyez honnête homme, et homme de goût. C'est Dieu qui vous envoie ! Je suis bien vieux, et n'ai personne à qui léguer mon héritage : je vis sans enfants ni famille, hormis quelques cousins, de véritables vautours qui tournent sans cesse autour de mon échoppe. Ils observent mon teint, jugent le blanc de mes yeux, et se retiennent à peine de

prendre mon pouls quand ils me serrent la main pour prendre congé.

— Ne pourriez-vous céder votre commerce à un confrère ?

— Jamais ! Céder, c'est vendre, or, ce que vous voyez est inestimable. On pourrait me donner tous les châteaux de Bavière, toutes les richesses de l'Italie, tous les palais de Saint-Pétersbourg, ils ne pourraient m'apporter autant de joie que ces quelques pièces. Vous pensez que je suis fou ?

— Non, je vous comprends. La vraie richesse, celle de l'âme, n'a pas de prix.

— Vous parlez juste, monsieur, et la noblesse de votre cœur emporte ma décision. Je vais donc vous donner ces pièces, et je garderai, jusqu'à mon trépas, la fierté de les avoir possédées.

La surprise me coupa le souffle. Bien sûr, je refusai cette offre, non pas qu'elle me parût suspecte, mais parce que je craignais que, dans un accès de faiblesse, le vieillard ne se démunisse trop hâtivement de ce qui lui était si précieux. Je n'étais ni parent, ni ami, et il ne m'avait jamais rencontré auparavant. Une décision de cette importance ne pouvait être prise aussi abruptement.

— Monsieur, votre confiance m'honore, mais je ne suis pas digne de recevoir un tel don. Prenez les temps d'y réfléchir et reparlons-en plus tard.

— Non. Je suis résolu à faire les choses maintenant. Je souffre trop à la pensée de ces mains indignes qui ouvriront mes armoires et fouilleront mes tiroirs, de ces regards inquisiteurs qui évalueront mes meubles et jaugeront ma vaisselle, de ces bras impies qui soupèseront mes chandeliers. Je supporterai mieux ce mal, quand je saurai que mon bien le plus cher échappera à la rapacité des philistins. Acceptez, acceptez, monsieur, je vous en conjure.

Je n'avais plus le choix.

— Monsieur, j'accepte devant votre insistance. Comme je dispose de quelque fortune, je vous promets que vous ne ferez jamais appel à moi en vain, si vous étiez dans le besoin ; et que je vous restituerai immédiatement ces biens si vous me les réclamez.

— Je ne serai jamais dans le besoin, et ne vous réclamerai rien, je le sais. Un dernier mot : ces pièces sont animées par un pouvoir magique. Placez-en une sous votre oreiller, et elle enchantera votre sommeil de beaux rêves.

Je souris à cette belle histoire, à cette légende si romantique.

— Ne souriez pas, car ce pouvoir est bien réel. Voyez-vous, je ne me suis jamais risqué à glisser celle-ci sous mon traversin. C'est un double louis

datant de 1775. Vous reconnaissez le souverain dont le profil figure à l'avvers, je suppose.

— Bien sûr, il s'agit de Louis XVI.

— Voilà pourquoi je vous conseille de rester très prudent.

— Je ne l'oublierai pas.

Le vieux numismate me prit les mains, planta son regard dans le mien, et il me remercia. Ses yeux brillants exprimaient de la gratitude, alors que c'est moi qui lui devais tout. Brusquement, avant même que j'aie pu ajouter un mot, il se retira dans son arrière-boutique, et, malgré mes appels, il ne revint pas. Je rentrai chez moi, en proie au plus grand étonnement, plaçai les précieuses pièces dans mon coffre, puis je cessai de m'interroger, pour me consacrer à mes affaires.

Trois jours après ces événements, je décidai d'aller restituer à mon bienfaiteur ce qu'il m'avait donné, quitte à lui proposer de me coucher sur son testament, car je l'imaginai fort triste de s'être dépossédé de son fabuleux trésor. Une animation inhabituelle m'intrigua. J'entraï dans la boutique, où je trouvai un homme vêtu d'une austère redingote noire, comme en portent les hommes de loi. Quand je l'interrogeai, il me répondit :

— Mais... ce monsieur est mort. Il a été mis hier à la fosse commune. Aucun de ses cousins n'a voulu payer le moindre sou pour ses obsèques. Je suis en train d'inventorier ses biens.

J'étais accablé par la douleur. Un immense regret m'envahit : le vieux numismate avait quitté ce monde sans que je puisse lui prouver mon affection. Le soir même, je décidai d'honorer sa mémoire en ne doutant plus de ses dires, aussi étranges fussent-ils, et je glissai une pièce romaine dans mon lit. À mon réveil, j'eus le souvenir d'un rêve agréable : je marchais sur une voie bordée de maisons élégantes agrémentées de hauts cyprès, l'air était doux et parfumé, des hommes et des femmes en toge m'adressaient la parole dans une langue que je ne connaissais pas, mais tout cela était fort plaisant. Je me refusais à croire à la légende, toutefois, j'étais suffisamment troublé pour renouveler l'expérience, dès la nuit suivante, avec un bel écu d'or frappé pendant le règne de François Ier. À nouveau, je fus baigné dans un songe enchanteur, qui, cette fois, m'entraîna au cœur de la Renaissance. C'était donc vrai !... Ou du moins, j'y croyais assez pour que cela le devienne. Pendant plusieurs semaines, je m'amusai à ce jeu. Enfin, enhardi et taraudé par la curiosité, un midi, je sortis de mon coffre la pièce à l'effigie de Louis XVI, bien décidé à tenter l'expérience interdite. Au pire, je ferais un

cauchemar en me voyant monter à l'échafaud.

Malheureusement, quelques heures plus tard, pendant mon absence, des malandrins s'introduisirent chez moi, et ils volèrent le précieux louis. Je m'en voulus d'avoir été si négligent, mais le mal était fait.

Le lendemain, je me rendis au poste de police pour porter plainte.

Le sergent de ville m'interrogea :

— Une pièce en or, dites-vous ? Avec Louis XVI gravé dessus ? On en a bien trouvé une chez un voleur dénoncé par son complice. Il l'avait cachée dans son oreiller. Quand nous sommes arrivés ce matin pour l'arrêter, il a sauté par la fenêtre... mais il n'a pas eu de chance : il est tombé sur une véranda, et sa tête a été tranchée net par le verre brisé.

N'attendez plus ! Publiez votre livre grâce à Astuces d'écrivain.

Au sommaire d'*Astuces d'écrivain*, vous trouverez des méthodes d'écriture clairement expliquées, des moyens efficaces de lutter contre le syndrome de la page blanche, des plans de romans, des exemples ; des exposés sur le monde de l'édition et de l'auto édition ; des conseils techniques pour votre publication ; et bien d'autres sujets destinés à vous faciliter la tâche. En résumé, ce guide complet offre tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour se lancer dans l'écriture ou conforter son talent, et pour publier son livre.

Quelques chapitres : choisir un genre littéraire ; déjouer le syndrome de la page blanche ; établir le plan de son roman ; la composition du roman ; éviter les erreurs des débutants ; créer son style ; viser un résultat impeccable ; faire éditer son livre ; publier, en tant qu'auteur indépendant.

Mon site Internet : www.patricedumas.com

Ma page Amazon : <https://www.amazon.fr/Patrice-Dumas/e/B00DWDGDOXO>



Patrice Dumas, après avoir écrit *Ashour*, roman d'amour et d'aventures à l'épilogue des plus surprenants, et le recueil d'histoires insolites *Les Ruines de Glenmoor*, a créé les personnages de Malcolm O'Brien et de Shannon McEntee, héros de la série à suspense *M. and Mac*. Il est aussi l'auteur du drame en cinq actes *La vie cachée d'Eva Braun*. Récemment, il a mis son expérience au service des auteurs débutants, en publiant le guide *Astuces d'écrivain*.

Patrice DUMAS



Valery BONNEAU

La dernière Bataille



Pepino souffrait d'une maladie incurable. D'aussi loin qu'il se souvienne, il n'avait jamais touché qui que ce soit. Et personne ne l'avait jamais touché. Son unique contact physique avec un autre humain remontait à sa naissance, à quelques secondes après sa naissance, plus précisément. Lorsque sa mère, le tenant contre elle, des rougeurs se formèrent sur la peau de Pepino. Les rougeurs devinrent cloques. Mais qui penserait à priver une mère de son enfant quelques minutes après le miracle de la vie ? Par chance, une sage-femme plus perspicace prit le petit et le déposa sur une table. Pepino hurla et pour peu qu'il puisse en juger, il n'avait jamais cessé.

Les examens succédèrent aux examens, les diagnostics aux diagnostics. Pas un médecin qui n'ait sa théorie, pas un spécialiste qui ne concocta un traitement particulier, pas un qui n'échoua. Personne ne pouvait toucher Pepino. Avec ou sans gants, personne, ce qui ajoutait de la perplexité à la confusion.

— Écoutez, madame, la maladie de votre fils n'a aucun sens, lui avait reproché le professeur Bianchi, qui prenait comme une insulte personnelle cette maladie qui empirait à mesure qu'on la traitait.

La médecine céda la place à la religion, qui finit par se rendre au mysticisme, mais rien n'y fit. Pire, en vieillissant, les symptômes s'aggravèrent. Toucher Pepino revenait à lui verser de l'acide ou de l'huile chaude. Tout contact, toute pression d'une peau contre la sienne l'agressait, le violentait.

De fait, Pepino avait connu le contact des humains. Une seconde par-ci, par-là. Lorsqu'un petit camarade tentait de le serrer contre lui, qu'un autre enfant, moins bien intentionné, le frappait, ou quand un parent distrait le prenait dans ses bras. De zéro à dix ans, ces erreurs de toucher se révélèrent aussi nombreuses que douloureuses, et Pepino s'en souvenait encore comme d'agressions interminables. Il ne pouvait jouir du plaisir du contact tant la douleur, en grandissant, devenait instantanée. On le touchait et il souffrait.

Un jour de désespoir un peu plus marqué, Pepino expliqua à son père et sa mère qu'ils auraient dû l'appeler « Paria ». Mais ses parents s'étaient déjà éloignés de lui. Il existe peu de choses plus frustrantes que de ne pouvoir êtreindre son enfant. Une distance s'était installée entre le fils et sa famille. Chaque espoir déçu, chaque cure avortée, avait creusé le fossé devenu gouffre. « Puisque je ne peux pas te serrer contre moi, et puisque je ne peux pas supporter de vivre avec ce manque, alors je vais cesser de vouloir te serrer contre moi ». Voilà la

logique qui gangrenait l'esprit de ses parents. Sans qu'ils s'en rendent compte, bien évidemment. Mais quand Pepino eut quinze ans, il n'était plus qu'un étranger, un apatride dans sa propre famille, dans sa propre maison.

Il se perdit dans les livres. Il avait essayé le cinéma, la télévision, mais la vision de ces corps se touchant, se frôlant, se tripotant, l'insupportait. Dans les livres, au contraire, il trouvait apaisant, rassurant, d'imaginer lui-même les contacts. Et dans les livres, l'impossible n'existait pas. Il devint bibliothécaire, commença à la grande librairie municipale de Milan et y demeura toute sa vie. Toute une vie de livres, sans contact réel avec le monde. Il y avait certes du passage, il remettait des cartes de la bibliothèque, recevait les retours. Il voyait des gens, il leur parlait même à l'occasion, mais à distance.

Il restait un paria. Parfois, il rencontrait une personne qui semblait ne pas prendre sa maladie en considération. Mais il venait toujours un moment où la curiosité l'emportait :

— Ça vient d'où ? Tu as tout essayé ? C'est bizarre quand même.

Et le « C'est bizarre quand même » alertait Pepino. De victime, il devenait complice. Parce que c'est trop étrange pour qu'il n'y ait pas de responsable. Et qui d'autre que lui ? Même chez les humains les plus compréhensifs, son affection érigeait un mur, et le coupait encore un peu plus d'autrui.

Malgré ses tentatives pour s'intégrer, sa situation lui apparaissait comme un renoncement :

— Tu ne te bats pas assez, Pepino, il faut essayer de nouveau.

Alors il retournait chez un médecin, il touchait quelqu'un, il tentait même de faire la cour. Toujours la maladie se rappelait à lui, avec plus de force, plus de venin. De ses dix-huit ans jusqu'à ses soixante-deux ans, Pepino ne cessa jamais d'entrer en contact avec le monde. S'il parut abandonner parfois, s'il laissa passer quelques années, toujours il finissait par se risquer de nouveau.

Lorsque Internet entra dans sa vie, il crut avoir trouvé un palliatif. Il rencontrerait des gens virtuellement, ce serait mieux que rien. Et peut-être que ce serait mieux tout court. Alors il se lança et il pouvait comprendre qu'on y trouve un réel plaisir, qu'on s'y perdit même. Pour quelqu'un de repu, rassasié de contact physique, l'expérience virtuelle devait s'avérer passionnante. Pour un Pepino, avide de toucher l'autre, Internet et son intangibilité se révélèrent troublants, frustrants puis insupportables.

Pepino, égaré dans les livres, écrivait également. Il avait cherché à être publié. Il avait même

rencontré plusieurs éditeurs, qui, passée la surprise de ne pouvoir serrer la main de leur interlocuteur, lui avaient à peu près toutes et tous avoué que son travail s'avérait singulier, mais impubliable.

Une éditrice avait plus précisément décrit les raisons :

— Vos livres sont uniques, j'en conviens. Totalement uniques. Mais, comment vous dire, ils semblent écrits par une race extraterrestre. Ils ne ressemblent à rien de connu, mais ils n'évoquent rien non plus. Ils auraient leur place au musée, oui, un musée d'anthropologie, mais pas en littérature.

Et ce constat avait paru si sensé à Pepino qu'il avait cessé d'écrire. À tort, sûrement. Il aurait dû s'acharner, démarcher d'autres éditeurs, publier sur Internet peut-être. Mais il rangea son stylo et se cantonna à lire. « Pourtant, si les livres me touchent autant, c'est bien que je suis comme les autres ? » se disait-il souvent pour se remotiver. Mais la blessure pulsait. Il restait un extraterrestre.

Quand il eut soixante-deux ans, il prit une retraite bien méritée. Jamais absent, jamais en retard, jamais souffrant. Toujours à son poste, toujours d'humeur égale. La bibliothèque de Milan organisa une petite fête, qui faillit se terminer en drame lorsqu'une stagiaire, qui n'avait pas saisi la nature du handicap de Pepino le serra dans ses bras pour le remercier. Elle avait trop bu, elle se colla trop, trop fort à Pepino, qui hurla en repoussant la gamine à l'autre bout de la pièce. Si fort qu'elle fit tomber un rayonnage entier de livres. Et la maladie de Pepino ruina sa cérémonie de départ.

Pepino continuait à venir à la bibliothèque tous les jours, comme lecteur. Mais il n'arrivait plus à se concentrer comme avant. Le souvenir de la fille le hantait.

Il avait volontairement ignoré la musique. La musique, telle qu'il la concevait dans son monde, évoquait la danse, le contact physique, la moiteur, même.

Mais son rêve le plus puissant, le plus inaccessible, demeurait intact : partager une danse avec une femme. Peut-être pas un slow, d'ailleurs. Non. Juste danser, se laisser bercer par la musique et par le corps de l'autre. Lorsqu'il formulait cette pensée, Pepino pleurait. Depuis bientôt quarante-cinq ans qu'il évoquait cette possibilité de manière régulière, Pepino pleurait. Sur lui. Et il s'en voulait, alors les larmes cessaient, mais la souffrance augmentait.

Pepino prit une décision. Il ne pouvait pas partir sans connaître ce à quoi tout humain, même le plus malchanceux, même le plus malheureux avait droit. Quel qu'en soit le prix. Il n'était pas trop tard...

Pas trop tard, mais la maladie avait tant progressé que les dégâts à craindre s'avéraient plus importants que jamais. Mais Pepino se moquait des conséquences et publia l'annonce suivante :

« Vieil homme cherche femme pour danser. Cinq minutes. »

Un autre aurait ajouté « jeune et jolie », mais que lui importait. Il avait hésité à payer. Mais après tout, il ne demandait qu'une danse de cinq minutes. Il ne mesurait pas ce que pouvait avoir d'inquiétant son texte. Mais qu'écrire d'autre ?

« Vieil homme malade cherche une femme pour continuer à danser pendant que je souffrirai le martyr. »

Il s'était promis d'accepter la première candidate. Sylvana sonna chez Pepino à seize heures le dimanche suivant. Avant d'entrer, elle chercha à comprendre le sens de cette demande étrange. Pepino expliqua et Sylvana acquiesça tristement :

— Alors d'accord.

Et elle monta.

— Vous savez quel morceau vous voulez écouter ?

— Oh oui, répondit Pepino avec beaucoup trop d'enthousiasme.

Oui, il savait ce qu'il voulait écouter. Et des larmes coulaient déjà sur ses joues, il savait sur quel morceau il voulait... vivre.

Il mit la musique sur un appareil qu'il venait d'acheter pour l'occasion, s'approcha de Sylvana et, tendant les bras, lui dit en souriant, tandis que tout son corps se contractait :

— Je ne sais pas danser, je ne vais pas pouvoir conduire.

Et Sylvana, ouvrant à son tour les bras en souriant à l'unisson :

— Je conduirai pour vous.

Pepino ne comprendrait jamais ce qui se passa ce jour-là. La codéine, la morphine, les plantes qu'il avait ingurgitées avant de danser jouèrent peut-être un peu. Peut-être la grâce, ou peut-être, à son échelle, un petit miracle.

Lorsque les mains de Sylvana enserrèrent les siennes, lorsque Sylvana se colla contre lui, il ne ressentit rien. Ou plutôt, il éprouva ce que l'on est censé éprouver dans ce moment. Plaisir, moiteur, gêne, excitation, peau contre peau, corps contre corps. Mais aucune douleur. Sylvana, qui n'avait jamais donné autant de plaisir à qui que ce soit dans sa vie, en fût bouleversée, car tout le bonheur qui irriguait Pepino s'avéra contagieux. Pepino vécut les cinq plus belles minutes. Pas les cinq plus belles minutes de sa vie, non, les cinq plus belles minutes qui soient. Ces cinq minutes qui donnent un sens à

l'insensé.

Sylvana se laissa porter par le moment et n'ouvrit les yeux qu'à la fin du morceau. Pepino la regarda une dernière fois, le plaisir, le bonheur et la joie continuant à flotter autour d'eux. Il recula théâtralement, la salua et s'écroula.

Pepino avait gagné un sursis de cinq minutes, la nature ne lui accorderait pas une seconde de plus. Et ce fut comme si toute la douleur s'était accumulée pendant le morceau pour se libérer. Les réactions chimiques se déclenchèrent coup sur coup et le corps de Pepino se transforma en brasier. Son visage, sa chair ne formaient plus qu'une plaie. Sylvana, dont le premier réflexe fut de le toucher, dut se rendre à l'évidence : elle ne pouvait rien pour lui.

Elle appela les secours et resta à son chevet, en silence, à le regarder, encore bouleversée par l'ampleur des émotions qu'elle venait de vivre. Et elle aurait juré que Pepino, dans sa douleur, souriait.

Merci, trois fois merci à l'équipe de L'Indé Panda puisque c'est la troisième fois que je me retrouve au sommaire. Avec une histoire triste. Venue à Milan en observant un vieux monsieur. Observation, lecture, discussion, voyage ou réflexion, les sources d'inspirations ne manquent pas mais tous les auteurs le disent : pour bien écrire, il faut écrire sur ce que l'on connaît. Ni une ni deux, pour mon premier roman « Une tarte dans la gueule », je me suis lancé dans ce que je connais le mieux : les bistrotts et le polar.

Et je vous ai concocté l'histoire d'Olive, un serveur parisien qui se prend une tarte dans la gueule par un client un peu énervé. Comme il y voit un signe du destin, son destin va s'en ressentir. Il décide de monter son propre resto dans un Belleville haut en couleur peuplé de comptable alcoolique, banquier incompetent, notaire véreux, usurier exigeant ou avocat surprenant.

Bref, un polar urbain, parfois très drôle, souvent très noir, avec des personnages touchants, amusants ou désespérants.

Encore merci et longue vie au Panda !

Pour vous procurer le livre :

<https://www.valerybonneau.com/bibliographie/une-tarte-dans-la-gueule>



Valéry BONNEAU



Zia ODET

Baladu 14 juillet 14

Laisant derrière lui les grands escaliers de Montmartre, Olivier file dans la rue et court jusqu'à l'entrée du square. Les notes d'un accordéon le guident jusqu'au centre du jardin, illuminé par des lampions. La soirée débute dans une ambiance conviviale. Des voisins se retrouvent. Des hommes partagent une bouteille de vin blanc au bar. Des femmes bavardent, assises sur les bancs qui délimitent la piste de danse. De l'autre côté, sous le kiosque à musique, l'orchestre s'installe.

Olivier ajuste son béret qui menace de tomber et scrute la clairière à la recherche de son ami Lucien. Les deux enfants espèrent pouvoir jouer ensemble jusqu'à minuit. En ce jour symbolique, l'occupant a accordé aux Parisiens un report exceptionnel du couvre-feu.

Lorsque les musiciens commencent à jouer, les couples se forment, entrent sur la piste et se mettent à tourner au rythme des airs populaires. L'espace en terre battue se couvre de robes colorées et de pantalons gris, de chaussures à semelles de bois et de souliers bruns. Olivier regarde les danseurs. Il reconnaît Louissette avec son Jeannot, et les deux sœurs Flambard qui ont trouvé des cavaliers. Dans un angle, le grand Gus se dandine seul en rigolant comme un fou. Tous sont heureux, grisés par cette ambiance festive qu'ils n'ont plus connue depuis des mois.

Soudain, entre les jupes qui volent et les costumes du dimanche rapiécés par les couturières du quartier, l'enfant aperçoit des camarades. Groupés à l'opposé devant le kiosque, ils lui font signe. Pour les rejoindre, le plus simple est de traverser la piste. Olivier adore ça : se faufiler, esquiver, se faire le plus petit possible, devenir invisible...

Il se glisse parfois sous l'étal du primeur pour quelque menu larcin. Cet après-midi, il a réussi à voler une pomme. Elle est là : toute belle, rouge, luisante comme si elle avait été cirée. Il l'a arrachée à l'aveuglette, en passant sa main le long de la table. Il est bien tombé, cette fois, bien mieux qu'avec la poire blette de l'autre jour. Maintenant, il a hâte de retrouver Lucien pour partager son butin. Si ce fruit est aussi bon qu'il est beau, les deux amis vont se régaler.

Olivier se lance donc dans le tourbillon des danseurs. Il devient une balle qui percute le dos des hommes et rebondit d'un couple à l'autre. Il s'enivre des parfums, savoure les rires mutins, guette les baisers furtivement échangés et se laisse étourdir par la mélodie joyeuse de l'accordéon.

Tout à coup, un bruit retentit. Une rafale longue et violente à l'extérieur du square.

La musique s'arrête.

Les danseurs s'immobilisent.

Noyé dans la foule, l'enfant se redresse.

Tous écoutent.

Tous attendent.

Et il arrive. Ce claquement sinistre qui leur est devenu familier depuis le début de la guerre, ce mauvais présage, ce signal qu'ils redoutent tant : un coup de feu dans la rue.

Ils savent : la nuque ployée par la terreur, la bouche qui demande grâce, l'exécution sommaire, la vie qui s'échappe. Pour l'exemple.

Tous frémissent. La panique les submerge.

Les femmes hurlent, les hommes les entraînent, la piste se vide.

— Olivier ! crie une voix enfantine.

À l'entrée du square, un camion vert-de-gris apparaît, remonte l'allée, fonce vers le bal et stoppe à quelques centimètres des bancs. Un officier vêtu de noir s'en éjecte, pistolet au poing. Sous sa casquette couleur ténèbres, son regard d'acier détaille la foule transie, massée en bande compacte face à lui. Entre eux, sur la piste de danse, se tient un enfant. Seul.

Olivier ne bouge pas. Il est incapable de contrôler ses jambes frêles, qui tressaillent sous son bermuda. Il n'entend plus rien, ne sait plus rien, ne voit que ces deux billes grises qui le fixent. Sur le visage du SS apparaît un rictus haineux. Les bottes lustrées font trois grands pas pour s'approcher de lui.

— Du ! Wie heißt du ?

Olivier ne comprend pas. Il baisse la tête en sentant un liquide chaud couler le long de ses jambes. L'homme repose sa question, dans un français maladroit aux sonorités rugueuses :

— Toi, comme tu appelles ?

Du bout des lèvres, l'enfant bafouille son prénom. Il sursaute quand l'ennemi se penche et lui aboie à l'oreille :

— Schnell !

Alors un bras se lève lentement. Un bras fluet qui tremble de peur.

Olivier tourne son poignet. Ses doigts s'écartent. Sur la paume dirigée vers l'ennemi repose une grosse pomme ronde. L'homme saisit le fruit de sa main gantée et explose d'un rire sonore. Les yeux brillants de gourmandise, il recule d'un pas pour admirer l'offrande.

Olivier affermit l'appui sur ses jambes et s'écarte légèrement. Sur la terre sablonneuse, entre les bottes noires et ses sandales de cuir usé, une tache humide s'étend.

Tous les regards sont tournés vers l'officier lorsqu'il croque fermement dans la pomme. L'enfant

lève les yeux avec crainte et voit la bouche hideuse mâcher son trésor.

Dans un bruissement confus, une rumeur parcourt la foule. Une femme sort du lot et s'avance vers le centre de la scène, à petits pas hésitants, les genoux fléchis, le cou rentré dans les épaules, tel un animal prêt à subir les coups de son maître.

Elle atteint l'enfant, pose doucement la main sur sa nuque et l'attire vers elle. Olivier retient son souffle. L'officier ne bronche pas. Ses joues glabres terminent leur mastication. Puis, il avale avec délectation la bouchée juteuse.

L'homme observe le fruit, cherche où poser ses dents et le mord à nouveau.

La femme et l'enfant se tournent vers la masse sombre du public et esquissent un premier pas. Les visages crispés qui leur font face se relâchent. Olivier croise le regard du grand Gus et distingue sur les lèvres du fou un sourire d'encouragement. Il sent l'odeur âcre de l'urine et rougit, honteux de s'être ainsi laissé dominer par sa peur. Une voix délicate le rassure :

— C'est fini, mon chéri. Viens !

Subitement, les visages se déforment.

Les bouches s'ouvrent en un hurlement silencieux.

Les yeux braqués sur l'homme en noir s'écarquillent d'épouvante.

Olivier et sa mère ne peuvent voir l'arme pointée sur eux. Deux coups secs claquent. Les balles perforent les dos innocents. Deux corps s'écroulent sur la piste de danse et expulsent leur dernier souffle devant la foule pétrifiée.

Une pomme écarlate roule sur le sol jusqu'aux sandales inertes de l'enfant.

Au centre du fruit, entre les empreintes de dents et les grains de sable, sur fond de chair pourrie, un ver grassouillet se tortille, repu.

Aux victimes de toutes les barbaries

Que dire après le drame d'Olivier ? La vie s'est figée là, dans le sable de la piste de danse, sous les balles du 14 juillet.

Ce texte, né lors d'un atelier d'écriture, est un hommage à ceux qui souffrent, à ceux qui tombent, à ceux qui meurent sous le joug ennemi. Chacun y trouvera les messages qu'il veut y lire, les symboles qu'il souhaite y déceler.

Envie d'une histoire plus contemporaine et positive ? Je vous invite à savourer mon premier roman, *La douce amertume du café*. Suivez Lisa dans son univers, un quotidien où les objets font vibrer des souvenirs, où les cauchemars masquent un secret de famille, où les collègues ne sont pas toujours bienveillants et les hommes souvent déroutants.

Vos retours de lecture, avis et commentaires me sont précieux. Amatrice de romans en tous genres, avec une prédilection pour les romans historiques, j'aime les échanges autour des livres et des mots. Pour me contacter, connectez-vous sur Facebook ou sur mon blog : ziaaz.eklablog.com.



ZIA ZIA ODET



À nos collaboratrices

Toute l'équipe de L'Indé Panda tient à remercier chaleureusement nos deux collaboratrices sur ce numéro. C'est pourquoi nous leur laissons à elles aussi un petit espace de parole.

La parole à... Sandra Vuissoz



Bonjour à tous !

C'est moi qui ai eu la chance de travailler dans l'ombre pour corriger les nouvelles de ce magnifique sixième numéro.

J'en profite pour vous dire que si vous cherchez une correctrice, vous pouvez me contacter à l'adresse suivante : sandra.vuissoz@hotmail.com

La parole à... Chloé Harrand



Hello à tous !

Je m'appelle Chloé Harrand et je suis illustratrice en freelance depuis 2017.

J'ai fait des études dans le jeu vidéo où j'ai appris à me servir de nombreux logiciels, une fois mon diplôme obtenu, j'ai décidé de me focaliser sur le dessin et de commencer une nouvelle formation à distance, tout en commençant à travailler sur mes premiers albums jeunesse, mes premières commandes et mes projets personnels.

Je me suis rapprochée de L'Indé Panda car j'appréciais énormément la démarche de promotion d'auteurs indépendants, cela m'a aussi permis de faire des dessins professionnels un peu moins axés jeunesse !

Aujourd'hui vous pouvez me contacter pour tout projet de couverture d'albums ou d'illustrations.

Vous pouvez trouver mes travaux ici :

<http://chloeharrand.wixsite.com/illustration>

<https://www.artstation.com/chloeharrand>

et me suivre sur différents réseaux :

<https://www.facebook.com/chloeharrandillustrations/>

https://www.instagram.com/chloeharrand_illustrations/

https://twitter.com/ChloeHa_Illus

À très bientôt !

Merci à tous d'avoir lu ce recueil.

L'Indé Panda devient un magazine semestriel. Le septième numéro paraîtra début avril : tenez-vous prêts !

Entre-temps, retrouvez chaque vendredi sur notre blog des interviews de vos auteurs préférés et posez-leur vos questions sur notre page Facebook !

Nous profitons de ce petit encart pour rappeler que toute l'équipe de L'Indé Panda est entièrement bénévole, du comité de lecture aux coordinateurs, en passant par les pandas de la mise en page ou même de l'illustratrice de la couverture.

Si vous voulez nous soutenir, commentez, parlez de cette initiative autour de vous, et partagez allègrement : pour une fois, c'est gratuit, et personne ne vous en voudra de faire tourner les fichiers. D'autre part, un commentaire sur la plateforme de votre choix nous aidera grandement à gagner en visibilité et nous faire connaître d'autres lecteurs et lectrices. Merci pour votre aide !

Si vous êtes auteur indépendant, et que vous souhaitez rejoindre l'aventure, envoyez-nous un texte, de 500 à 6000 mots aux dates définies lors de nos appels à texte (voir l'onglet « AT » sur notre blog).

Enfin, si vous êtes blogueur ou blogueuse, envoyez-nous votre chronique sur notre webzine et nous le diffuserons sur nos réseaux. Pour faciliter nos échanges, nous sommes présents sur la plateforme Simplement Pro. Au plaisir d'échanger avec vous !

Pour nous suivre sur Twitter : <https://twitter.com/LIndePanda>

Facebook : <https://www.facebook.com/LIndePanda>

Booklaunch : <http://booklaunch.io/indepanda/presentation>

Blog : <https://lindepanda.wordpress.com/>

À bientôt,

Toute l'équipe de L'Indé Panda

© L'Indé Panda, octobre 2018

Logo L'Indé Panda par © Christian Bianchi

Couverture par © Chloé Harrand

Les auteurs conservent tous leurs droits et responsabilités sur leur texte, L'Indé Panda ne peut être considéré comme auteur ou responsable des textes présentés dans ce magazine hormis l'éditorial et le mot de la fin.

La copie de ce fichier est autorisée pour un usage personnel et privé. Toute autre représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est interdite (Art. L122-4 et L122-5 du Code de la Propriété intellectuelle).

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com